



W Saetas! **I**
Régis Nivelle
RAI, M

Cahiers de la **R**evue d'**A**rt et de **L**ittérature, **M**usique

Le chasseur abstrait éditeur

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX

12, rue du docteur Jean Sérié

09270 Mazères

Tel: 05 61 60 28 50 / 06 74 29 85 79

Fax: 05 67 80 79 59

www.lechasseurabstrait.com

patrickcintas@lechasseurabstrait.com

ISSN: 1958-752X

ISBN: 978-2-35554-020-2

EAN: 9782355540202

Dépôt Légal: octobre 2007

35 €

Copyrights:

© 2007 Le chasseur abstrait éditeur

© 2007 à leurs auteurs respectifs

sommaire du cahier

Note de l'éditeur (p.6)

- Patrick Cintas -

Préface (p.9)

- François Richard -

Déambulations (p.15)

- Régis Nivelles & Valérie Constantin -

V(t)aille –je

Saetas ! - *extrait* (p.27)

- Régis Nivelles -

La narration de l'inconscient (p.29)

- Régis Nivelles & Patrick Cintas -

Dessins (p.49)

- Régis Nivelles -

Anthère.

Saetas ! - *extrait* (p.75)

- Régis Nivelles -

Questions auxquelles il n'a pas été répondu

(p.77)

- Patrick Cintas -

Le CD (p.81)

- Régis Nivelles, Francisco del Campo &
Patrick Cintas -

Aveu (annexe) pour Saetas !

**Inter-dit (Saetas ? Aurai-je encore du
temps ?)** (p.87)

- Marta Cywinska -

J'ai rêvé d'une Saeta ! (p.89)

- François Richard -

A dire en soi et pour les autres (p.95)

- Patrick Cintas -

Elles & Muriel'Ange Liberté !

Saetas ! - *extrait* (p.105)

- Régis Nivelles -

Prêche la Niva, prêche l'Adour...

(p.109)

- Robert Vitton -

Valérie Constantin.

- **La jouissance esthétique.** (p.113)

- Régis Nivelles -

Entretien avec Régis Nivelles (p.116)

- Valérie Constantin -

La septième seconde.

Saetas ! - *extrait* (p.129)

- Régis Nivelles -

Premières pages de Saetas ! (p.131)

- Régis Nivelles -

Les 12 images détachées sont extraites
de **Saetas ! Édition d'art.**

**Copyright : © Valérie Constantin
2006**



«*Ici, le blasonnement de Jarry est de pure fantaisie. De son texte, il est impossible de passer à une image précise*¹.» Mais l'image persiste selon des lois toutes rétinienne. La question de la précision n'est pas dans l'œil. On est au théâtre d'une vie secouée par des communications externes ou du moins ressenties comme telles. Avec *Saetas !*, cependant, la fantaisie est remplacée par une disposition acquise à l'acuité en tout genre. Acquise et non pas naturelle. Ce qui n'éluide pas la question des dispositions naturelles à la *connaissance de la douleur*². L'œil dont je parle implique la précision de l'image. En regardant le texte de *Saetas !*, on voit les images se former sur la rétine de l'autre. Il faut alors savoir si on a affaire à de l'idéogramme, ou mieux dit à des pictogrammes dont l'ensemble, organisé en *opus*, serait un parangon du sens à donner ou à prendre. L'idée vient qu'on pourrait très bien remplacer certains passages par de la peinture ou tout autre moyen délibérément visible. Le texte n'en serait alors pas le commentaire, mais l'impossibilité esthétici-

que, ce qui nous éloigne franchement des conséquences peut-être fâcheuses de la fantaisie accordée aux didascalies de la conversation et des jeux sociaux. La difficulté étant alors de dépasser les contraintes de la matière picturale. Car ce que l'écriture rend possible dans l'imagination qui s'exerce malgré elle sur le texte, n'appartient pas à l'œil. Ce prix, Nivelles le traverse par la richesse nette de l'image qui ne veut rien dire et ne dit rien d'autre. Votre imagination est alors vite remplacée par de la connaissance. L'expérience le dit, ou le dira si vous ne vous êtes pas encore prêté au jeu. Je doute d'ailleurs qu'on réussisse à se mettre d'accord sur ce qui est image et sur ce qui parle. Chacun, selon son idiosyncrasie, reconnaîtra son terrain d'élection. Mais il s'agit là d'une lecture difficile et on préférera peut-être se laisser arracher des écailles comme dans le sommeil par les rêves. Qui mesurera alors le temps nécessaire à l'expérience de la nuit ?

La nuit dicte des lois claires. Vous dormez ou vous vaticinez dans l'immobilité contagieuse des draps. Le passage des mots qui parlent et des images qui en disent long vous communique ses sécrétions paralysantes. Peu importe au fond que vous soyez le dormeur ou l'insomniaque. Vous êtes. Sans espoir de retour. Comme si la philosophie retrouvait sa jeunesse. Cet antan doit avoir quelque importance puisque vous y pensez. C'est

tellement clair que vous y voyez. Et tellement infernal que vous en savez quelque chose d'encore plus nettement *inadmissible*³. Les nuits sont blanches ou noires. On n'en a pas encore trouvé d'autres. À moins de s'endormir par la force, au risque de ne pas se réveiller. La nuit s'interpose, vous verrez, et vous en parlerez, entre ce qui est dit et ce qui se dessine comme entre les mains d'une voyante qui vous ressemble et d'ailleurs se prend pour vous. Horreur des rencontres fortuites ! C'est que le texte vous sort avec lui dans sa campagne d'arbres et d'enchevêtrements. *ya au fond de mon vase/enchevêtrée ma mythologie*⁴. Nuit-vase de nuit. Dehors ou dedans, c'est pareil, ou ressemblant, ou fortuitement coïncidant. Sans cette nuit, vous n'entrez pas dans *Saetas !* Vous en sortez. *Mais qui parle ?*

L'expérience de la récitation du texte, elle, a révélé dans *Saetas !* une volonté de dialogue. Mais ici, le poète en conserve toute la secrète flagellation. Le poète se montre. Les pieds dans la tombe, fut-ce celui du Sciapode, qui n'en possède qu'un pour s'abriter du soleil, sont l'hypothèse des pieds dans le plat. On ne peut vivre autrement ni envisager sa mort sans un peu de posture, comme les oiseaux des cages. Ce sont là des conditions inacceptables et nous savons que le poète ne sera pas le premier à les accepter. Mais c'est lui qui parle, c'est lui la primeur des conversations à tenir pour diffuser le texte.

Récitant, et acceptant de le faire dans les draps de la musique⁵, ce qui ne gête rien, il est fascinant de constater à quel point son texte est d'une clarté à la fois assourdissante, aveuglante et signifiante. La voix n'y est pour rien, que ce soit la sienne ou qu'il l'emprunte. Raison pour laquelle, dans mon esprit, la production du disque⁶ l'emportera toujours sur la publication du texte. Cette projection du poète dans le monde ne fait que commencer. Il est déjà connu, mais personne n'a su me dire pour quelles raisons. J'ai interrogé des effets du texte et je leur renvoyais le texte avec les inventions du dialogue voulu et cette fois perpétré. Que cela soit de l'édition ou autre chose qui n'en serait clairement pas n'est plus la question. Nous avons franchi les lignes fragiles du sens avant-coureur.

Patrick Cintas

¹ Philippe Audoin – Notateur des *Minutes de sable mémorial* et donc de *César-Antéchrist*.

² Emilio GADDA...

³ ...Denis ROCHE.

⁴ *Fragments d'une conversation sans personnages* – Patrick CINTAS (1975).

⁵ Avec Jack YANCHENKOFF, Francisco del CAMPO et Patrick CINTAS.

⁶ Expérience tentée avec Jack YANCHENKOFF, celle musicalisée par Francisco del CAMPO et Patrick CINTAS relevant de la mise en scène.



François Richard

Mon premier contact avec Régis Nivelle avait été une déflagration : surgie de nulle part, une chronique signée de lui, à propos des livres des éditions que je co-dirige (qu'un écrivain très connu lui avait transmis), transcendait les limites inhérentes à ce type de papier en lignes d'infini meurtrières, folles, jouissives. C'était en 2004. Depuis, une solide correspondance s'est instaurée entre l'animal des Landes et moi, pimentée d'envois d'extraits de textes en cours, apéritifs. Et voilà qu'il y a quelques semaines il me fait l'honneur de m'envoyer en avant-première le texte définitif de son œuvre, *Saetas !...* Donner ici quelques approches de ce bloc météore tient moins du retour d'ascenseur que de porter à la lumière une boîte noire – tout ce que nous avons échangé à propos de ce sacré « illisible signifiant » –, de participer à la fête de sa promulgation... Et pour que celle-ci soit totale, l'on aura droit aussi à l'absence de complaisance, qui caractérise les vraies amitiés.

On est débordé. Il s'agit de l'un de ces rares « livres de vie », où l'auteur donne tout, comme si ce devait être le seul et l'unique somme allègre déjà. Et ça déborde, ça suinte et ça gicle de hors-champs indicibles translats opacités en rythme ; tantôt ça accroche

une perception cognitive en soi, tantôt le potentiel d'entendement en rayon est excédé, tantôt enfin ça trouble doucement; l'on sait que l'on reviendra longtemps eneuiller ce mille-feuilles qui par sa générosité candide et fertile génère l'envie de l'«éluder», comme si même les accidents relationnels silencieux que l'on a eus avec l'animal textuel devaient être vengés. La gangue commune autant que les gangues littéraires de tous ordres (que l'on fasse allusion aux puristes ou aux expérimentaux) sont excédées ! Ne pouvant se départir du parfum mitraillé, elles ne peuvent non plus empêcher la mise en perspective de leur sensation, de leurs propres corp(u)s.

Curieusement, par-devers le déchaînement de santé, se subsume d'un bout à l'autre la pensée fixe phréatique de l'échéance fatale. Tout l'ivre est donné dans un magma (paradoxalement rendu presque freiné dans le souci d'architecture, j'y viens après) qui évoque les mots diluviens qu'un homme dirait aux siens en sachant qu'il mourrait dans les dix minutes. La quatrième de couverture ne présente pas les choses tellement autrement: les mouvements de cette *Saetas* correspondraient au film de vie accéléré, visualisé dans les dernières secondes du corps. Il s'agit aussi du livre où l'auteur trouve son nom, dans l'intensité de ce don absolu – il avait déjà publié un livre sous un pseudonyme, «dans une vie antérieure».

On est donc immergé assez vite dans ce goût paradoxal et mobilisant, entre premier livre (« manifeste », bouillonnement adolescent) et livre définitif (« testament », volonté de conjuguer le corps, sa vie, leur message), une arène où tout le corps de l'auteur vient danser en cellules disloquées projetées par l'ombre de sa voix, de son nom. La Saeta tourne très vite à la Capoeira, la danse-combat, tant par la verve que par le combat intérieur de cette voix, qui reconstruit ses grains écorchés en structures, des paragraphes et phrasés presque héraldiques, soucieux de la résonance. Tantôt ça sonne, tantôt il reste une impression d'auto-jugulation, toujours il y a cette *insistance du ton*, dont les variations orgueilleuses et jusqu'au-boutistes constituent une épopée de lecture magnétique, le charme d'un voyou sauvé d'avoir un jour vu la Sainte Lilith encrée dans les cris. Il y a cette haleine de Caractère sans relents dont demeure toute la sueur, des lueurs comme des accents-phosphènes construisant sac à ressac les reliefs d'un paysage intérieur, tout proche du point nu, et dans une lisière brûlante où toute la culture redevient l'oubli, le vespéral étoilé au milieu de l'humain, il y a acte et lieu. Cette lisière avant le fond se révèle un fonds païen non moins sacré, comme si la sueur du chien se faisait rosée germe d'un océan de *cyn*, mordant profond comme par calque des entrailles avec celles de la Démone.

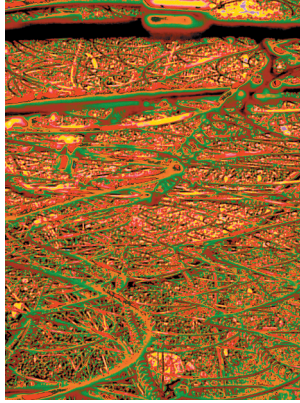
Dans ce frémissement, *Saetas !* oscille sans arrêt entre le cri et le rire. Il est aussi l'un de ces derniers espaces non cartographiés du monde, l'ère d'une liberté toujours possible devinée à travers lui, loin des critères du bon goût en littérature, loin des limites de la pensée. Ho oui la traversée s'en fait souvent hardie. La focalisation sur les contingences reste, même si la voix voudrait s'envoler à travers elles. C'est à chaque fois au moment où l'on croit que Pégase va se laisser embourber les ailes qu'une série d'éclairs vient lui redonner du champ et mettre tout ce qui précédait en perspective. Ça se passe comme ça ici, on est dans une zone de non-droit, éraillée jusqu'à la Voie vraie, où le ton vient apporter sa lumière sur le fil de la justesse. Impossible de s'en détacher de toutes manières, on a tourné la première page, laissé s'ouvrir les vannes... Dans toutes les teintes, de l'humeur à l'émerveillement et inversement, les jours de lecture de *Saetas !* on aura au final le sentiment d'avoir vécu; d'avoir fait un bout de route avec un livre-compagnon presque aussi tangible qu'un ami sur le siège à côté, et par la vitre on a retrouvé éclaircie par éclaircie le trouble de la santé, du sourire, du regard re-chamboulé sur les choses, de la donne de jeu. Gueuler et en cristalliser tout le troublant dans un opus construit pour toucher la Saine, réveiller Lilith en le lecteur et dans des valse du ton chavirantes, la voix barrée, trouer dans la perception le point où il

n'y a plus bas ni hauts...

«Je suis un chien» aime rugir Régis, à l'instar de Léo Ferré. On pense pour lui à un autre mot du même Ferré: «ce que l'on te reproche: c'est ton talent. Travaille-le à fond!». Orphelin, champi insituable, sans éthique autre que celle des mots qu'il sent qu'il doit à l' Aimée (peu d'écrivains parlent aux/des femmes avec tant de singulière majesté), Régis tresse toutes les préhensions qui le traversent, résonnant à haut-bagout, avec un mélange de classe et de jappements andalous, assumant jusqu'à laisser dépassé le lecteur et tout ce que celui-ci pourrait décréter de bas goût, «private joke» ou encore «onaniste», pour la célébration d'une authenticité imprescriptible. Grain de sel joker dément, furieux et gentleman qui se détache comme un grain de sable souverainement déviant d'un horizon-système (littéraire et global) policé de toutes parts, jusqu'à un point critique. Une à une les séquences impriment la voix aux feuilles, et scellent cette mutinerie dans la gangue. Sensations prégnantes, tatouages mentaux, mélodies confidentes en cris et chuchotements d'ivresse littéraire digne et dingue, ami comme God ou Dog dont le combat nerveux se fait plus bouge secret que jardin secret, cher de ce goût en plusieurs temps.

Pour ma part, les jours d'après, j'ai eu le réflexe de recopier un vimaire, réminiscent de ce voyage dans un ton

décavé, mon rêve de *Saétas* !. «Il y a des jardins secrets que les célébrants aiment partager». Je ne peux que t'enjoindre à ce moment de vie à bascule : la plongée dans les intensités intérieures de Régis Nivelles. Eclat dont l'aspect composite ne rappelle que la cohérence de l'Unique, le miroir des énergies réétendues que personne ne s'administre ou ne regarde en face, et qui appelle maintenant un feu – depuis cette Capoeira de réfractions de vitesse, la matérialisation d'un monde. C'est à mon sens le défi que doit se donner Régis Nivelles : après les épreuves de l'Initiation – d'une œuvre baptismale condensée ainsi qu'un germe –, faire éclore des lignes de vie de celle-ci toutes les vies. L'œuf-vrai, accompli et indivisible, a vocation de devenir un cercle de chaleurs, dont le prisme est là, fier.



La radio Lotophage
crachotait ses
avertissements, le FMI,
la dette du tiers monde,
les menaces d'attentats.
Ça allait. De vieilles
lignes attendues
radotaient sur le port
obligatoire de la ceinture
de sécurité, rappelaient
le résultat des courses,
la grille gagnante de
l'Euro millions.

Régis Nivelle

**images
de Valérie Constantin**

DÉAMBULATIONS

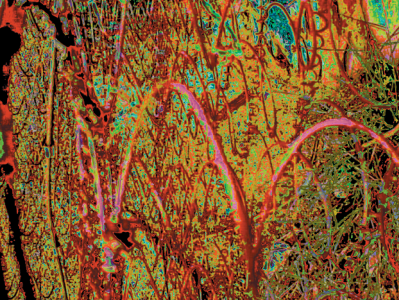
Dès l'aube, en voiture
particulière, les têtes du
troupeau heurtaient de
la transhumance du rêve
son flux contraire. On
écrasait même les chats.



Tu vis les dernières
odalisques qui
tapinaient sur le bord
du Guadalquivir, dans
l'émolliente & pâle
lueur de la rue Aguayo.
Curieusement leur
nombre semblait ne
pas vouloir finir. Les
plus âgées, victimes
d'un sortilège, étaient
toutes ou presque
–immobiles–, moulées
dans d'identiques shorts
beiges.

peau. L'amande & le
cœur dans la gorge,
l'amour à leur offrir eut
été l'afflux d'une pâleur
supplémentaire qui leur
aurait rendu plus rigide
encore la poursuite des
singes.

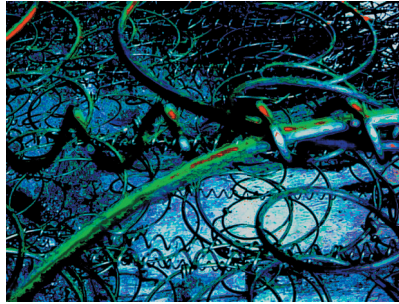
Les spires hertziennes
surchauffaient
l'habitacle de ta Volvo,
mais tu ne sentais plus
que le frissonnement
intime d'une coque de



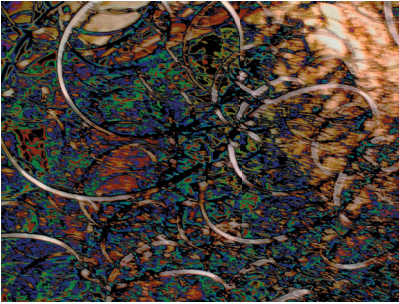
Qu'importe alors que
tu ais convoqué ta
chienne de mémoire,
une main avait fait
fondre l'équilibre
des calques & les
affiches de l'exposition
Cézanne chuchotaient
des promesses ;
« Voilà Cordoue fille
d'Averroès, après ce
sera Malaga ! »

Des ravages de l'excès,
un minéral mou, ridé
& confit couvrait sous
la lèvre d'Euterpe,
grasse & grêlée d'astres
de l'envers, mais
le discours qu'elle
t'adressait sur la bande
FM était beau, plein de
bave & de lumière.

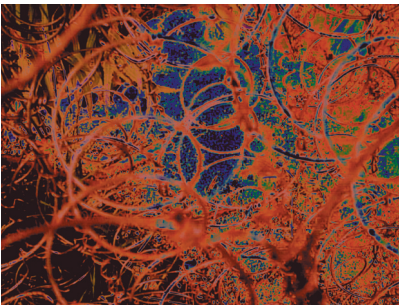
Plus tard, plus loin
– avançant vers le
sud –, les points d'eau
tachaient de rouille
d'incroyables Stables.
Tu étais Maya chez
Calypso, reine de l'île
d'Ogygie.



Dans un premier
temps elle te refusa
ses territoires puis
finalement, laissa ta
masse errante roder
sous ses prunelles.
Mais impossible de
faire croire sans lâcher
le souffle nécessaire,
sans jamais expliquer
pourquoi les formes sont
dedans. Tu apprécias la
moins belle.



Rê au zénith, tu pouvais
 toujours par ce chemin,
 attacher l'envie que midi
 s'éternise. C'est à cette
 heure que se concentre
 toute l'intimité de notre
 mort.



Durant ta jouissance,
 elle ne ferma pas les
 yeux. Cette absence
 s'est maintenant fixé &
 dort.

Flagellée par la verge
 dès sa niche, tu tins
 sa bouche à la soie
 éblouissante & l'encrage
 de sa trace à l'abri des
 soleils.

C'était donc toujours
 son corps sans vanité
 qui bouchait le viseur.
 L'obturateur lui, salivait
 de s'ouvrir à l'odeur de
 ses seins comme ces
 fleurs immenses que les
 colibris disputaient aux
 abeilles.

Sur les quais de l'image
 s'échouait la prise.
 Extase.



Elle ramenait tout à l'amour & à son mystère. Sous les barques, son odeur de henné. Te souviens-tu aussi des hangars où séchaient les filets ? D'autres fous que nous y effilèrent le temps, en perdirent le fil.



Sur ces tas de résilles – à part l'araignée – il n'y a que le shit qui entisse de semblables –, salsepareille aux nervures de la couleur que tu voulais, tu aimais le soir venu t'y fourrer pour voir – ouvrant le cortège des femmes à têtes d'oiseaux –, Ganesha & sa pléthore de laquais.

Dans sa bouche, les nœuds de congres étaient ceux du temps. Dans la tienne se broyaient des huîtres les assiettes ébréchées.

O l'espoir de cette porte & ses chimères que dessinaient les nasses & les casiers !

Au dernier tableau, jour de sang entortillé dans ses cordes épineuses, en nage, enkysté de rimes & de lunes, longtemps tu attendis enfermé, pendulant dans les vapeurs de benzine.

Ta chair & l'idée de ses secousses en cage.

Stylite au-dessus de sa flaque d'ombre, l'œil au pressoir, l'iris éclaté de rocailles, moustiqué de fruits jaunes – en réseau d'infinies concaténations –, tu imploras des djinns que le hasard des nuances – comme la variable aléatoire d'un lancé de dés –, abolisse l'informe de tes visions.

Tu vis alors à travers
les mailles du treillis,
une main en pavane qui
portait lazulite comme
l'écume d'un jus épais
tourmente l'amour.

_Sentis dans l'entonnoir
des éclipses aux épines
gluantes & poivrées,
les liens serrés sur la
naissance du jour. Par
bouclage de séquences,
en polarisation rotatoire
& chromatique des spins
de lumière, l'apparition
eut lieu qui arracha
de sa bauge rêvée ton
visage.





Une femme qui dorlotait
 sa capture eut des mots
 terribles, des mots de
 faim qui scandaient
 hâtifs la confession
 hystérique d'un poète
 narcisse. Mais personne
 n'était méchant, les
 vivantes allégories
 du désir & du tendre
 faisaient de nous des
 jocrisses, figés dans
 l'ombre d'un curieux
 moucharabieh où la
 nuit & l'algorithme de
 ses prismes électriques
 instruisaient des
 médianes blessées.

D'autres journées
 ensuite passèrent, sans
 qu'une autre image
 ne revint. Tu hantais
 le village, surtout les
 rives du río Jauto & ses
 eaux basses, comme
 s'il s'agissait pour toi
 d'y noyer d'impossibles
 paroles, charognes qui
 se donnaient encore
 gonflées des airs de
 montres marins.

Derrière les grilles des
 jardins, se planquaient
 des regards. Par terre,
 pastèques pourries
 & figes trop mûres.
 Mouches & guêpes sur
 les agaves trompaient le
 sang des déchirures.

Des grilles des grilles
des grilles. Pourquoi le
lendemain puis tous les
jours, s'en échappait
l'odeur écœurante du
meurtre mêlée à celui
de l'amour ? Qui étais-
tu Azzouz Hosni pour
avoir du chant glacé
& brûlant de l'anti-
causerie inondé les
vergers ?

Quelle langue
intérieure, étrangère,
exilée, Cid Hamed
Ben Engéli aurait-il
inventé pour renouer
le fil de l'improbable
entreprise ? ___ Ostinato
du doute.



Dans les écouteurs de
ton walkman Chet Baker
& un remix de Pastora
Pavon, pour ne pas
entendre que le chant
obscène de la mort, le
rire des choucas.

Sur la route, tu goûtas
même des alizés le flux
d'intimes paysages
& sous un cloître de
roseaux – il n'existe
pas de remède à notre
obstination –, tu te remis
à lécher les salières
de son dos. Le monde
tournait en levure de
lumière !

Tu n'étais ni ici, ni ailleurs. Elle parlait sans cesse d'un pays de rocailles & de serpents. Ses cheveux rouges avaient l'odeur des sommiers où tu la suivais, chien ébloui par l'argent de sa taille. Ce songe confondait tous les méridiens. L'haleine de Circé remplissait l'air des tascas & toi amnésique amant, abouché au cul trempé de l'adoration tu lapais son copal.



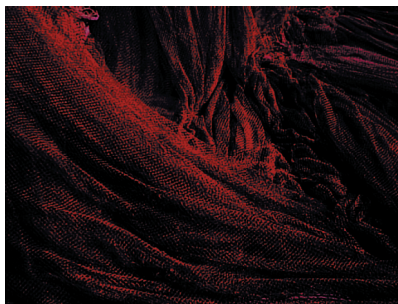
Sur ses lèvres de cuivre se reflétait le barillet de ton esprit. « Sais-tu qu'une fois sur trois, c'est nous. » dit-elle, « Mais avec plus d'élasticité ! Le temps de l'égérie rousse, belle crucifiée aux membres mous. » Elle riait, puis lâchait dans un souffle ; « Vous aimez l'endroit, n'est-ce pas,

¿ Es unos tugarrios muy sensual, no ? même sans louanges. »

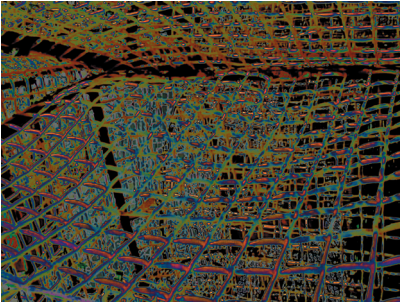
Tu lisais braille. Tu braillais l'écheveau de rigoles suintantes & sa main de jus d'être retenait ta hâte. Entre les dents, du rêve toi tu tenais ses hanches.

lèveront l'horizon.

Mais la couture des
fenêtres se dissout.
Au péage il faudra
que l'employée soit
exemplaire. Elle le sera.
Au verrou manifeste le
casse. – On t'oblige ;
il faut se taire. Les
sentinelles d'un vide
à l'autre louchent au
passage. Prenez ça ainsi.
Je vous jure que du
métal s'évapore l'odeur
des pelouses de Murcie.
Ah oui, en passant,
promettez-moi de me
sourire comme dans la
grange.



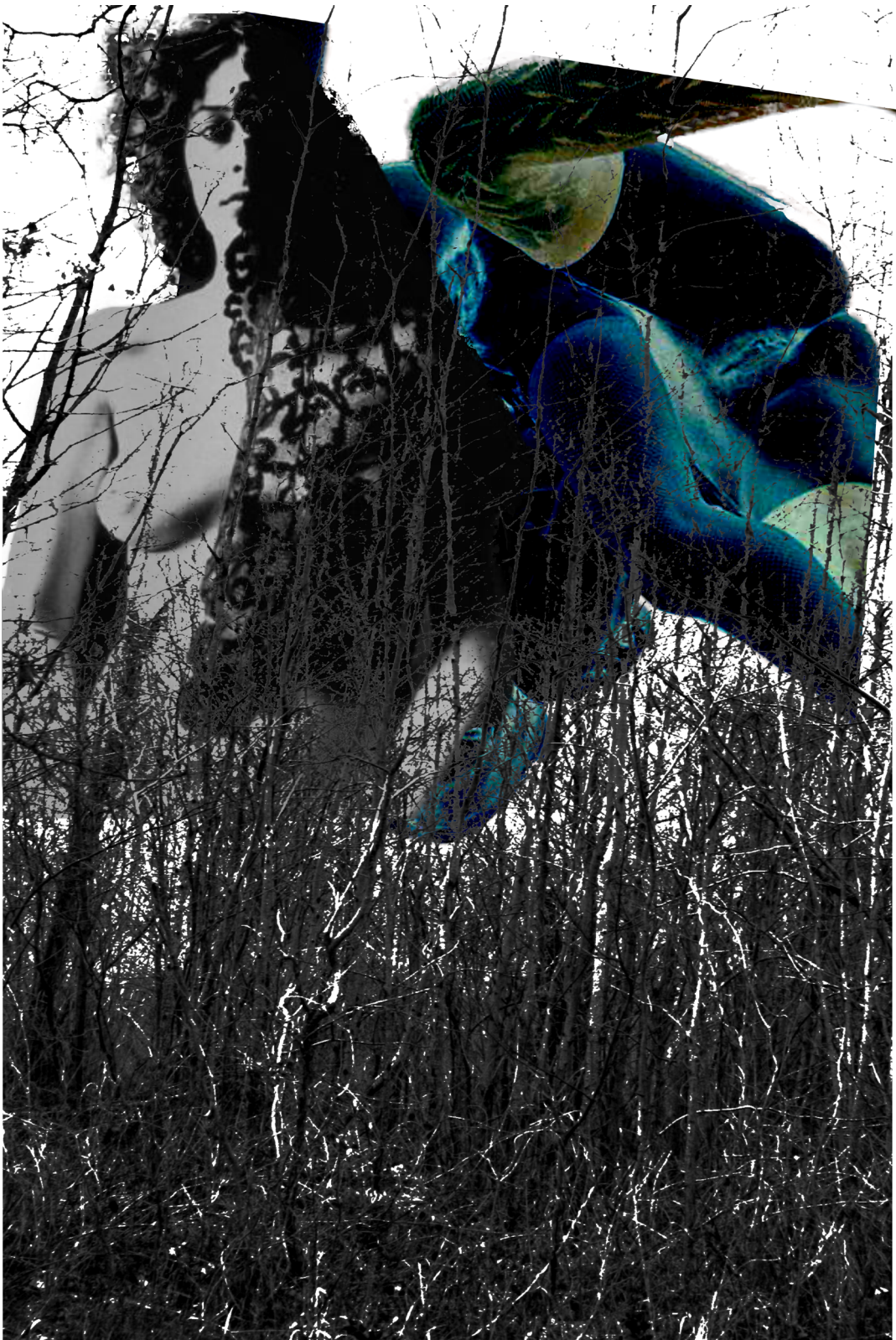
Après sur l'autoroute,
l'écoulement se fera
défilement. Tu ne te
lasseras plus du poids
des oranges. La vitesse
& le vent – Tarantas
d'exil –, étrangement



La vitesse & le vent
rentrent comme
l'eau par les vitres des
portières, rendront
furtifs tous les amours
de surface. Le souvenir
est une amère prison.



Une rue pentue, en plein cœur de l'ancienne ville – Ce pourrait être Barcelone, Madrid, Salamanque; comme Bayonne, Bezons, Bordeaux ou Rodez - Au deuxième étage d'un vieil immeuble, dans un appartement de deux pièces - Le plancher, aux lattes incurvées penche sur toute la surface de l'habitation - C'est un Argo - Sur la table de la petite cuisine, les reliefs d'un ancien repas se dessèchent - Dans l'autre pièce, sur ce qui ressemble vaguement à un tapis de sol, une forme est allongée sur le dos, inerte - À même le papier peint, des phrases écrites, parfois illisibles ou intraduisibles, & des tracés, dans tous les sens - On dirait des ex-voto, une sorte de poème mural, une cosmogonie – Ça couvre tout le pan Est des murs du salon, depuis les plinthes jusqu'au plafond – Sur le parquet, des pages dactylographiées traînent par paquets graisseux – Presque sans exception, les feuillets qui s'en détachent sont raturés, annotés semble-t-il de corrections à l'encre rouge, & chargés de petits dessins qui disputent à des traces, que l'on peut supposer étant d'origine organique, ce qui reste de marge - L'atmosphère est suffocante – Les mouches sont partout –



La narration de l'inconscient

Patrick Cintas

Dans l'un de vos derniers courriers, me répondant à ce que j'ai appelé « la patience du lecteur », vous avez lancé cette remarque teintée d'inquiétude. Je vous cite : « Il faudra bien de toute façon que les lecteurs aient du temps à perdre pour se laisser chavirer par les improbables couleurs d'un manteau – mon habit de fou –, ne servant qu'à révéler mon invisibilité. » On est d'emblée au théâtre. Le lecteur est un spectateur et le personnage est peut-être vous-même. Mais ce n'est pas l'important. Il me semble qu'entre cette « improbabilité », qui nous donne une chance selon vous, et « l'invisibilité », il y a un jeu, un jeu, comme si le texte devait jouer le rôle de lumière à porter sur un objet dont vous détenez le secret exutoire.

Régis Nivelle

Avant de commencer permettez-moi juste une petite mise au point. Barthes disait que dans l'absolu, la meilleure façon d'échanger ou de proposer serait de le faire à travers un langage neutre, blanc ; enfin quelque chose qui tendrait vers ça. _____ Blanchot, le maître, était là-dedans. Parler de mon texte (donc un peu de moi) comme s'il s'agissait de chroniquer une œuvre ne m'appartenant pas – avec recul et détachement –, ce que nécessite normalement un tel exercice, relève en l'occurrence d'une gageure quasiment insurmontable ; je vais parler ma langue. Aurions-nous procédé autrement, par le biais d'un entretien oral, que cela n'aurait rien changé. Je vais donc, pour vous répondre, faire usage de cette compaction de données idéologiques qui a structuré mon langage depuis mon enfance, mais pour essayer de formuler d'abord un avertissement ; qu'il s'en dégagera sûrement une sorte de cohérence idéologique repoussante ou affligeante, pour les uns, peut-être acceptable voire plaisante pour les autres, et

que je vous demande de recevoir avec indulgence. Enfin, je vous invite aimablement à réfléchir sur la position de commentateur dans laquelle vous me placez et que je trouve curieuse, presque comique, ayant à me regarder et à me commenter pris en sandwich entre les injonctions et avertissements de mon surmoi (pour le « *comment-taire* ») et les indubitables formes de mon moi (*Saetas*!).

À mon sens, le texte est un manteau rituel, un habit de mots qui revêt l'invisible. Qui est aujourd'hui cet invisible ? Sous le terme générique du fou, ce peut être l'oisif, le contemplateur, l'amoureux, le réfractaire au travail, le poète, le malade, le chômeur, le *sans-papiers*, l'émigré, l'*idiot*, l'assassin ! etc. Si leur langage est primordial, l'invisibilité de celui qui parle est en revanche beaucoup moins importante. Il faut cependant faire savoir que ces invisibles existent, tout en faisant ressentir que l'étiquette sociale qu'on leur appose est un subterfuge du pouvoir, et que seul l'être compte ; ce que les spéculateurs ignorent.

N'allons pas chercher midi à quatorze heures. Vous le savez, ces *fous* sont contraints à une mobilité critique réduite, ne pouvant se déplacer que par les marges. Ce sont forcément des contre-productifs au système mercantile actuel qui réduit les êtres à l'état de consommateurs. Par leur bouche, la poésie n'a cependant jamais cessé de gueuler. Cependant, si des corps libres dansent heureusement sans en demander l'autorisation au(x) pouvoir(s), quel hémicycle accepterait, en effet, de laisser fleurir sur ses bancs, cette exigence de liberté, de démesure, que ces libertaires revendiquent afin de faire sauter les verrous des nombreuses aliénations sociales ? Les syndicats ne sont plus des structures révolutionnaires mais des « partenaires sociaux » (je sais de quoi je parle, ayant moi-même tenté l'expérience syndicale pour m'en être rapidement retiré avant de m'y fourvoyer), l'entreprise un endroit où la production ne tolère aucun débat démocratique, et l'école, un nid de normalisateurs où la fonction publique persiste à inoculer dans les cerveaux le poison de la peur et la compétitivité. La dignité – à mon sens –, n'est pas à entendre dans l'acceptation fataliste de l'homme à sa servitude, pas seulement ; elle réside aussi dans le maintien de son libre arbitre. ____ Avons-nous vraiment, aujourd'hui encore, la liberté du choix critique ?

Il reste donc le théâtre (le rite) et la poésie (les croyances, le sacré, le centre aveugle des mots...); deux espaces sacrés, propices à la divulgation de la parole clandestine émise par les invisibles. C'est à ça que je pensais, que c'est donc naturellement aux lecteurs/acteurs témoins à qui revient l'urgence de prendre le temps de croire à cette parole très difficile – je veux dire crue, cruelle, nous semblant parfois intolérante etc. –, de se laisser emporter, chavirer, par ce qui – en

elle – fait sens.

La lumière c'est le combat – la vie –, même si *Saetas !* est un combat perdu d'avance – encore que... –, puisque l'homme qui y meurt ne possédait pas les outils et les armes nécessaires à sa survie sociale. Mais il refuse de produire ; ce qui n'est déjà pas si mal. Oui, bien sûr que le texte me sert d'exutoire, dire ça paraît tellement banal et évident.

Le *gueuloir* est toujours rempli de lumière. Qu'il prenne la forme d'une cellule carcérale ou d'un cachot mental, la nuit qui l'entoure est notre nuit, et le cri qui en sort, une lumière sacrée. Ce qui gêne la culture de masse c'est le cri, la difficulté d'admettre le cri, son aspect repoussant, déstabilisateur, les glaires et le sang, la merde du cri. Je n'ai pas spécialement envie de faire plaisir ; j'ai parfois besoin de gueuler. Le degré de sympathie du lecteur, son accroche et toute cette connerie qui consiste à faire croire, par ailleurs, que la poésie aurait besoin de se rattacher à la terre, aux landes etc., pour que l'esprit puisse voguer d'images poétiques en images poétiques, sont des considérations académiques d'un autre âge qui puent le moisi et me hérissent le poil.

« Si autour d'une grâce automatique, les éperons aux pieds, s'enrôlent encore & malgré tout les amours iconoclastes de nos fleurs sans racines, _ c'est pour que les jupes relevées en oraisons imparables, elles aspirent d'un vacarme graissé, l'épanchement crémant d'une came qui ajoure la tyrannie du manège d'artificiels baisers. » – Anthère –

Affirmer qu'un texte ne renvoie à rien, s'il n'est pas conforme à certains canons esthétiques ou parce qu'il paraît trop neuf, inattendu, est une vaste fumisterie.

Les menteurs ne sont pas à chercher du côté des poètes, et le rêve de floralies est un cul de basse-fosse que la mélopée se charge, année après année, de recouvrir d'une poix de conscience.

Mais vous avez raison, ce texte qui a connu une multitude d'avatars fût effectivement écrit, envisagé, comme étant d'abord une forme à dire depuis le bord du précipice.

Il me semble d'ailleurs pouvoir me souvenir (je n'archive ma correspondance électronique que depuis peu), qu'au tout début de notre rencontre, lorsque vous m'avez si gentiment proposé de participer à l'aventure de votre revue, je vous avais alors confié que j'étais encore à la recherche d'un possible angle d'attaque me permettant de faire accepter ce texte comme un « théâtre ».

Des voix me hantaient. J'aurais été, rappelez-vous, jusqu'à les faire fondre dans le feu métamorphique et gazeux d'une autre langue, si cela s'était avéré nécessaire.

Pour moi, c'était la mise en scène, la mise en verticalité de ces voix – et peu importe la langue qu'elles auraient pu/dû emprunter – qui me fascinait. Cela me fascinait parce qu'il aurait fallu, pensais-je, montrer à quoi pouvait bien ressembler le terrible paysage de l'inconscient. Mais je me trompais. L'explication : C'est que mon esprit s'allaitait au sein stérile de dangereuses confusions qui, force était de le constater, m'entraînaient vers des zones d'ombres et de ténèbres ; de violence.

À l'époque – en vérité –, je ne vous parlais donc pas de *Saetas* ! – pas uniquement –, j'étais – encore inconsciemment – trop porteur d'un texte (*Lilith*), vieux d'une dizaine d'années que je me suis évertué (en vain) à faire paraître en revue ou à faire jouer mais dont je dois dire – à décharge de ceux qui en prirent connaissance –, que la violence et les imprécations qu'il contenait ne pouvaient inciter grand monde à se pencher avec beaucoup d'intérêt sur sa poésie qui tirait alors sur tout ce qui ronronnait, y compris le manège poétique et ses trop fameuses lignes éditoriales qui servent toujours de prétexte à un copinage de rapacités écoeurantes agissant comme autant de camisoles sur les formes d'intentions affranchies de « l'habilitation » littéraire.

Patrick Cintas

*En voilà une histoire ! Il me semble que le voisinage des possibilités prend le pas sur la chronologie. Il n'y a peut-être d'ailleurs aucune chronologie dans tout ça. Ce serait un paysage plutôt qu'une histoire : premier point. Et face à ces éléments d'un paysage, il y a les questions, qui sont à première vue des moments, de confrontation, comme la fascination, par exemple, si présente et si parlante dans *Saetas* ! Reprenons si vous le voulez bien, la description de ce paysage, pour commencer. Ensuite il sera temps de parler, car ce n'est plus ici le moment de le dire, de ce que j'ai appelé des confrontations. Ici, je souligne ces évocations du temps, vous vous en doutez, par rapport à la chronologie sous-jacente.*

Régis Nivelles

Bon, nous sommes ici à la fois dans *Saetas* !, et dans l'histoire qui a parti-

cipé à sa naissance.

La chronologie est relative aux soubresauts de cette histoire, inscrits dans l'idée acharnée du faire voir, en butte avec le cynisme et les menteurs, les contingences professionnelles etc. J'ai perdu beaucoup d'énergie et de temps à vouloir faire publier et jouer *Lilith*.

Le projet *Lilith*, était construit autour d'un monologue. *Lilith*, c'était bien sûr la représentation de la révolte ou de la vengeance. Un petit extrait de mes didascalies et commentaires de l'époque relatifs à cette pièce vous donneront, peut-être, un aperçu de ce que j'envisageais alors de faire. Allez ! Rien que pour vous.

– Indications scéniques pour *Lilith* –

Deux protagonistes. Deux femmes. L'une agitée, se mouvant constamment (peut-être) - L'autre la plupart du temps assise ou couchée sera muette et souvent prise à partie ou à témoin par la première. Ces deux corps sont en fait qu'une seule et même personne. Une seule s'exprimera, mais les deux seront possible-ment en mouvement. – Échanges de toutes natures entres-elles à préciser : clins d'œils, sourires, embrassades, menaces, caresses, échanges d'objets etc.–... La voix nauséuse amarrée en arrière gorge, la récitante pourrait avoir les yeux cernés ou fardés de noir ou couverts de lunettes d'aveugle (Représentation : l'Apollinaire de Chirico). Pour l'instant pas de costumes prévus.

Qui parle ? Bon, peut-être est-ce un oracle – une folle qui à haute voix ne s'entretient qu'avec elle-même, à moins que ce ne soit avec l'univers, avec dieu ; *on n'en sait rien*. C'est de toute façon l'expression d'un langage – *incompréhensible* ? – ponctué par des moments d'apathie soudaine ; comme pathologique. C'est forcément un grabuge à la geste emphatique et obscène qu'il nous est donné à faire entendre et à faire voir. C'est probablement le dire d'une exilée en souffrance ou une marginale qui a tout perdu. Elle est ailleurs. La traduction de ses images intimes semble être vocalisée autour d'un signifiant qu'elle seule dans l'immédiat appréhende, tout en le contestant : – c'est qu'elle est absorbée par une occupation graphique presque autistique – la tête penchée sur un cahier, elle écrit ; elle aligne des mots, s'en détache puis se met à les parler en place de les écrire prenant à partie les personnes à proximité. Elle parcourt de temps à autre « son espace » en manipulant ostensiblement une arme qu'elle dit détenir de Neveu. Elle est tour à tour grossière et délicate, sensible et pathétique etc. L'action se passe où l'on veut, une entrée de grande surface, le métro, l'intérieur d'un bus urbain, l'intérieur d'une gare, un arrêt de bus, un bar etc. etc. à définir.

Les personnes se tenant ou passant à proximité réagissent toutes très différemment, les timides sourient (ce sont les seuls, croyant assister à une comédie), certains désapprouvent avec des mines dégoûtées, d'autres se moquent d'elle en l'imitant, d'autres encore, craintifs, s'en éloignent prudemment etc. La dernière phrase du texte pourrait être la découverte du « théorème » dont elle était en quête, qu'elle pourrait prononcer sur tous les tons dans une jubilation *obsessionnelle, menaçante ; à l'infini*.

Tout le temps de la représentation, jeu entre les deux femmes, grimaces et répétitions. *Réitérations à n'en plus finir* pour celle qui parle ; elle s'y vautrera. On choisira ce qu'elle va répéter ; aucune indication précise pour l'instant sur ce point. Elle répètera pas mal de choses tout de même. Lilith – (c'est évidemment la part libre, créatrice, sauvage et forte de la femme) sera reconnue au travers de n'importe quelle femme, au travers de toutes celles qui viennent à passer dans l'espace de la scène (hommage à *Frida Kahlo* et à toutes les *mères courage*, à la *Pythie de Delphes*, aux *hystériques de la Salpêtrière* etc.). On imagine bien que cette « folle » « n'emmerdera » pas trop longtemps les « braves consommateurs » ou les « honnêtes travailleurs ». On la fera donc dégager du lieu par un moyen des plus classiques (contrôleurs de tout poil, nervis, flics ou autres ; *des hommes*) ou bien on la fera rouer de coups par d'autres marginaux. Le rideau tombera lorsque l'on entendra *réellement à l'entrée du théâtre* dans le dos des spectateurs, les bruits de la même bagarre et les mêmes cris de la poétesse (transfert entre réalités).

– Commentaires –

Pour ce qui est de la « matière première », ce que j'appelle de mes vœux, c'est une poésie contre l'arrachement des exclus de l'idée même de renaissance. C'est le Trobar, le rap contre la langue normative. Qui d'autre pourrait parler impunément de la mélopée du mythe sinon le corps neuf du fou ou de « l'idiot » ? Etc. etc. L'idée du corps neuf étant ici à prendre au sens de Nietzsche ; parole à faire renaître ; renaissance de l'immanence s'inscrivant dans une perception primitive laissée pour compte par peur du vide. De ce point de vue, tout en affirmant qu'il n'y a pas de fiction et que par conséquent, tout fonctionne « fictionnellement », comment pourrait-elle vraiment savoir de ce qui communément nous semble,

par ailleurs, avoir surgit d'une traduction fallacieuse du réel ? Que pourrait-elle savoir des tentatives de normalisation de ce que Foucault appelait l'organisation multiple du désir ? Tout et rien ou presque... Elle se nomme et sacrifie l'idée d'un constat esthétique du monde ; son corollaire poétique, c'est sa liberté. Il n'y a rien à chercher du côté de sa cohérence, nous sommes plusieurs milliers à danser devant l'esprit sans peur de nos paradoxes. Elle, danse dans le vide. Cela veut dire dans la bouche de celui ou celle qui désirera ce vide. Pour le reste, je sais –je ne sais pas– ; mais lorsque le sang parle ! Comme parle Lilith ; première Eve, les pieds pris dans sa chevelure, la tête renversée, la femme terre / eau, c'est un arrangement avec le vide que l'on se doit de gagner. C'est la matière de l'inconscient qui m'intéresse ; plastique quantique subversive du figuratif de « l'autre face » ; extase des incarnations du mot et davantage ! Sainte Lilith par laquelle passe les voix, calice de foutre où puiser le sacré et déposséder le rêve de sa mécanique sensée ! Etc. etc.

Lilith à l'infini, quant à lui, enfant taré de *Lilith*, fut en partie publié en 2000 à La Petite École (Cellule Éditoriale de l'École d'Art d'Annecy). Un heureux hasard ; le texte fut précipité du haut de son rêve. Souvenirs extraordinaires d'un enrôlement aussi soudain qu'imprévisible sous la bannière des Enguirlandés –*Los Enlumbrados*–.

Los Enlumbrados: « *L'ouvrage fit suite à un Atelier de Poésie, qui se tint à l'École des Beaux-Arts d'Annecy l'année 1997-1998. Un certain nombre de textes ont surgi, souvent de la part d'étudiants qui écrivaient déjà, même si cette activité était la plupart du temps restreinte ou « réservée ». Puis d'autres textes ont afflué en lien avec d'autres « ateliers » menés ici ou là, d'étudiants, d'artistes ou d'écrivains confirmés, qui ont débordé largement les possibilités d'un seul numéro de revue. L'une des plus intéressantes participations venait d'un groupe intitulé « Los Alumbrados », issu essentiellement des pourtours de Salamanque, et qui avait pour particularité d'être constitué de plasticiens polygraphes ayant participé de différentes façons à des travaux en lien avec des Écoles d'Art européennes, et proches de la revue « 4 Taxis », sous la responsabilité de Michel Aphasero. Mais il s'est avéré impossible d'obtenir un ensemble cohérent à partir d'autant de propositions hétérogènes et de niveaux de recherche tous très divers. C'est pourquoi les responsables durent reculer la parution de la revue, initialement prévue fin 1998, jusqu'à l'année 2000, et réserver le contenu de ce numéro au groupe de la Sierra de Francia. »*

Suite à l'envoi durant des années de plusieurs de mes textes à l'adresse de la cellule, mon relais, Onuma Nemon, en accord avec l'équipe éditoriale, décida simplement de m'y faire figurer, et en quelle bonne compagnie !

Le numéro comprenait des textes et cinq dessins (peintures et gravures sur bois) de : Maria-Theresa Carmelo, artiste plasticienne – Pierre de Kernec-Malevouan, écrivain – Manolo Perez Sanchisterra, dramaturge et critique, fou érudit de la musique du XX^{ème} siècle, et en particulier de l'histoire du rock – Eliseo Setuño Galleo, lexicographe travaillant aussi à faire paraître un dictionnaire mondial de la poésie. Que du bonheur !

Et puis toujours cette émotion du faire, d'avoir fait... avec plus tard, après coup, cette sensation quasi charnelle aussi au toucher de l'élasticité de l'objet (très belle revue), l'odeur de l'encre ensuite et du papier qu'exhalaient les exemplaires reçus, ficelés avec méticulosité sur trois ou quatre épaisseurs de journaux que recouvrait encore un épais plastique etc...

Bref, le texte existait et mourait simultanément entre mes mains ; rugissements et joie du père !

Mais tout ça, c'est du passé, et même si la forme que vous connaissez porte en creux les traces et scories de ses différentes fontes, même si quelques pans, lambeaux de peaux mortes ayant appartenu aux deux formes dont je viens de vous parler, flottent encore au-dessus de quelques réminiscences, j'y reviendrai peut-être – *« l'enfant dans la gousse des jambes, – l'esprit regardant le rire fou de sa*

mère» (*Cinq momies de Lilith*), les distances acquises séparant aujourd'hui *Saetas !* de ses foyers matriciels, font de ce signifiant autre chose qu'un pur texte théâtral pensé en tant que tel.

C'est de votre faute (ou plutôt grâce à vous !), puisque c'est vous, avec Marta Cywinska et Valérie Constantin, qui avez déchiré le vieux masque au visage de démons qui le/me recouvrait. Du coup, je m'accroche désormais à ce que je peux ; à l'idée d'un roman court, pourquoi pas, où consciemment et de façon récurrente, l'aveu d'impuissance de sa forme dialectale à rejoindre la force amoureuse de l'image, se heurte au flux de la narration de l'inconscient dévidant, vomissant avec constance ses nœuds reptiliens.

Cette narration de l'inconscient, pour commencer –ou finir– d'en parler, étant forcément à entendre comme une déposition intraduisible, mais aussi un dépôt magmatique et diamantifère. La fascination pour la métamorphose de ce dépôt en texte sera ensuite vouée entièrement à ce dernier dans une pleine jouissance ; jouir de s'y perdre, avec parfois l'ivresse d'en avoir perdu l'objet ; de ne plus trop avoir conscience de ce dont on parle.

Patrick Cintas

Dès la première page de Saetas, le lecteur se dit que ça commence par être compliqué et que ce n'est vraiment pas de sa faute (je suppose, comme en arithmétique, que ce lecteur est savant en la matière). Moi, j'ai aimé cette «probabilité» de faute à ne pas commettre, par exemple en croyant lire un roman. Elle n'est pas isolée : elle n'est pas située, elle agit à partir de nulle part. N'est-ce pas là autre chose que de la difficulté, ce que vous proposez ?

Régis Nivelle

Le texte n'est jamais une «faute» du lecteur, même si ce dernier peut se tromper, prenant pour de la difficulté (ou de la facilité...) ce que dans le signifiant l'ombre permet de lumière.

Le poète Robert Vitton, dans sa poésie pleine de dérision et de coups de gueule, nous enseigne –entre autres belles choses– que le difficile exercice de l'écriture comme celui de la lecture se conjugue d'abord avec passion, sincérité,

générosité etc., ce qui n'empêche personne de pratiquer ces deux activités en toute connaissance de cause, sachant qu'elles sont aussi des plus périlleuses !

– Le Robert, je l'embrasse. Lorsque je me m'accoude à son *Zinc*¹, j'éprouve toujours cette formidable impression de trinquer avec un ami de longue date, et en compagnie de Richepin, Ruteboeuf et quelques « acolytes » *dilettantes*, de refaire le monde en riant aux éclats ; sans la moindre gêne de montrer nos dents cariées ou nos plombages !

Si je fais allusion à l'écriture de Robert Vitton et à sa *simplicité savante*, c'est parce que je pense que ce que nous propose un texte n'est pas quelque chose de difficile ; pour ainsi dire jamais.

Nous sommes donc accoude à ce zinc improbable, *terra incognita*... – la littérature, bien sûr –, et échangeons. On écoute le plus souvent, intervenons parfois. Tout ça n'est après tout qu'une histoire de ricochets utopiques plus ou moins heureux entre réflexion et poésie, non ?

Peut-on cependant en cours de discussion ignorer Vitton – je veux dire, le Charbonnier ou le Mineur qu'il est –, et dans sa poésie la présence de Georges Heinein, d'Aragon, de Machado ou de Yonnet ; ignorer son rêve anarchiste ou celui du grand lendemain ? Peut-on passer sur l'exploit dont ce poète aujourd'hui fait preuve, en ayant l'incroyable culot paradoxal de nous pousser à croire dans la permanence révolutionnaire du vers ? Certainement pas.

Or, quelle serait la faute à ne pas commettre en écoutant Vitton ?... Eh bien ! je mettrais ma main à couper que c'est justement de le croire.

Je veux dire par-là, que le croire ne suffit pas, et qu'il faut que le lecteur ait l'intelligence de se ménager dans l'euphonie et la scansion, l'ironie de ses chansons, une porte débouchant sur une sorte de désespérance. Parce que je crois moi, que c'est de cela qu'il s'agit. Que le centre de sa poésie, son noyau est fait des mots de l'humanité rebelle, c'est à dire d'une trame universelle ultrasensible qui perpétue chez l'homme, comme l'existence des braises sous la cendre assurent la reprise du feu, cette éternelle volonté de ne jamais totalement céder au néant, et que c'est précisément depuis le bord de ce néant qu'il nous adresse son ironique désespoir.

Les premières pages de *Saetas* ! (je l'espère) ne font pas office d'un leurre ni même d'une espèce d'ouverture apéritive littéraire ; enfin ce n'était, en tout cas, pas dans mon intention. La phrase qui ouvre ce texte est de toute façon sans

ambiguïté.

«*Équinoxe, solstice, solécisme* etc... L'édit du hasard, d'un tableau l'autre, ne structurera ni ne thésaurisera rien qui puisse par quelque impression somatique que ce soit servir au ronflement si caractéristique des stances littéraires. D'un chapitre l'autre, d'une ligne l'autre, ne structurera rien.» – Noèse –

Je ne propose évidemment rien qui ne soit si difficile. L'idée (la noèse), n'est en somme qu'un avertissement; mais l'avertissement d'une pensée, pas d'un langage. Ici, le négatif de la première page attend simplement son bain révélateur. Nous sommes presque encore dans la chambre obscure. Mais ça existe. Ça chuinte, ça meugle, crisse et bruit. C'est bruyant, bruissant, couinant. Ce sont les restes à peine audibles, c'est vrai, du passage à travers le sténopé des informations que la patience – aux pas de science – et la générosité du lecteur, peu à peu, vont faire apparaître. Assez rapidement, les cristaux d'halogénure d'argent du support sensible commenceront à en définir les plus gros contours; l'idée d'un portrait peut-être s'en dégagera. Et puis ces premières pages pourraient tout aussi bien être les dernières, n'est-ce pas; sept secondes passent vite. Elles annoncent déjà la fin! Une fin, qui sera comme un nœud à défaire, et qui sera peut-être défait au bénéfice d'une ultime et primordiale vision... «*Esto días azules y este sol de la infancia*»²

Oui, c'est sûrement autre chose que de la difficulté qui est proposée. Mais juste une remarque en retour. La *probabilité de faute à ne pas commettre* dont vous parlez au sujet de la lecture de *Saetas!*, ne serait-elle pas par définition ce qui hypothétiquement associerait, articulerait, l'idée à la conscience, l'auteur au lecteur? Pourtant, le nombre de variables susceptibles de nous offrir quelques chances de pouvoir s'y retrouver, tout comme reconnaître se dégageant de ma prose, un roman ou ce que vous voudrez, ne tient pas tant de l'axiome du hasard – du coup de dé – que de la théorie, et c'est presque dommage.

Si *Saetas!* semble embarrassant dans ses intentions sous-jacentes, dans ce que sa nature textuelle posséderait de fuyant ou d'incontrôlable, c'est qu'alors ce texte serait bel et bien sorti du langage idéologique socialo-littéraire. Finalement, ça me plairait pas mal cette mise en cause du reflet attendu.

– *Ego tais-toi!* –

Autrement, j'aime bien l'idée d'une «*pensée des sens*» émise par Anne Brun dans son *Henri Michaux ou le corps halluciné*³.

Patrick Cintas

Isolons, si vous le voulez bien, la définition et son expression: la narration de l'inconscient. Il y a deux façons de suivre une succession d'images: on s'imagine feuilleter un album ou c'est un écran qui s'interpose entre soi et les autres. Vous lancez à l'esprit une nouvelle coexistence: magma et minerai. On vous prend en flagrant délit d'histoire à raconter. Comme vous dites, les images se succèdent, mais vous ne prévenez pas si c'est une question de reconnaissance (l'album, le magma) ou de persistance (minerai, métal à venir, livre, dit Blanchot). Vous forcez à la poétique, voire à la prosodie, ce qui est carrément plus pratique. Nous connaissons tous des procédés de fabrication ou des événements conclus par la cristallisation en matière. Et comme tout ce qui vit est un assemblage invariable de tête, de corps et de membres, ce qui est créé semble ne jamais se détacher de ce qui est reconnu et de ce qu'on en tire de persistant. En quoi Saetas ! devient différent, même si c'est à peine, intraduisiblement, invisiblement... inconsciemment ?

Régis Nivelle

Croyez-vous qu'il serait envisageable d'isoler de la face unique du ruban du dire, une sorte de *vérité rationnelle de la parole* qui pourrait se tenir entre langage et littérature ? L'homme est fait d'images dit-on. Prévenir ce qui met en branle naturellement, dans l'écriture, la coexistence du dire *refoulé* avec la tangibilité, la persistance textuelle que les miaulements dialectiques d'un trépan de forage atteste, abattrait ou rabattrait les apparitions ; choisissez de quelles apparitions il peut ici être question.

Il faut faire avec l'inconscient, comme on s'accommode de la coulée d'un chant rageur, sauvage, débordant de la malle d'aurore. La condition requise afin de sublimer le jargon de ses projections holophrastiques et tempérer ma perversion – autant que faire ce peut –, étant d'y pouvoir simplement extraire la bonne matière pour tailler et polir aux abrasives meules syntaxiques, les facettes (dont tout écrivain souhaiterait pouvoir qualifier de mallarméennes) d'un prisme que lumière et carbone incendieront ; pas facile. Voilà pourquoi je fais plus souvent référence à cette narration de l'inconscient, difficile à maîtriser dans ses emportements, mais prolifère en couches, plutôt qu'à la poésie, l'incendie absolu.

Dans la lancée, j'ajoute aussi ces réminiscences (tant pis si je me répète) émanant d'une mémoire plus vieille que moi, morgue proluxe à souhait qui abat

le récit ou le creuse de figures ; mais réminiscences que j'amène à fricoter avec les influences littéraires convoquées dans le champ narratif afin quelles s'y confondent. Autour du jeu des différentes déclinaisons (temps narratif, narrât fictionnel etc.) jouant tout du long des affixes au sens propre comme au figuré, c'est d'y articuler la jouissance d'une perversion qui rajoute de l'inconscient où il n'y en a peut-être pas ; aïe !

— *Saeta* (*sēta*) – en latin la ligne de pêche –, n'est ici qu'une pêche à la traîne d'où on ne remonte apparemment rien, si ce n'est évidemment quelques lapsus enfantins à prendre pour ce qu'ils sont, comblant les cales de l'Argo textuel. Ce n'est d'ailleurs pas la compagnie pessimiste de Melville ou Gombrowicz qui changera quelque chose. Par ailleurs, *Saetas* [chant(s) et flèche(s) en andalou], procède d'une vitesse et d'une suspension (au choix : Zénon d'Élée ou Borges).

Patrick Cintas

Je vous arrête ! Vous allez trop vite, comme si vous étiez encore en train d'écrire Saetas ! qui serait donc interminable mais achevé.

Premièrement, vous dites qu'il y a des zones où l'inconscient est improbable. Vous les appelez comment ?

Deuxièmement, vous nous balancez de l'infini en évoquant ce qui semble constituer deux de ses paramètres fondateurs : la vitesse, qui a ses limites, dit-on, et l'arrêt, où il n'est pas difficile de reconnaître (on y revient) l'insaisissable et le provisoire, deux thèmes qui sautent aux yeux de celui ou celle qui regarde Saetas ! comme si ce n'était plus (à quel moment de cette chronologie qui nous hante désormais ? C'est ma deuxième question imbriquée) un texte.

Régis Nivelles

Le texte existe bel et bien, puisque des ficelles diégétiques qui vous agacent quelque peu animent parfois le jeu, y compris celui qui consiste à vouloir aussi vous raconter une histoire. Cela étant, le texte reste un sommeil paradoxal ; voilà pour la *chronologie* (le puits), ce qui induit – puisque nous sommes tout de même dans l'exploration d'un signifiant textuel – l'existence de zones de suspension au sens de Pasolini – attentes érotiques –, et dans cet entêtement – embêtement – à vouloir attendre, s'y logent toutes mes perversions qui intimement me parlent de probabilités événementielles.

Les sept saisons secondes induisant la pérégrination – jusqu’au presque palindrome patronymique du péripatéticien napolitain Staseas –, veulent – sur un autre plan –, rendre possible un dépliement constant des territoires traversés et qui traversent le « *rêve* ».

Peut-être que dans la version du livre d’art, la puissance de démultiplication des interventions picturales de Valérie Constantin permettra d’ailleurs d’en ralentir la cinétique, et d’y ouvrir d’autres fenêtres comme autant de relais digressifs supplémentaires. Bon, dans cette coulée inconsciente, polymorphe et parfois abstraite, par effet de loupe – dans la contemplation de sa sève –, les voies de traverses y sont nombreuses et le tissage, *l’entrebescament*, l’entrelacement de plusieurs niveaux de réalité les emprunte, laissant percevoir au détour d’une phrase débouchant sur les errances parfois quelque peu schizophréniques du narrateur la présence de Barthes, le Bayonnais, en quête de capture signalétique ; de Supervielle et Onuma Nemon l’aidant à sortir de son bordel mental, mais aussi de Villon, Pessoa, Novarina, Pound etc.

Bernard Manciet qui juste avant de mourir m’avait écrit ses encouragements et promet son attention toute particulière aux suites du projet *Saetas* ! (je garde précieusement sa lettre), avait vu que *je* n’y était pas et que mon chant s’inscrivait dans un jeu d’échos.

Onuma Nemon parle lui – à propos des tentatives poétiques devant s’extraire des moules esthétiques ou formalistes –, du dire comme étoilement dans le Grand Chant général, d’un chant Poundien.

Du dire, n’en reprendre que les bords et poursuivre sans se retourner, enfin c’est comme cela que je le comprends.

Saetas ! n’est qu’un minuscule chapitre de ce chant. Le miroir par lui tendu aux témoins est un miroir concave. J’y apparais chasseur et chassé comme vous dites si bien ; mais disputant aux autres mon droit de gueuler autre chose que du désir puisque, depuis la *vaporescence* de mes gaz, j’emmerde l’imagination simplement par ma *folie* de croire en l’amour en place de le rêver, à la prescience d’une conscience qui ne formule pas, mais illumine.

Cette forme vaporeuse, instable, qui est partout et nulle part, est un corpus mental frémissant de nature hermaphrodite ; un Hermès acéphale, mercure en sustentation magnétique au-dessus du désir d’Aphrodite – son autre moitié –, ceinte d’un harnais pubien auquel est fixé un phallus en érection.

C’est le résultat d’une exsudation de la réalité. Tout cela n’existe que par la volonté d’une colère étouffée – née frappée et maintenue sous contention par

le pouvoir des thuriféraires du nous dominant –, qui opposera au but, à l'ostentatoire et opprimante représentation sociale, l'esquive de son langage, les résurgences narratives d'une « *mémoire oubliée* ». Pour autant, si cette forme n'existait pas, ce serait encore une tête. Une tête au visage pilonné de l'intérieur par la pensée d'une forme ; noème qu'en gueulant son esprit tracerait avant un probable effondrement, et l'irrépressible désir d'être submergé par une mélopée de sang.

Il faut laisser au lecteur critique le soin de se dépêtrer avec ce dépassement symbolique, plus complexe qu'il n'y paraît. Ça le changera du fil à retordre simpliste de l'analogie avec lequel il a plus souvent à faire. Je dis ça par référence aux moyens d'associations à court terme visant le rapport des choses entre elles, et non elles-mêmes, que le surréalisme de Breton a généré, sans toutefois jamais pouvoir totalement en synthétiser la dialectique *ésotérismopoétique*, ornière dans laquelle il a fini d'enfoncer son fiacre onirique jusqu'aux moyeux, et que le processus publicitaire contemporain de captation du désir s'est aujourd'hui emparé pour obturer, polluer les consciences par autant d'analogies réversibles que de caricatures. – La révolution surréaliste c'est nous ! –

Vous êtes – avec François Richard et Onuma Nemon –, mon premier vrai lecteur, et il me semble par le biais de nos échanges que vous avez compris que le mourant allongé sur sa paillasse idéale, ne parle depuis son coma que par amour ; au pied de la lettre.

Que ma forme n'est qu'un habit de *fou* que je ne retire seulement que pour disparaître à nouveau dans mon silence. Que c'est mon dire caché, lumineusement entaché par les jouissances de Lilith. Qu'il n'y a là-dedans aucune réelle recherche théorique. Que j'y fais rentrer mes violences via la bouche du *fou*. Que mon raisonnement n'est que poétique. Qu'il se revêt d'un langage dont la valeur de ses emportements ne se mesure qu'à l'aune de la révolte d'un être réduit à l'invisibilité et à l'indécision, à la douleur. Que se sont bien des voix qui articulent mes signes et que pour en révéler les images les plus enfouies, il faudrait – oui –, pouvoir les faire entendre depuis les niches de leur néant. Que ces voix n'appartiennent à personne, quelles sont les échos d'une substance trop barattée par l'idée. Quelles sont immobiles et sans autre dessein que la narcolepsie ; abrutir par à-coups la langue sociale et celle du sérail – analogique, savante, analytique –, au vertige du néant. Que cette narration de l'inconscient tient dans une giclée de sperme comme dans une giclée de sang ; quelle n'est rien et surtout pas une poétique. Quelle n'explique ni ne montre quoi que ce soit, et que ce que l'on en voit n'est encore qu'une forme trop aimable. Quelle ne procède du mensonge ni

d'une vérité; juste de ma liberté.

Patrick Cintas

Quelle est la part de lecture qui se propose dans Saetas ! ? Quel est le lien tenu entre la lecture et l'expérience ? Vous ne concevez pas, en tout cas vous n'en donnez pas l'impression, la lecture comme une attente. Vous évoquez ici des écrivains qui ont eu maille à partir avec eux-mêmes. Si ce n'est pas de l'attente, c'est quoi ? En remplacement ou parce que l'expérience est telle qu'elle est chargée d'abord de ses moyens de communication ?

Manciet, c'est du solide. Avec Onuma Nemon, vous évoquez autre chose: le passage du chant au récit. Il faut sacrifier au récit, ce que le chant n'exige jamais. Mais pourquoi ? Pound laisse tomber le lyrisme pour l'épopée et du même coup, porte un coup fatal à sa facilité. Il en devient forcément, non pas obscur, comme on serait tenté de le croire, mais prolix jusqu'à la complexité qui est tout de même autre chose que l'obscurité. Comme si la richesse du récit impliquait forcément la patience en remplacement de l'attente qui est la marque de fabrique des grands voyageurs. Chaque fois qu'un écrivain propose autre chose que l'évasion par la fenêtre, ça devient pénible à lire. Et pourtant, c'est du roman, du vrai, du bon, alors que les histoires plus faciles ne sont que la chanson, le chant si on veut, d'un voyage qui ne coûte que le prix de son billet aller-retour. Mais y a-t-il encore, dans votre esprit, une distance à franchir entre cet état de la narration et les soubresauts d'un théâtre qui n'a pas eu lieu ?

Régis Nivelle

Beaucoup de questions. Attendre revient à espérer, c'est une des perversions de l'attente. L'espoir qui implique tout de même autre chose que la simple occupation de l'esprit, m'intéresserait plutôt à ce titre; en tant que symptôme révélateur d'un fonctionnement lié à une névrose. C'est toujours très intéressant la névrose, l'hystérie; ça renvoie à l'affect et à la métaphysique. L'hypothèse d'un remplissage textuel où le lecteur aurait inévitablement quelques chances de s'y enquiquiner est bien entendu à exclure. Que de grandes figures « tutélaires » viennent à passer dans le paysage, il n'y a là rien de bien extraordinaire. Leurs présences nous aideront longtemps encore dans l'expérience d'écrire – d'apprendre à mourir, comme vous dites, je crois –, parce que leurs œuvres sont tellement en

avance sur nous, et que nous leur devons beaucoup à nous attendre. Shakespeare comme Brecht, Calvino, Musil etc. sont encore en train d'ouvrir le chemin.

Si à propos de la prodigieuse masse romanesque que représente votre œuvre, *Les Jours*, j'en qualifiais ses « *paysages* » ou ses « *feuilletons* » d'*attentes Proustiennes* par « opposition » à la courte cinétique de *Saetas !*, ce jugement émis sous la forme ramassée d'une locution adjectivale abusivement connotée risquerait-elle de vous/ me faire mal comprendre entraînant avec moi les quelques imprudents qui, me croyant sur parole, n'auraient pas eux-mêmes jugé utile d'y aller voir de plus près ? C'est pas joué.

Non, parce que ce qu'il serait toujours possible à entendre, dans ce point de vue, ressemblerait plutôt à un classique *lapsus memoria*, accident que votre travail d'anamnèse littéraire commencé dès *Aliène du temps*, tout comme votre fantaisie si scrupuleusement et délicieusement délirante aperçue dans votre investigation philosophique menée sur le corps romanesque de la littérature à travers les enquêtes de Franck Chercos du *Tractatus Ologicus*, auraient pu me faire commettre.

Est-ce à dire que de façon inconsciente, l'omniprésente musicalité de votre narration qui, dans son paradigme « *récit durée* », accomplit inévitablement un temps – le comblant –, et où tour à tour le doux Debussy et l'excentrique Satie semblent s'y chasser mutuellement, aurait suffi à incliner mon esprit au souvenir mêlé de deux formidables exigences narratives (Proust Gogol) si distinctes, et pourtant si proches de la votre ? Pour autant je ne suis pas sûr de compliquer les choses ; à peine multipliais-je mes/nos chances de départ, non ?

Voilà ce à quoi de formidable la lecture peut nous renvoyer, sans omettre son rapport plus direct à la pure jouissance de l'écriture, en sorte de pouvoir en jouir comme étant l'expérimentation d'un renversement, de fait, prenant corps dans le texte – autrement dit –, le véhicule. Le lien est là, évident ; c'est l'intérêt mutuel (auteur/lecteur) dépourvu de complaisance qui, de la perte de conscience pour un signifiant sacré (fétichisé) d'un coté, et le plaisir **ou** la jouissance de l'autre, fait vivre la forme. François Richard a très bien senti ça, s'agissant de *Saetas !*.

Mais « l'erreur » de lecture est toujours intéressante, n'est-ce pas, permise même, parce quelle renvoie aussi l'auteur à son texte et ouvre un autre sens, l'amène à une autre chambre de déflagration possible.

C'est très bien ainsi, nous empêchant finalement de créer sans oublier de

lorgner sur ce qui se joue aussi dans le champ des déterminismes sociaux. Le rapt de la création la plus singulière par le système marchand, par exemple, est paradoxalement une réalité assez proche de celle qui consiste à vouloir appréhender, coûte que coûte, *le bizarre* (le mal moulé ou léché) pour le conduire au poste, lui demander ses papiers, vérifier son identité et... son emploi du temps; vous connaissez la suite.

En fait, c'est nous-mêmes qui nous imposons, invoquons, ce que vous appelez *l'attente* ou *la patience*, mimant peut-être en cela ce que la critique marchande nous somme de croire, lorsqu'elle nous parle de « bon » ou de « mauvais *roman* ».

Raconter une histoire, vous le savez mieux que moi, peut prendre bien des détours et revêtir bien des aspects. Si Pound, et Onuma Nemon, ne sont pas des romanciers (pour moi, ils sont ailleurs), ce ne sont pas pour autant des sectateurs freudiens, ni des cons d'avant-gardistes recrépissant les parois du dire. J'y verrais plutôt des linotypistes géniaux – des artisans de la langue –, et cela va sans dire, des poètes.

Ils retournent au fleuve universel pour ce qu'il charrie d'Histoire objective. Ils savent que le monde et son devenir passent par les langues entrelacées des temps, fussent-elles indifféremment inscrites dans de minuscules histoires particulières comme dans les événements planétaires passés à la sombre postérité.

Ils composent leur épopée en réutilisant le fond collectif, reprenant pour ce faire ce que recèlent les extraordinaires matrices que les civilisations auront laissées à l'abandon dans l'arrière boutique, et se *tirent ailleurs* !... Attention ! Je ne suis pas en train de dire que Onuma Nemon serait *Poundien*; ce serait une méprise que de croire ça.

Ils sont dans les pas de Dante, Nietzsche, d'Apollinaire, de Borges, de Ducassee etc. La renaissance de la langue, l'Or de l'éternel retour, s'entend – pour moi – autant dans les *Quartiers de on* ! Que dans les *Cantos*; en reprendre *la geste*, fonder à nouveau le rêve d'un *monde acceptable*.

Ouvrier ou pas, d'une certaine manière, il ne faut jamais revenir en arrière mais ramener en surface, exhumer du néant ce qu'en matière, dans les textes de cummings ou Khlebnikov, resurgissait par associations, volte-face et révolutions.

– Nous nous devons de tenir bon, têtus; l'espoir toujours au cœur, dans la splendeur du monde. Nous avons besoin de démesure; de démesure et de fureur,

de grotesque, d'irrévérence et de prodiges. Il faut s'inventer, se réinventer sans cesse.

Le temps *perdu* de la lecture, de la création, c'est toujours le temps à venir d'un théâtre qui aura lieu ; forcément.

¹ – **Le Zinc**: de Robert Vitton. N° 11 de la RAL,M/ Spécial Robert Vitton ou son espace d'auteur.

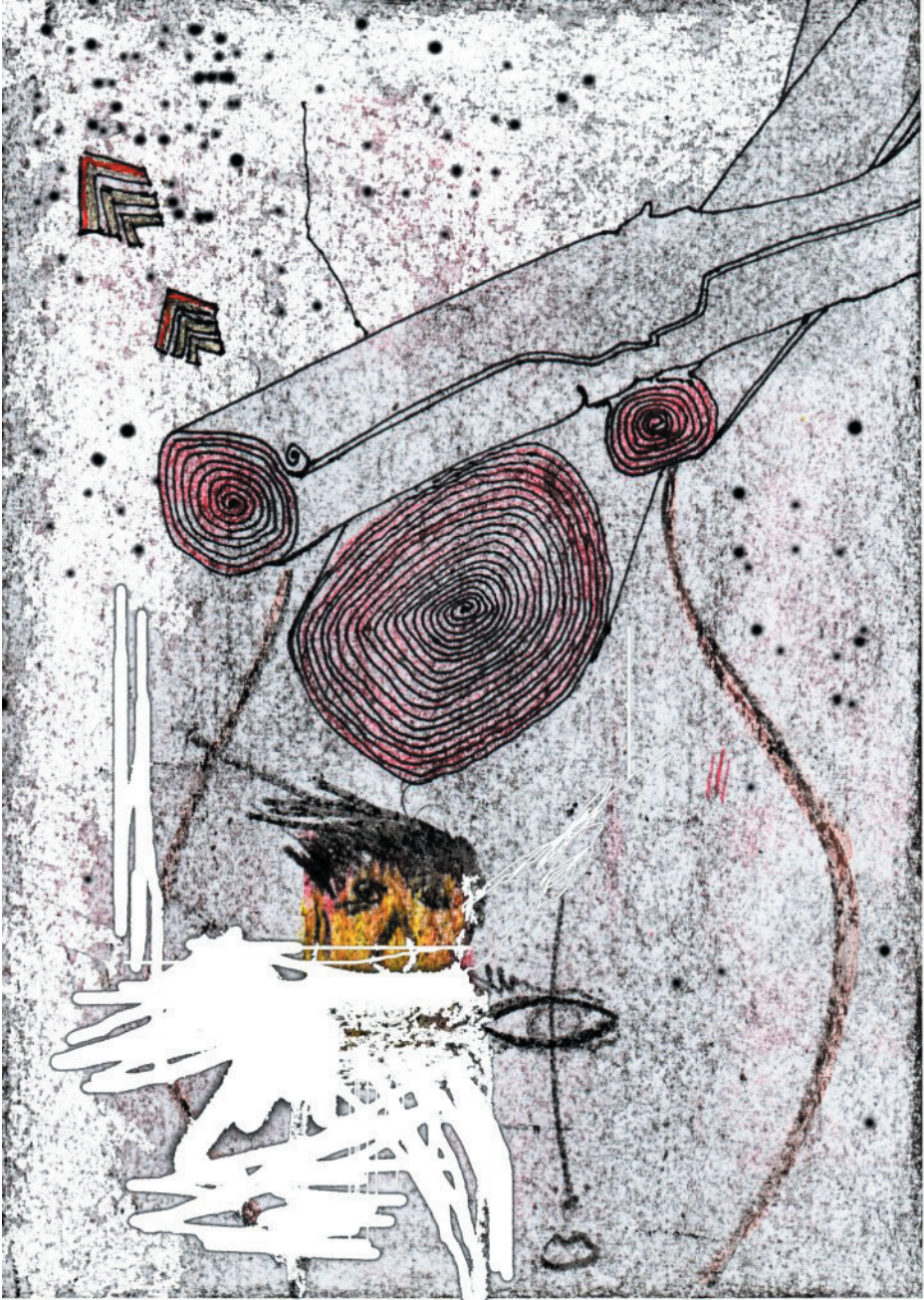
² – « *Esto días azules y este sol de la infancia* » : Dernier vers de Machado retrouvé le jour de sa mort. La phrase avait été griffonnée sur un papier qu'il glissa au fond d'une de ses poches. Le poète, fuyant la répression fasciste espagnole, venait juste de regagner clandestinement la France pour faire halte à Collioure, petite commune des Pyrénées Orientales.

³ – Anne Brun: Henri Michaux ou le corps halluciné. Editions le Seuil. Collection « *Les empêcheurs de tourner en rond* » - ISBN 2-84324-099-9 - Institut d'édition *sanofi-synthelabo*.

jeu wille

dessins

Arraché il faut tuer la mère.
– pastel & encre –



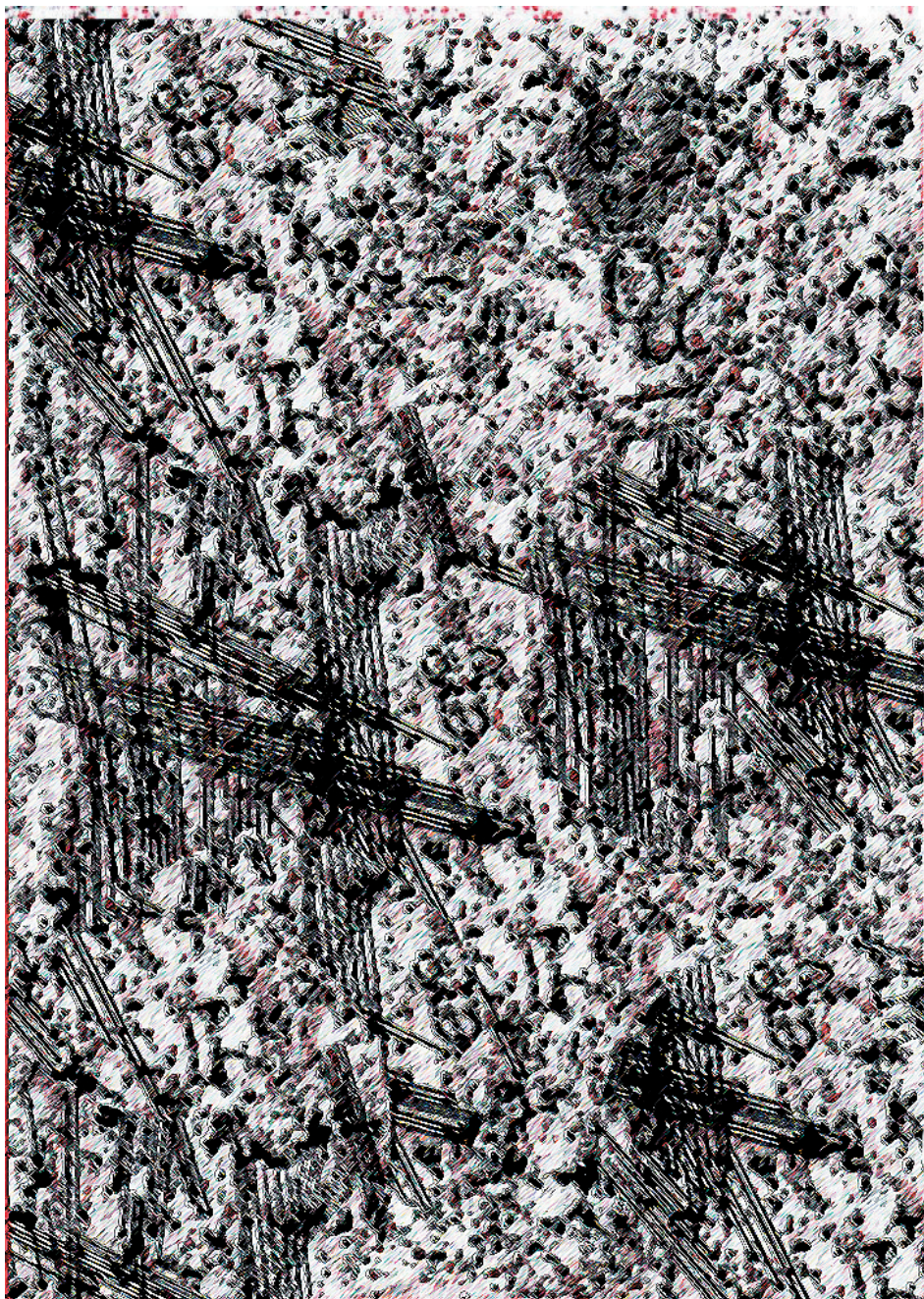
Arraché il faut tuer la mère. Détail.

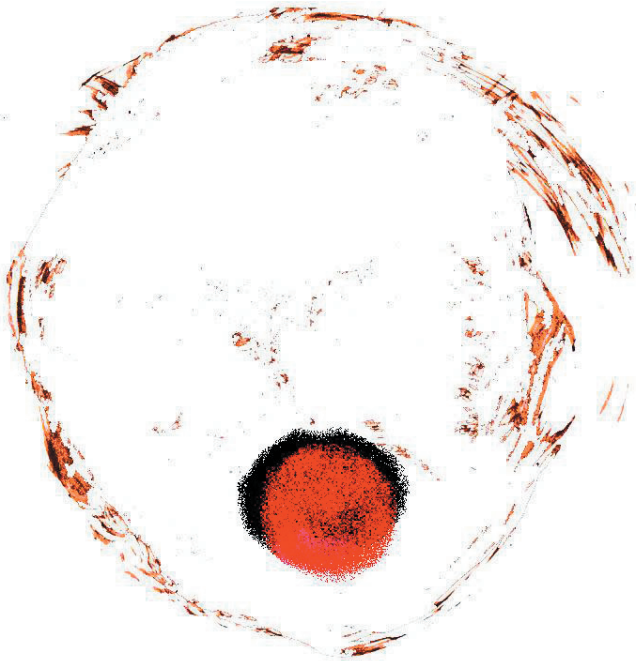
– pastel & encre –



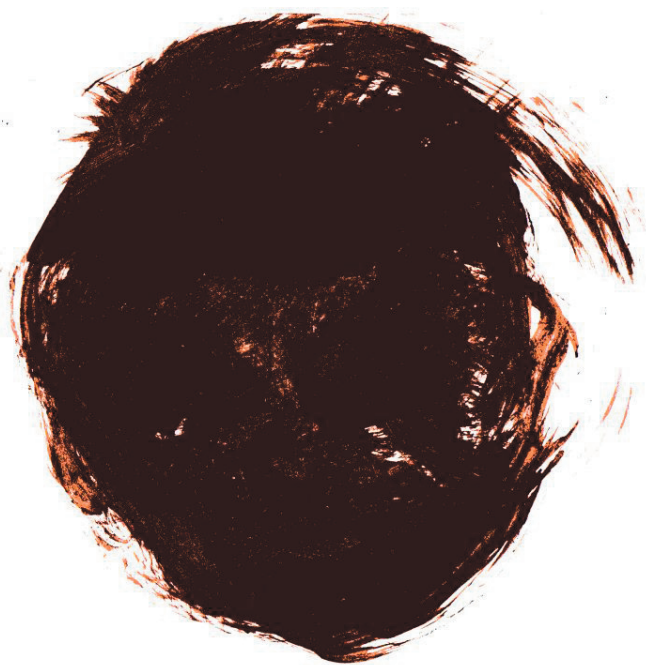
Envahissement du vide 1.

– pastel & encre –





Envahissement du vide 3.
– brosse & gouache –





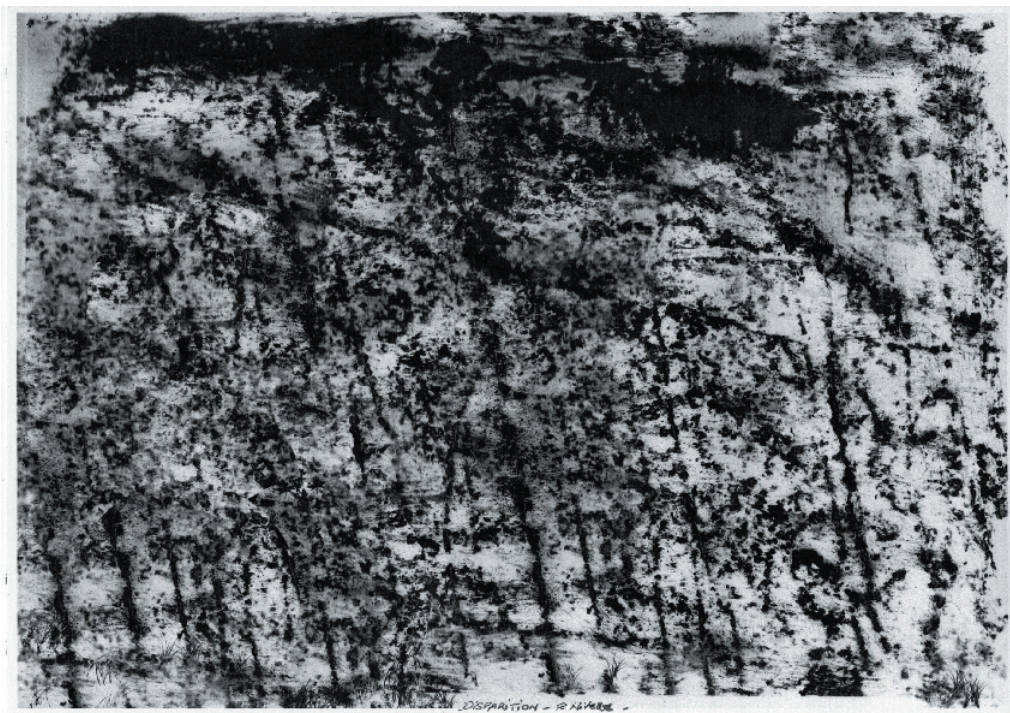
Harangue psychique.
– gouache –

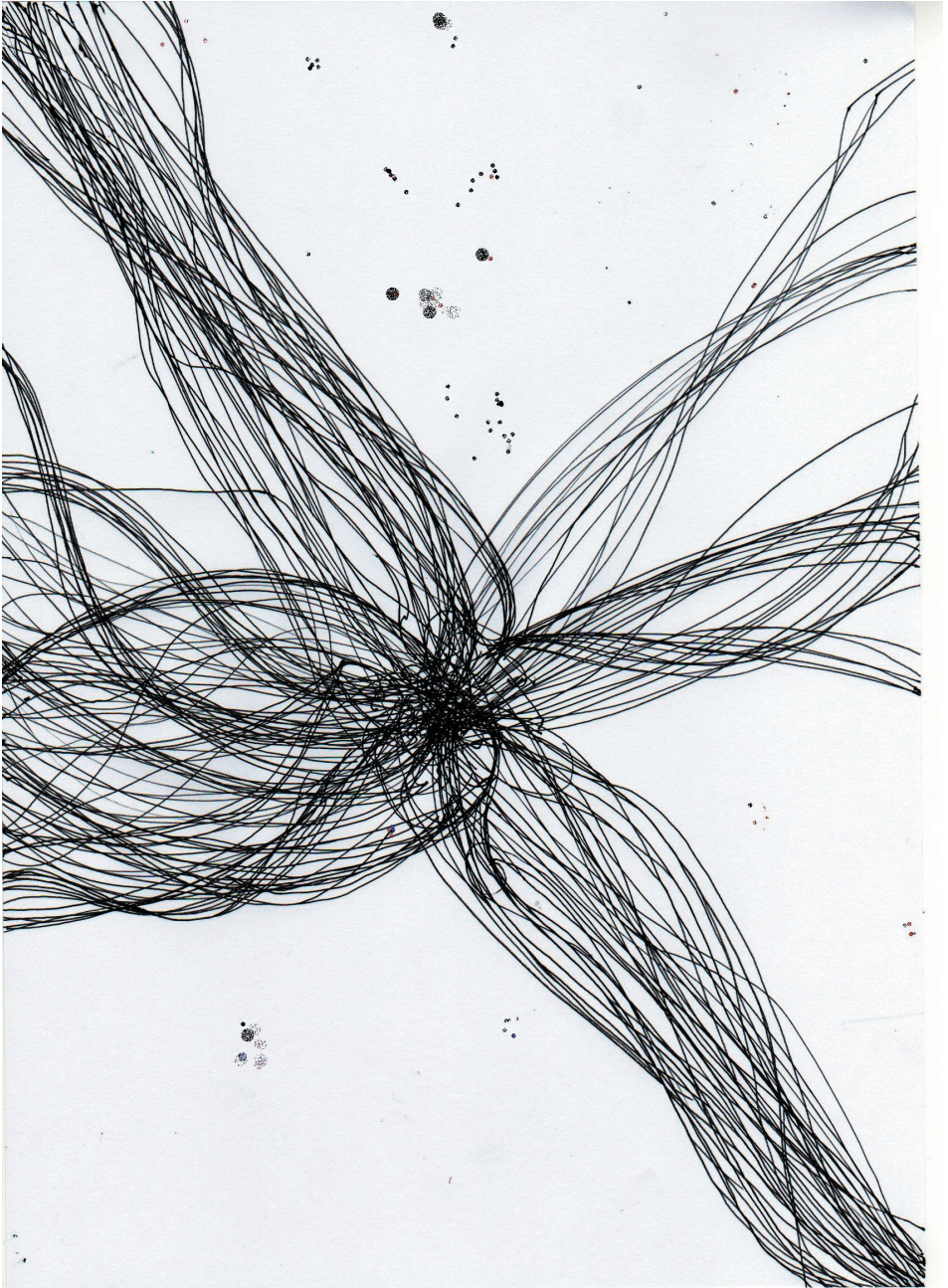


Le dire de l'amygdale - Mazères, le 07/04/07 à 11h30.
– gouache & cendres de cigarette –



Forêt disparition.
– pastel –











...

Dans une danse historique de l'esprit... Ha ! ha !... Des ratées. En phonèmes joyeux émis, me semble-t-il, en vue de tracer encore quelque représentation mesurable d'une chose a-perçue, mais dont la conscience n'en laissait voir (entendre) que le pâle reflet. De derrière les mots, s'est coagulé le ratage... __ Métaphysique ?

La panne.

Ratage de la pensée, de son objet.

Dans cette mesure qui n'est pas plus en rapport avec l'épilation rapide de la langue qu'au cœur de l'infini douleur des arbitraires proportions.

À éliminer la suie de l'idée, m'existent des vivants, morts avec mes voix.

Je serai votre obligé !

Errant, je veux & ne saurai vivre sous les profils du saint machin sans la cruauté mienne, qui me fait dire que je ne suis rien. Ne manquerai d'être pour autant. Jamais. Lourd, plein de flux. Malade.

Tuc-tuc, pousse-pousse ; il n'y aura plus que ça !

Suer toute l'eau grasse jusqu'au souffle parlé, le fraichissement phréatique.

Quand le jazz est/ quand je jazz est _____ là !

La java s'en /la java s'en _____ va ...ti-badi badi badi badi badi bada.../Quand le jazz est/ quand le jazz est /là.

La cuisine est à l'œuvre. Chas plasmique, via la plaie suave.

Arrache mes ailes de fourmi, mes soies. C'est facile & sans conséquence. Le pur
lui, est brûlé.
Dedans.

Mais cela doit bien faire trente mots ! _____ M'entendez ?

Questions

auxquelles

il n'a pas été répondu

– Et le lecteur dans tout ça ?

– C'est important ! Ne laissez pas passer ça. Questionnements. Répétitions. Maladie. Je vous renvoie des reflets comme autant de questions.

– Il est rare en effet que le dramaturge fasse précéder son personnage par le texte. C'est toujours le contraire qui arrive et c'est très théâtral. On appelle cela une entrée, et celle-ci, si elle est portée par celle qu'on attend, est toujours un grand moment. À qui pensiez-vous ?

Patrick Cintas

– L'Apollinaire de Chirico n'est pas celui qu'on attend d'Apollinaire lui-même. Vos intentions dramatiques percent le jour jeté sur cette espèce d'épure de la mise en scène. La nau-sée, forcément viscérale, n'explique pas tout. Puis-je dire qu'elle n'est pas existentielle ?

– Question blanchotienne : l'attente... l'oubli ?

– Ne le niez pas, le personnage

est nécessairement seul. Sans cet isolement, sans les effets matériels des objets qui l'isolent, elle n'est plus apte à répondre d'abord à votre exigence. Le moment est bien choisi pour vous poser la question de savoir qu'elle est la place que vous réservez au lecteur... Je vous le demande parce que Dieu et l'Univers (je mets des majuscules parce que je n'y crois pas) ne peuvent pas matériellement (je pense à Artaud) faire partie de cet environnement.

– Cinéma. Ce n'est pas vous qui hésitez dans le choix du genre: c'est bien le lecteur. À quoi jouez-vous ?

– Ces témoins, d'où sortent-ils ? Quel est le sens de cet envahissement, s'il ne s'agit pas d'un peuplement ? Vous mettez en place un pont entre l'autisme et le théorème. C'est une poésie !

– Elle «emmerde». Face à la «bravoure» et à l'«honnêteté». On vient de glisser du spectacle à une attitude franchement morale, enseignante, imprécatrice. *Saetas !* est gratté dans cette boue quotidienne. Est-ce à dire qu'à un certain moment (comme on revient aux questions de chronologie), la banalité et la vulgarité l'emporte sur le chant ? Est-ce bien utile et dans quel sens si cette fois ce n'est pas le texte qui est choisi pour cible (Des Peaux-rouges criards les avaient pris pour cible...) ?

– La chronologie persiste sous le fard, dans le genre: il s'est passé ceci et ensuite cela parce que ceci, etc. C'est une explication ou un fait ? On revient ici au fou, au malade qui joue à jouer. C'est poétiquement existant et pourtant, on s'y explique. Autre complication. Aïe ! (la première, immédiatement appréhendée par le lecteur lui-même, consistait dans ce qu'elle seule sait). Avez-vous une conscience nette, une conscience de créateur, du rapport qui file le train de la réalité entre ce secret bien gardé et cet enfant mort-né ?

– Quelle cohérence ! À la condition d'en avoir un peu, pas forcément plus d'ailleurs, sur ces distances et sur les moyens de leur acquisition. Ça pourrait servir à d'autres. Il y a une leçon à retenir ? Est-ce *Saetas !* ou une poésie plus propice à l'emploi et à des modes que je vous engage à décrire sous le masque de l'énumération ?

– On est maintenant au cœur d'un projet. Vous n'allez pas nous faire croire que ça arrive maintenant. Le jeu est ailleurs, jouant lui aussi entre des bornes jouxtant les éléments d'un espace que je vous demande de faire apparaître ici, illico, comme si on revenait un instant devant le théâtre, histoire de ne pas le perdre de vue.

– Avez-vous l'intention, en commençant, de la nécessité, au fond, de posséder les moyens de son propre

genre d'expression auquel on finit, c'est joué d'avance, par donner un nom ? Là encore, le poète est celui qui piège, une sorte de chasseur, ou qui est piégé, proie facile. Vous vous exprimez comme un artisan que l'art enquiquine raisonnablement...

– Le Philip K. Dick de SIVA ?

– Je veux bien croire que le graphiste réussisse à rompre votre pain quotidien, mais le lecteur, que vous ne nourrissez pas si sa pitance n'est point aussi ordinaire que le langage – si elle est aussi sophistiquée que ce qu'on trouve sur le marché ? Comment vous ramenez-vous, pendant le périple ? En littérature, et sans doute ailleurs, il y a des voyageurs qui reviennent pour parler de leurs voyages. Vous prétendez nous amener dans vos bagages ? Ce serait en effet très différent ! On peut en discuter avant ? Vous ne garantissez rien ! Parlez, pour une fois, à ce lecteur, ici même.

– Un philosophe dirait que vous êtes un écrivain de l'action. On dit aussi que les hommes d'actions sont des moralistes. Vous menacez d'aller encore plus loin. Qu'est-ce que vous attendez ? À propos d'un possible accompagnement synergétique de cet entretien par le contenu sonore d'un CD-rom, je parlais de vociférations et d'incantations et vous n'avez pas poursuivi cette idée. Elle est très éloignée de ce

qu'Onuma Nemon propose en regard de son livre, *Quartiers de On !* Il lit, traverse le texte où il veut, commence au début et va vers la fin, inéluctablement. On a l'impression de mourir avec lui. Je vous ai proposé de gueuler. En toute liberté. Mais est-ce bien de liberté qu'il s'agit ? On croit reconnaître plutôt des croyances ? Ce qui n'a toujours rien à voir avec les perspectives rocambolesques du mensonge et des vérités. Un glissement vers un comportement dialectal connaissant me semble plus probable que l'illusion d'une liberté qui se joue à un cheveu, ce qui ne la distingue pas nettement de l'attente. Or, nous n'y sommes pas. Vous voulez savoir. Et le sachant, vous prétendez devenir textuellement antipathique ! N'est-ce pas une contradiction ? Et si c'en est une, de quelle pureté inconcevable nous avez-vous entretenu magiquement ?

– Dès la première page de *Saetas !*, le lecteur se dit que ça commence par être compliqué et que ce n'est vraiment pas de sa faute (je suppose, comme en arithmétique, que ce lecteur est savant en la matière). Moi, j'ai aimé cette « probabilité » de faute à ne pas commettre, par exemple en croyant lire un roman. Elle n'est pas isolée : elle n'est pas située, elle agit à partir de nulle part. N'est-ce pas là autre chose que de la difficulté, ce que vous proposez ?





*Textes lus par Régis Nivelle
Accompagnement à la guitare de Francisco del Campo
Illustration sonore de Patrick Cintas.*

Le CD

- 1 – Le Gueuloir 32:27 mn
- 2 – Paysages de Saetas 38:41 mn

Le gueuloir.

Le *gueuloir* est toujours rempli de lumière. Qu'il prenne la forme d'une cellule carcérale ou d'un cachot mental, la nuit qui l'entoure est notre nuit, et le cri qui en sort, une lumière sacrée. Ce qui gêne la culture de masse c'est le cri, la difficulté d'admettre le cri, son aspect repoussant, déstabilisateur, les glaires et le sang, la merde du cri. Ça fait plaisir à qui de s'enfoncer dans le cri ? ! Je n'ai pas envie de faire plaisir; j'ai besoin de gueuler. Le degré de sympathie du lecteur, son accroche et toute cette connerie de faire croire par ailleurs que la poésie aurait besoin de

se rattacher à la terre, aux landes etc., pour que l'esprit puisse voguer d'images poétiques en images poétiques, sont des considérations académiques qui puent le moisi et me hérissent le poil.

Affirmer qu'un texte ne renvoie à rien, s'il n'est pas conforme à certains canons esthétiques est une vaste fumisterie. Les menteurs ne sont pas à chercher du côté des poètes, et le rêve de floralies est un cul de basse-fosse que la mélodie se charge, année après année, de recouvrir d'une poix de conscience. Cyniques, l'Afrique meurt ! Cyniques les drh ! Cyniques les banquiers ! Le patronat, l'église, la production, la politique... Cyniques ! L'état cynique, les médias, l'humanitaire, la justice, l'Onu... La langue cynique ! Cyniques ! Les âmes et les corps sont violés – Le sacré est violé – Le sacré est violé.

Aux derniers spasmes...

Aux derniers spasmes surgissent les premiers désordres intestinaux – à moins que ce ne soit le contraire –, l'obscur déjà shunté. Cobalt, Cinabre, Cyanure; craignons que soient là les sorts qui d'une hure hachent le jaune de sa robe par principe de fusion. Mais ainsi supporté, le rythme pour certains tranchera. – Canto rom&Oc au mitan d'une nuit, sur la plac(g)e des lopes, des fous, échangistes d'ires stellaires, je coryphée bu ça d'un trait, la patte malencontreusement appuyée sur la gaine ouverte, – raccord pirate au réseau public – d'une vieille cuisinière électrique ! Le miroitement ne se fit pas attendre. Morsure pourpre ! Le lustre fut pour les doigts de droite déjà sans empreintes. Fallu se taire; non. Plus exactement, accepter de pousser le cri à l'inverse de son sens naturel, cordes asthmatées vers le diaphragme puis tenter de ne se remémorer aucune des associations, mentant. — Pourquoi ? Semble ici me demander Sylvie (Je perçois sa voix zinguée interrogant le vide). Je tente d'y répondre. — On m'surveille. C'est pas facile. Un jour je te/vous dirai ce dont quoi retourne l'hystérique vidange. Tu m'entends ?... Non, bien sur; il était une fois doit poursuivre & se consumer dans sa

mythologie mnémonique. Je suis, j'étais, etc.; hé bien non ! Je ne fus pas. Je suis sans finir, de la première à la dernière épouse, sous la cloche des corps & ma veuve saoulée de tabac

industrielle et portuaire, non loin des crassiers, jadis propriété des anciennes Forges de l'Adour qui alors occupaient le terrain jusqu'aux premières dunes bordant l'océan), il est allongé tout près du feu de leur campement et s'enfonce irrémédiablement dans le coma – Il n'a jamais désiré être ce que l'illusion collective, les fictions sociales voulaient qu'il soit; un ouvrier – Lui qui rêvait d'être artiste meurt ainsi, payo (non-gitan) mais insoumis, au milieu des chants et de la musique andalouse – Durant les sept secondes qui lui resteront à vivre, son esprit délirant embarque le moribond à travers ses souvenirs fantasmatiques de création et d'errance amoureuse (cosmique), en compagnie des voix et des corps jadis aimés – Un monologue intérieur, une narration de l'inconscient dont toutes les voix lui appartiennent va se déployer.

Un homme sans importance.

Un homme sans importance (j'allais dire, sans qualité) va mourir – On ne sait pas trop de quoi il meurt, mais on s'en doute un peu (abus d'alcools, stupéfiants etc.) – Miséreux, errant, radié des ASSEDIC, probablement recueilli pour la nuit par une famille de Rom *Kalé* (les nomades se sont installés aux confins d'une zone

Faut suivre comme ça fonctionne...

Faut suivre comme ça fonctionne, idéalement. Suivre les notes lentes & graves de la fanfare précédant le cortège funèbre qui emporte le cercueil en plomb des légendes. Planqués dans chaque transformation du monde, suivons au motif de notre interdiction de séjour parmi le nommé; ce qui nous fait durer sans peine, sans ressentiment & hors compétition ! Nous suivons le ruban du bateleur quoi ! Aristos-corneurs attachés à ne point faire école, surtout pas ! La mélopée m'embrasse, vous embrasse, ajustée à l'état de prise directe, devant la morve des politesses. Parés d'une étoffe si mince, songez à mes corps poudrés de pollen ne se préoccupant que de leur anarchie & qui s'appellent par-dessus les déchets des propagandes festives !

Appartement 1.

Transgresser les phonèmes, morphèmes & la soie du silence, fit du voyage –méandre pourrissant–, le prix à payer. Quant au bruissement des planètes, aussi longtemps que cela fut possible, nous lui préférâmes la consultation rigolarde du livre analogique des coutumes & des conversations au *36 15 code Ulla* sur le minitel de Miky, à la conciergerie. Contre la rumination cosmique des dernières séphires carminées, seul un réseau de langage. — Premiers courriers avec Sylvie. Baises rituelles sur trois paliers. Lectures d'Artaud. Sartre. Destouches. Les surréalistes. Raymond Roussel. Ducasse. Saint Augustin. Novalis. _Rimbaud !

Les mots sont chiés.

Les mots sont chiés Le sens est giratoire Le vide rhétorique Les corps dits ne sont pas vus ni touchés Le respect en tranche se mâche derrière un cul de poule Modernité n'existe Mondanité Violence VIOLENCE patine colophane sur viscères tendus pour que nos cris soient rauques On n'empoigne rien fait mine de jouer sans trop(e) sur la marelle sociale Mais la musique s'entend chez les fous Ma cervelle avale l'idée Autrement silence & commémorations travail états église&Zies ne m'eczémateraient Le chien *je enu eugnal euqaidrac* lourde & poisseeuse pendue peau & Cie s'épaissit depuis Eczémateuse armée Obscène idée peur elle revient me sert de bave bouée dans l'on-de zona de sauvetage Ne sert à rien Surtout pas le progrès & ses interfaces joystick dans le cul Les arbres les arbres l'herbe le ciel vent herbes vos lits puits ton lit Lilith ses guerres OUI *Paréo* déchantera ira paître & le cloaque de *L* sera l'œil *Beréshit* Entête du vide chiasme très brisant entre glèbe & sphères Au compteur le con juré palpite Des mains serrées leur fait peur l'idée même mais ils l'aspirent L'essence au partage des moelles le sommeil brique après brique construit ils l'aspirent SYLVIE heureusement.

Ça gueule quand...

Ça gueule quand (brame) de son masque –souvent encore totale irrévérence de l'image–, ses lèvres des chairs se détachent. Ma tête (sexe) de chien ____ se trempe raide dans la bouche du masque & ressort en extase trempée de repères... Le labeur comique ! L'ulcère c'est l'idée, le socle, un cas d'amour. La pensée, L'HÉROÏSME ouvrier. Au fil de mes répétitions névrotiques ____ s'engloutit une prescience. Douce façon de s'enfourir loin la retenue du beau, le prolapsus mythique en mouvements brûlés. Je guette après ces chymes la vacuité du sens, l'embrassement de tout corps. Mais ne dit-on pas tous la même chose du catalogue vapoureux, du carnage des douceurs abstraites qu'il faudra bien un jour mélanger à la boue ?...

Tout de même, cette hantise...

Tout de même, cette hantise... La première couchée depuis quel âge ?... En mémoire c'est anormal, ça réfrène le déroulement furieux d'ordinaire des lazzis qui visent haut...

Cependant d'irréductibles macules, satellites du credo, continuent à nager autour de sa bouche, corrigent la scène de trop d'hortensias, d'Ulysses, hommes liges jetés en dévolu, expulsés au rythme de la nictation.

C'est qu'à l'ouverture, devant le zip des formes, sur les banquettes de la gare, dans une célébration de plus, la parturiente s'est mise au travail...

Et l'esprit ne dit mot, pulsar au bord de sa falaise sur l'Eden que l'on nous réserve.

Fallait s'y attendre...

Vapeurs ai-je tremblé...

Vapeurs ai-je tremblé voyant le ciel retourner les vagues rouges de mon sang, le tumulte furieux de l'instinct ? J'ai mangé tant d'amour aux printemps opiniâtres, déposé dans le sable d'indubitables formes qui regagneront mes draps ; idées-choses mon cher William Carlos Williams, un peigne d'écailles, la mantille d'une Andalouse & une petite effigie de la vierge de Rocío. Ai-je pour autant trahi à mon Thymus lorsque la pierre a fulguré l'ombre deux fois, croyant alors avoir vu le monde glisser sur une vitre & ce reflet bizarre d'un évier sans bonde ? Ai-je bien entendu ces voix qui disaient : « Nous sommes sous l'amas, *encordelés* & lacés de tendons ! »

**Aveu (annexe)
pour SAETAS !**

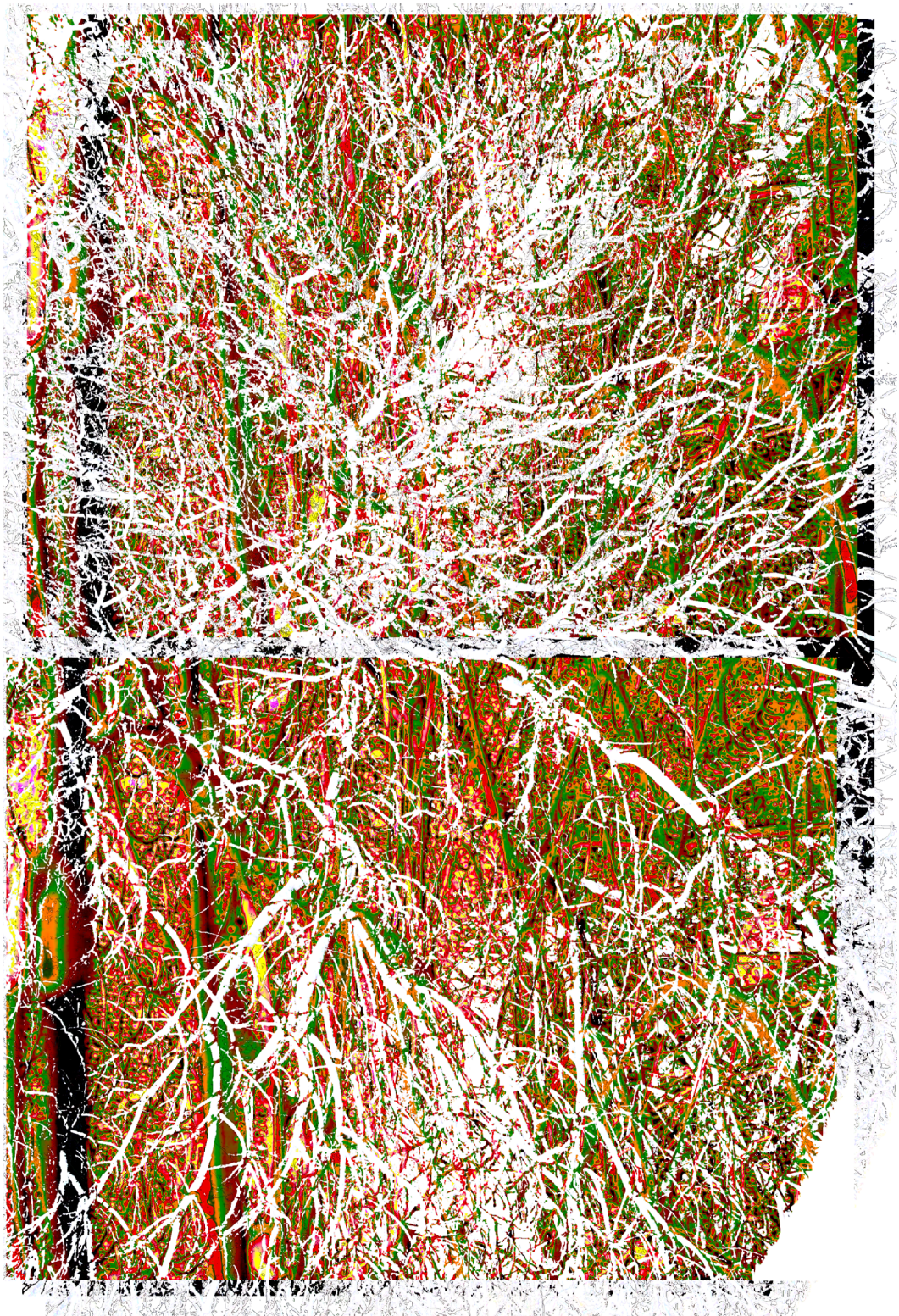
**INTER-DIT
(SAETAS ?
Aurai-je encore
du temps ?)**

Marta Cywinska

Je suis la septième seconde
toute nue dans la plus dense
robe
lasse de vos insolences, ô
mémoire...
Pourquoi tu m'as libérée si
tard
Tes lèvres factices tracent
la colonne ionique de mon
dos
la mémoire d'homme
éclate déraisonnablement
sous les caresses
énantiomorphes
les touches plaies toujours
toujours trop dans l'air
et même si la huitième
seconde
recule dans la septième
de Profundis d'un CD abîmé
lors d'un vol annexe
hors notre *Galaxie*
–l'incinération complète
prévue
aux heures d'ouverture
d'une bouche en rotation
qui oublie toujours de
caresser
Tu es nadir jamais zénith
quelle crémation des
compléments
pour Saint Valentin

le cri strident d'une femme
dans la bouche d'un homme
sous un ciel (bas) d'instinct
(haut)
tu n'as jamais frôlé le front
de toutes tes secondes
par simple procédé
mécanique
allongées au-dessus d'un rêve
et eux, ils se moquent de nous
tous *revêtus de tapis* par terre
les rêves de corps dépassant
la toiture au visage lilial
sans savoir y monter
sous tes cheveux
couleur nuit immaculée
Je suis là...

Les gouttes ont creusé le
puits
dans tes rides en lapilli
le front devenu désert
les fatamorganes ont fuit
dans la bouche gigantesque
d'un chameau flamboyant
ces sables n'ont jamais
connu de gothique
ni ce nuage étouffant
sur mes paupières ferraillées
la terre renversée
s'écroule de tes genoux
les pupilles deux portables
qui ne se téléphonent jamais
mourir dans les avant-bras
d'un poste-érudit
boulimique d'amour
Je te vois allongé sur ma peau
je te sens jusqu'aux limites
du corps de mon sans-moi
désamorcé



J'ai rêvé d'une Saeta !

Planqués dans chaque transformation du monde, suivons au motif de notre interdiction de séjour parmi le nommé !

Pas sortis de la première seconde.

Oh quelles drôles d'idées me traversaient l'esprit à chaque fois ! Mais c'était plus fort que moi, *elles m'accompagnaient*. Fallait que je sente le monde se mettre à trembler avec moi, & elles me déshabillaient pour me travestir de leurs sous-vêtements.

Aux injonctions idéologiques & suspicions que forcent nos instants réduits, répondaient les corps. Leur somptueuse liberté de perdition, d'offrande... De quelques coquelicots aussi, perdus dans la lande, parmi le thym sauvage où rêvés, entre nuit & jour – lorsque se lève, se traîne parfois, un fado de lumière travesti en matin –, deux m'offrirent leur bouche. – *Elles* – idée-signes, en dictaient-elles les figures ?

La petite nymphe au corps de feu, l'agrion élégant, la jouvencelle, l'agrion délicat, de mercure, la naïade au corps vert, l'aehne paisible, affine, bleue, l'anax empereur.

...O chimie d'effacement des figures ! Fruits en réseau d'infinies concaténations !

Tu imploras des djinns que le hasard des nuances – comme la variable aléatoire d'un lancé de dés –,

abolisse l'informe de tes visions.

sentis dans l'entonnoir des éclipses les liens serrés sur la naissance du jour dans les derniers pas qu'il me restait à faire pour atteindre l'océan.

*

J'étais mineur, brigand, bagnard, faussaire aussi oui, si tu veux. De mon visage sous la suie, on ne voyait que mes yeux clairs.

Religieux zonard. Hérétique disputant le non savoir aux rites fictionnels qui font fuir les choses.

Quelque part arraché à l'ordre des cellules. Fainéant & lyrique. Amoureux.

Partout j'embrassais des chevilles gainées de cuivre, les déchargeais de leur mythe.

La mélopée du mythe est dans le corps neuf du Tarentulé. L'ordre sauvage, attendu, de revenir aux fleurs, aux Alpes du rêve, à dévaler ses pentes tient désormais du miracle... Agates rétives d'un désordre de jours INCOMMUNICABLES.

Parle, de ne pouvoir parler de son ciel. C'est ainsi. À hauteur égale les voix. Toutes. Simultanément. Et nulle parade. C'est parti.

Vague saluts, quelques mains serrées, vite... L'Esprit étant quant à lui contenu dans une mer en métal fondu déjà répertoriée. Une vieille histoire...

Au fil de mes répétitions névrotiques ___ s'engloutit une prescience. Dans son châssis de tilleul se reconstitue la digression essentielle, terre sainte avenante aux esprits admirables. Chimères nommées dans la vitesse suspendue. De plus en plus vite...

Déconcertant toute soumission... Commence la découverte des ramures d'un ciel qui court comme un dératé. Le visage peint d'une très vaste musique sous le parfum de sa lettre.

C'est un compas à l'angle irrémédiable. *Le temps seul a ses voix.*

Aux enluminures chantées, succède un système d'azurs.

Des fleurs graves s'étalaient dans leurs yeux, avalaient l'espace. Prolapsus mythique en mouvements brûlés. Géométries du sur-réel.

Dans le sens de la rotation. Au son arqué de l'indicible. *L'Esprit souffle.* Dérive métallique dont l'explosion éleva sa température à mille degrés...

Ça veut dire aussi que le chien *je* fut lesté de pierres, habitude amoureuse du retour de Séléne au clair-obscur. D'irréductibles macules, satellites du credo, continuent à nager autour de sa bouche, corrigent la scène de trop d'hortensias, d'Ulysses, hommes liges jetés en dévolu, expulsés au rythme de la nictation.

Aux flèches empoisonnant l'éthique.

Mais la poussière de chaux de l'épopée des fous farinait mes pages.

Le Sort.

Demain ce serait encore toi.

*

La poigne du rêve avait même renversé, terrassé quelques hommes dont les corps s'enlajaient imprudemment à même la terre.

*

Je te parle de ma rage à rejoindre deux mondes, du rossignol & d'un autre soleil. De l'arbre & son feu vertébral. Je ne veux plus de phrases autres que celles venant du frottis d'ipse... Les femmes qui s'offrent encore les cadences d'aubes possibles, les hoquets primitifs d'un irréel galant.

T'accordera-t-on la chance de renaître ? (Oh ! L'inconditionné... Emmuré dans l'orgueil des plus humbles)... En écrivant je suis *de facto* devant ma liberté ; celle de ne pas sombrer dans l'irréparable. Parce que la puissance de l'œuvre nous gifle et griffe, nous emporte aussi sûrement que notre première expérience de natation derrière les claies de la digue avec Lilith, nous sommes tous redevables, un jour ou l'autre d'un dévoilement extraordinaire.

J'ai préféré à mes langes d'ouvrier les dessous de la sainte.

Vous n'étiez pas encore réveillés que je gobais déjà le reste, les miettes de vos rêves. Je ne portais comme une femme que de gracieuses enluminures, chantant aussi dans le souvenir de Rabia la folle la translation de claires erreurs.

Lithophage forant l'agrégat décalottait le point d'équilibre.

Et le rêve, de s'ouvrir en rivière, s'adjugeant un pétale d'amibe.

Quand je ne voyais rien d'autre que des calices empierrés de matins mornes, savais-je encore voir, me servir dans les champs souterrains ? Là, donnant aux seins de rencontre ce cerne infini que les pompes de l'art à la vitesse arrêtée – au pas suggéré par la grâce de

la lune qui brûle encore du vagin de Kali d'obscures croyances—, estompent.

C'est le bout des rails & de la partition, la bouche du tunnel – Je vois.
– *Dans un souffle.*

L'engouffrement du souffle. Il n'y a pas d'autre chemin. *Itérative apnée du sens du rêve.* Que je répugne à fermer les yeux devant les formes instituées du paradigme poétique, réfute aussi les mises en demeure du silence, la cooptation des silences & du hasard, (Anubis commandait bien sistre en main, que tout le bruit fut fait à la montée des corps). L'oracle des mots sur le fil est tenu.

S'exerce, sur la crête des mots, des choses, la substance même de la parole qui induit un infléchissement poétique relatif à leur conscience, vers l'utopie (articulation).

Articulation coupante. Sabre. Courte flamme bleue, perforante.

Cellule déchirée en spasmes. Pour l'envol des parallèles

dans l'œuf bleu de la lumière.

Ivri, l'air porte tes sons ! Dans son tracé, que des racines pourtant.

Si la plaie est envoûtée de chants, c'est parce que nous avons du rêve arraché la gorge.

Je cherchais un mort, courrais après des cendres. Taper sa langue Corps-Texte, tressage, entrebescament, révolution au sens de rotation des corps l'empruntant. S'enracinent les jets.

Plus en bas, le champ de cinabre encaissait les ondes en rafales. La bouche hors de la résonance des murs, je me mis soudain à gueuler en reprenant ma course, qu'un sale théorème nous emmurait vivants pour qu'à la lumière tienne ce monde.

Et à l'évidence se furent les mains *miennes*, expérimentalement, qui soufflèrent à ces corps la forme.

Rage heureuse du sacrifice. Violence de l'état d'être. Démence de l'axe qui fore horizontalement la langue.

Expérience tienne dont la réalisation sera vérifiée à l'instant de bascule.

Sous la peau te parcoururent mille dards.

Des milliers d'épines encore ourlèrent ton ciel jusqu'à la
dure-mère.

L'instant fut tremblé.

priions,

battant frénétiquement sur les tambours,
pour que les nuages de locustes se détournent
de leur trajectoire.

Ils n'avaient de cesse d'agir –répétition déclinatoire de naître–, qu'à travers
l'image flamboyante de l'équarrissage de leur mélancolie. Il, s'est épris de la tresse,
la torsade, la colonne furieuse des images, mis en tête de visiter les entre-deux,
tous

par le truchement du filet d'air le maintiennent en suspend dans son sang hé-
rité.

voit dans sa pré-souvenance

poursuite de l'exacte saturation jusqu'à sa source d'azote

des éclats de voix, fracturations chuintements pointillistes vitesse des points

la viande zébrée de magie l'éclair

la rouille des saisons que le fer concentre

l'incubation nécessaire des saisons successives de la conscience

Le secret serment de ne pas servir jamais de ne pas marcher de ne pas œuvrer
surtout de ne vouloir œuvrer qu'à la découpe au désossement de soi-même.

Répéter le voyage, la plongée.

Rejoint sous les mélèzes du col poudreux de Ceüse, la même indéterminée con-
jugaison de l'air avec cette belle sensation de dépressurisation viscérale.

C'est lui qui amène ce qui ressemble à un livre vers le feu, refusant qu'en soit
scellé le nom.

L'apparition eut lieu qui arracha de sa bauge rêvée ton visage.

Puis plus que l'énorme souffle de la mer.

L'opéra universel compte pour ce qu'il transfigure de réalité. Je suis du côté des croyances fiévreuses. Que sais-je encore, tentera d'emporter le morceau pour le vide ou le retour à la pesanteur, mais aux frémissements des peaux aussi.»

__ «*Le suicide est un acte philosophique. J'ai été proche du suicide. Avant et après le camp. Jamais à l'intérieur du camp*» __ in *Entretiens*.

Ce «rêve» est d'extraits de *Saetas !* de Régis Nivelles .

Patrick Cintas

À dire en soi et pour les autres

Le CD audio qui accompagne ce Cahier a été conçu par Régis NIVELLE qui a choisi les extraits de SAETAS ! à dire pour peupler de sa voix un espace graphique dont la conception revient à Valérie CONSTANTIN. Autrement dit : une exposition autour de SAETAS !

Dans un premier enregistrement, la voix de Régis NIVELLE est accompagnée par la guitare flamenca de Francisco del CAMPO qui improvise sur des thèmes traditionnels.

Il m'a ensuite été donné d'ajouter à cet enregistrement une illustration sonore chargée de porter le souffle d'un bout à l'autre de ce qui, par le son, commence à devenir une exposition, voire un happening. En deux temps : une première plage reprend le jeu de la voix avec la guitare, presque discrètement, poussant et peuplant le silence des intermèdes. Une seconde plage laisse toute la place au bruit imaginé dans le texte, réduisant la voix et la guitare à des événements sonores parmi d'autres.

La vision de Valérie CONSTANTIN

devrait donc s'installer dans cette ambiance, en deux salles distinctes. Dans la première, on écoute ce qui se dit; dans la seconde, on est à la merci d'un scénario possible de SAETAS ! Une bande sonore prend alors le pas sur un espace d'abord musical et vocal.

On aura une idée du contenu graphique de cette exposition en regardant les illustrations qui animent ce Cahier à la fois de la véracité du propos tenu dans SAETAS ! et de l'imagination concrète de Valérie CONSTANTIN.

À ce travail sur le fil, les témoignages de Robert VITTON, de Marta CYWINSKA et de François RICHARD, lecteurs privilégiés, s'ajoutent comme d'autres propositions qu'il ne tient qu'à nous de concrétiser.

Valérie Constantin: Le style, votre style est cependant quelquefois incompréhensible. Qu'elle est la part de fiction nécessaire à en éclairer le sens ?

Régis Nivelle: Éclairer le sens; quel sens ? L'opacité est comprise dans le prix. Quelle serait la part de fiction nécessaire à pouvoir éclairer le sens de la monstruosité ou de la beauté, du suicide ? Pourquoi ne se pose-t-on pas la même question s'agissant de nos réflexions souvent stéréotypées et schématiques, de l'usage immodéré que nous faisons de la terminologie scolastique, de l'échec du discours objectif des sciences à résoudre l'idéal ? Compréhensible, incompréhensible,

lisible, illisible; ce sont des articulations qui –fussent-elles relatives qu'au style–, ne m'intéressent plus beaucoup. Une chose est sûre, pas question de faire du pied. Ça sert à quoi de séduire ? Je ne me prends pas pour Louis Ferdinand Destouches. Tout est fiction, tout.

Entretien avec Valérie Constantin — Cahiers de la RAL,M n°1

On a reproché à SAETAS ! d'être un texte difficile à lire et à son auteur de ne pas se laisser facilement comprendre. On se rendra compte, à l'écoute de la première plage du CD, qu'il est en tout cas facile à écouter et à comprendre ainsi. L'écoute rend évident un langage et, comme chacun sait, il n'est pas un langage qui ne se laisse lire finalement. Il faut quelquefois lui trouver son lieu de prédilection: la voix convient au texte de SAETAS ! parce qu'elle est le principe de la conversation recherchée.

Pourquoi ? Semble ici me demander Sylvie (Je perçois sa voix zinguée interrogeant le vide). Je tente d'y répondre.

SAETAS !

On en tirera la conclusion que ce qui a pu passer pour de la difficulté n'était que le signe d'une rencontre inattendue, autrement dit, l'invention poétique nous a peut-être surpris en flagrant délit de cohérence.

Quelle suite, cohérence, forme, finalement ?... Cependant les morts nous parlent & on continue le grand livre des fourmis dont les chapitres de vent soufflent dans & hors des os. — Blanchot, Michaux idéogrammatiques !

idem

À entendre la voix du poète, une clarté se déclare, si nette et si précisément évidente que le retour au texte se traduit, dès les premiers mots relus, par une compréhension qui va valoir beaucoup mieux que la cohérence d'abord recherchée comme c'est naturel.

Il faut espérer que le scénario mis en place par la musique et le graphisme permettra au visiteur de se transformer en lecteur éclairé. Ce passage d'une cinématique textuelle, mot cher à Régis NIVELLE, au cinéma du son et de la lumière vient en remplacement, mais ce n'est là que mon avis de scénariste et de bruiteur, d'un théâtre qui n'a pas eu lieu.

Ce qui est proposé autour de SAE-TAS ! est une gangue, mais une gangue fructifère, facile à dépiauter sans aliéner le texte qui demeure l'essentiel d'un rapport risqué au lecteur. La foison qui l'anime est si exceptionnellement poétique qu'il est impossible de ne pas en saisir au moins le sens, je veux dire à défaut de la signification complète.

Fallu se taire; non. Plus exactement, accepter de pousser le cri à l'inverse de son sens naturel, cordes asthmatées vers le diaphragme puis tenter de ne se remémorer aucune des associations, mentant. — Pourquoi ? Semble ici me demander Sylvie...

idem

C'est sur ce chemin d'abord tracé avec les mots, au prix d'un effort cette fois inimaginable, mais toujours estimé à sa juste valeur relationnelle, que ces *travaux d'approche* se sont insérés, dans un autre effort non pas de compréhension, mais de saisissement. Il me semble que Vigny est l'initiateur de cette manière qui consiste à saisir la pensée sans pouvoir l'exprimer autrement que dans les fulgurations d'un poème. Impuissance qui vaut si elle est une loi et non pas le fait d'une méconnaissance du jeu poétique et de ses pratiques circonstanciels.

Il n'y a que deux manières d'écrire : *s'en sortir* ou *s'en approcher*. La première suppose qu'on y est, au moins en partie ; la seconde raconte une histoire, car il a bien fallu, à un moment ou à un autre, s'en sortir pour continuer d'exister. Il y a des écrivains qui ont un passé et qui en parlent volontiers, surtout quand l'âge impose le plaisir au lieu de l'angoisse. Il y en a d'autres dont le passé demeure encore ici et maintenant. D'où ces deux manières d'écrire : en sortir, pour le moment ; et y revenir, comme un roman.

Ce qui manque toujours à cette seconde manière, c'est le texte de ce moment initial. On se perd souvent en conjectures. On se réveille dans le lit d'un enfant et l'attente se peuple de jouissances mémorisées de longue date. Mais quand Régis NIVELLE prétend orienter son texte dans le sens d'un roman, court dit-il, il ne dit pas tout. Il ne dit pas qu'il y est encore et que le texte est à la fin l'histoire de ce qui est et de ce qui sera, jamais de ce qui a été et peut encore être à défaut de devenir.

Du coup, je m'accroche désormais à ce que je peux ; à l'idée d'un roman court, pourquoi pas, où consciemment et de façon récurrente, l'aveu d'impuissance de sa forme dialectale à rejoindre la force amoureuse de l'image, se heurte au flux de la narration de l'inconscient dévidant, vomissant avec constance ses nœuds reptiliens.

La narration de l'inconscient — Cahiers de la RAL, M n° 1

Nous sommes donc au bord d'un langage, pris de vertige ou pas. Est-ce à dire qu'une fois le texte écrit, une fois l'extirpation commise, c'est une seconde manière qui régira désormais l'écriture ?

Non, on ne referme jamais complètement un texte. Comment pourrait-on clore de l'univers ses flux mésomorphes qui nous alimentent entre plasma, sève et cristal. On reprend le voyage,

inlassablement.

Entretien avec Valérie Constantin
— idem

J'ignore si ce que Régis NIVELLE a touché est l'inconscient ou autre chose, mais c'est quelque chose qui existe comme un langage. Alors au-delà de toute considération stratégique du texte, à savoir s'il s'agissait de s'en sortir ou plus méthodiquement d'en relater l'exception poétique, tout le reste n'est-il qu'anecdotique, autrement dit utile, comme dans un roman ? Le lexique, les moyens exutoires, les personnages existants ou ayant existé, etc. Ni fable ni chronique, on serait tenté de dire que SAETAS ! est une *saeta*, un chant au passage d'un cortège qui s'arrête, d'autant que ce chant est souvent poussé à partir d'une fenêtre donnant sur la rue qui extériorise à la faveur d'un rite. Le roman ne serait donc pas SAETAS ! mais ce cortège, petite entorse qui, une fois assumée, ne tient pas lieu de repoussoir. C'est, au fond, plus profond encore qu'un jeu de miroir ou de transparence auquel d'ailleurs Alice et Virginia sont étrangères, j'allais dire *parfaitement*.

Car si le romancier ordinaire écrit toujours un roman, le poète en donne le poème. Il ne faut pas s'attendre à ce qu'il en soit autrement. Ce « court roman » que semble nous promettre Régis NIVELLE, s'il existe bel et bien, et s'il peut encore se raconter, prouve que c'est un roman, ralentit son objet,

le contraint à l'arrêt, lui soumet sa supplique et referme la fenêtre, à moins qu'une donzelle se substitue à l'attente. Ces situations, ces jeux, invariablement tirés du théâtre vers lequel ils tendent à s'annuler, se multiplient tellement dans le texte de SAETAS ! que le ver-tige est inévitablement ressenti comme une atteinte à la patience qu'on est en mesure, et en toute bonne volonté, de céder aux promesses qui s'annoncent dès les premières pages.

Cette narration de l'inconscient, pour commencer – ou finir – d'en parler, étant forcément à entendre comme une déposition intraduisible, mais aussi un dépôt magmatique et diamantifère.

La condition requise afin de sublimer le jargon de ses projections holophrastiques et tempérer ma perversion – autant que faire ce peut –, étant d'y pouvoir simplement extraire la bonne matière pour tailler et polir aux abrasives meules syntaxiques, les facettes (dont tout écrivain souhaiterait pouvoir qualifier de mallarméennes) d'un prisme que lumière et carbone incendieront ; pas facile.

Que cette narration de l'inconscient tient dans une giclée de sperme comme dans une giclée de sang ; quelle n'est rien et sur-tout pas une poétique. Quelle n'explique ni ne montre quoi que ce soit, et que ce que l'on en voit n'est encore qu'une forme trop aimable.

ble. Quelle ne procède du mensonge ni d'une vérité ; juste de ma liberté.

La narration de l'inconscient — idem

Si j'en crois les citations qui ouvrent le texte, tout ceci tient à ce qu'il est rare que l'histoire qui est contée laisse un langage à la place de ses péripéties.

La plupart du temps, quand on gratte le récit, il reste l'histoire, rarement un langage. Et les histoires s'accumulent. Quand on pense que le langage pourrait être le seul au fond ! Que dire alors des idées, de ce qu'elles rendent possible à dire, de ce qui reste une fois qu'on n'y pense plus ? On n'a pas fini d'inventer ce que le savoir suppose, ni de contempler ce que la fiction interpose entre le rêve et la réalité.

Patrick CINTAS

– Psychologie de l'injection causale
– Livre des lectures documentées

Il fut impossible à Régis NIVELLE de réduire le feu jusqu'à l'histoire au risque d'en perdre le langage. Les moyens narratifs ne sont donc pas ceux qu'on s'attend à réutiliser. Ils sont poétiques, sans doute idéogrammatiques, en tout cas une prosodie qui ne cache pas son nom s'impose à la lecture, presque comme un avertissement. Mais ce n'est pas tout.

La seconde citation, sans être un aveu d'impuissance, reconnaît le terrain des difficultés au point d'admettre que les « nouvelles » de la littérature, et SAE-

TAS ! en est une, demeurent plus acceptables que le renoncement pur et simple du romancier à la poésie.

Le feu ou la lumière. Brûler sur place ou ne plus voir... venir. Ce serait donc le sens à accorder à ces injections causales qui modèlent notre psychologie. Au lieu de lutter contre la folie ou les défauts de caractère, le personnage, au-delà de sa disparition de voyelle, serait le texte d'une révélation de soi au sein d'une communauté peu préparée à des consécration parallèles et aussi peu prometteuses d'y consacrer l'essentiel de son temps dans un avenir flambant neuf. Et si l'avenir de la littérature consiste dès maintenant en bûchers exutoires et en torches vivantes, si aucune chance n'est accordée au dialogue de l'inquiétude avec l'étrange, — est-on au moins en droit d'en diffuser les nouvelles à défaut de la poésie véritable ?

— idem

À défaut d'une poésie incontestable, on aurait au moins les « nouvelles ».

Voilà pourquoi je fais plus souvent référence à cette narration de l'inconscient, difficile à maîtriser dans ses emportements, mais prolifère en couches, plutôt qu'à la poésie, l'incendie absolu.

La narration de l'inconscient – Cahiers
de la RAL,M n° 1

Il s'agit là d'un genre, ou plus précisément d'une espèce. Le dire revient à le clarifier. Ou : sans la voix, le dire demeure illisible. Si SAETAS ! est un chant, et non pas un roman, c'est la voix qui le donne et c'est le texte lui-même qui constitue l'épopée.

Déflation de l'épopée, déjà sensible. Iconoclaste larve du chaos à qui l'on ne donne plus beaucoup crédit (& pour cause !). Teigne récurrente sous son duvet. Jaloux, de mèche avec l'amant, dans l'odeur apaisante de la guerre des sexes, ___ des classes. Faillible monstreur de déconstructions masquées, garrottées. Délégué frais émoulu de la verrue qui grésille sous l'azote liquide. Vocabulaire social à couper la traîne des mots imprécis.

Mais la poussière de chaux de l'épopée des fous farinait mes pages. Le Sort. — Que devenais-tu oiselle ma seule langue, que les leur(re)s s'ordonnaient si furieusement ?

Bien sûr il y eut des flamboyantes exceptions — Villon, Rabelais, Diderot et d'autres encore —, pour que la littérature « naturellement liée » à son époque et à son reflet social, trouve le moyen d'échapper avec un certain génie à son allégeance au prince, en proposant sous la farce, l'épopée, la fable etc., l'antinomique utopie.

Mais la mélopée, c'est une autre mesure ! Au tempo temporal des premières mesures douces de l'enfance du chant vernal, succède vite l'effrayant & sublime vortex. La miction de dieu, pleine soie frisée de paillements, s'y fait tranquillement. Quelle secrétaire s'en ferait mettre deux louches ?

Je te parle du chant. De quel ailleurs pourrai-je bien parler ?

Comment lorsque le chant se refermait – mots-couleurs haleines-sonores, remugle sonal des corps de hasard aux religieux dessous-satins & l'amplitude bourdonnante de leurs Principes agités –, la musique & son geste médicéaient-ils l'abandon de toute velléité pour de médiocres mérites, rester docile, soleil & lune ?

Plus question alors de matériau ou de surdétermination dans le chant ou sa tumeur. Nous avons trop trainé à exercer sur les épreuves du livre le rite de l'identification, sommant que les sésames en soient bannis ; identifiez-vous. Clairement !

Elles s'appelleront Méléte (la Pratique), Mnémé (la Mémoire) et Aoedé (le Chant) et seront identifiées à la musique et à la littérature. Leur domaine s'étendra ensuite à l'histoire, la philosophie et l'astronomie.

SAETAS !

Du coup, ce déferlement de mythologies, cette « grande fête de l'amour », ces rencontres qui ne doivent rien à l'analogie et tout à la langue, ces compositions, cette syntaxe, cet « idiolecte » concourent plus à retrouver le sens qu'à le donner. SAETAS ! n'est pas une leçon, comme il s'en dit de belles et de pas mûres en SLAM, c'est une mise en spectacle d'un langage qui veut exister et cette volonté imprime sa stature philosophique dans une existence qui est peut-être celle de l'Inconscient, — mot mis à la place de tout ce qu'il pourrait être si on en savait plus à son sujet malgré la mode un peu verte des thérapies cognitivo-comportementales et de leur arsenal alchimico-biologiques.

L'évidence de la preuve, en médecine comme en poésie, est un miroir aux alouettes. On ne peut pas tout contraindre à l'équilibre du vrai avec le faux, selon la règle que toute vérité ne peut être niée que par son mensonge. Cette position, qui ne sera pas longtemps tenue par des scientifiques trop peu humains, n'est pas un langage. Et tout ce qui n'est pas langage est intraduisible.

Que fait-on des milliards de personnes qui ne semblent éprouver le moindre besoin de lire autre chose que leur presse quotidienne ? Quelle signification cela revêt pour les enfants des décharges, les enfants soldats, pour les peuples martyrs mais aussi pour leurs bourreaux et puis pour les

Golden Boys, les trusteurs de tout poil, les travailleurs précaires, les sans domicile, les sans boulot etc. ? L'urgence du profit pour certains, comme pour d'autres l'absolue nécessité de survivre s'impose, le reste n'étant à leurs yeux que du vent, confort et paresse, bref; de la littérature, «L'espace d'un désœuvrement radical».

idem

Une bonne histoire, racontée par un romancier en quête de reconnaissance ou par un chercheur en manque de fonds, ne se traduit pas; *elle est*. Ce qui n'est pas nouveau. Ce qui est... ordinaire. Mais ce « triomphe du vulgaire » auquel on assiste aujourd'hui sans pouvoir distinguer nettement le génie scientifique, — qui conserve toujours jalousement sa part de poésie et d'éternité, de la captation des pouvoirs de fabriquer de l'utile et de l'agréable, ce triomphe n'est que la chronique de la peur. Une peur incalculable qui s'exprime par des pratiques religieuses ou industrielles auxquelles il semble nécessaire d'opposer, à défaut de révolte, une contradiction systématique et incontrôlable. SAETAS ! est un de ces textes. À dire en soi et pour les autres.

On ne peut pas continuer d'enfermer le fou et le criminel, ni d'exclure l'inutile et le déplaisant. Il faut en *faire* quelque chose. Ces personnages de notre ignominie nous honorent.

M'souviens pas avoir voulu dire autre chose que ce que je suis, à nonnant depuis les replis cachés du Livre-Monde, captif de mon territoire (-os). L'œil, mais est-ce lui, érodant comme un fou ses limites.

idem

Il y a donc dans SAETAS ! une part de système, de prosodie, et une part laissée au hasard considéré comme une manifestation tangible de l'inconscient. L'idéogramme, si c'est de cela qu'il s'agit, formant le paragraphe et la péripiétie, assemble des données inconscientes dans l'espoir d'avoir ainsi trouvé un sens et dans la conviction de n'avoir pas menti.

Se l'imaginer au travail des lieux et de leurs personnages, notant la description, l'idée, la conversation uniquement parce qu'à ce moment précis de son existence un sens s'est présenté à la fois à l'esprit et à la langue. Ces *couvertures* de l'instant, de l'immobilité, du glissement, de la voix qui atteint son objectif conversationnel, du geste dont dépend la seconde suivante, — ces notations peut-être fébriles, mais aussi fascinées jusqu'à la netteté, — cette activité journalistique, cette captation du détail, — cet arrachement enfin est reporté, selon quelles techniques et quelles souffrances, dans le texte toujours croissant, avide plutôt qu'infini.

Contre la consommation des âmes, ce placenta sonal pille, récure l'infini rapport qu'entretiennent les visions entre elles. Donc vous voilà prévenu.

idem

Pour ce qui est de la « matière première », ce que j'appelle de mes vœux, c'est une poésie contre l'arrachement des exclus de l'idée même de renaissance. C'est le Trobar, le rap contre la langue normative. Qui d'autre pourrait parler impunément de la mélopée du mythe sinon le corps neuf du fou ou de « l'idiot » ? Etc., etc.

La narration de l'inconscient — Cahiers
de la RAL, M n° 1

Si Régis NIVELLE s'éloigne résolument d'un comportement scientifique qui veut que l'objet est décrit mais jamais pénétré, ce n'est pas non plus pour tomber dans l'oreille d'un sourd. Proclamation, éloquence, cri, il est sans doute un homme d'action, pas esthète comme on s'attend à trouver l'aventurier, mais, à l'instar du savant, moraliste des mœurs. Toutefois, rien n'indique ici jusqu'où on peut aller pour le comprendre et l'apprécier.

Relecture du feuilleté des calques historiques... Guernica sans les stukas. 'Semble que l'ampoule vacillait. Nativité sombre, osirienne. De fer, feu dans les corps; de sang pas.

Même hommage chez Picasso comme Uccello à 600 ans de re-cherches. Géométries du surréel. (Il griffonne hâtivement)... Révolution intellectuelle & morale à la clef. Dans le sens de la rotation. Prémonition quantique. Hum... Ainsi doit suffire, enfin le devrait. Pour encore un bon bout de temps. Constat des formes sous le bon éclairage.

« Hé ! Tes papiers de route !... » Aussitôt le pouvoir instrumentant leur langage.

SAETAS !

En proposant au lecteur de pénétrer dans un espace sonore et graphique, dans un lieu, nous n'avons que l'espoir de donner à mesurer la facilité qu'un tel langage requiert alors que les fables et les chroniques des cités, que la politique nous imposera bientôt, soumettent notre patience à des contraintes douloureuses tant leur sens est en proie à d'infatigables circonvolutions destinées à noyer le poisson. Il est nécessaire de comparer le poids de ces lois à la facilité intransigeante d'un texte que la voix éclaire comme la lumière met en évidence l'ombre furtive et la perception les faces cachées.



Elles savaient c'est tout, & cela doit suffire, qu'aime suit le chant qui dit ses alliances, mais aussi d'autres systèmes attestés, dont font preuve les hauteurs à peine neutralisées en parterres de gentianes.

__N'ai pas seulement «cru voir». Même si, du coté de l'asile du Camp de Pratz ou de L'Étoile...

Faute de sang (ses traces tangibles), c'est la bave des petits-gris qui luit sur les jupes des ruines, sèche sur l'œil & le cœur des roses, boutons à peine ouverts grimpants sur des clôtures barbares. L'admirable est un chancre. Rien que l'on puisse changer.

On aura beau ébouillanter tous les lambeaux de draps de l'histoire, brûler jusqu'aux derniers bris de bois, ses lits –révélation de tout perdre–, l'impuissant onnabot s'évertuera.

Évidemment, le vouloir seulement changerait la donne ! Mais jamais comme à Tora-Bora ___ou sur la ligne N°7 ! Direction Plages, à la station Hôtel de ville –lorsque Muriel'ange & ses colliers d'onyx surgissait __lourde, *Stabat Mater* en minijupe & bas roses, plumes & perles dans les cheveux, enjambait le trottoir, pliait le marchepied & grimpaît dans le bus «*Juste pour dire bonjour & monter faire un tour avec monsieur*».

De sa bouche grasse vermillon, son riant bonjour lancé à la cantonade cabrait icelles, qui souvent diffèrent leurs prêts; instantanément.

Tout aussi immédiatement, & quasi inmanquablement alors, un vent de panique soufflait sur les travées des usagers. Hystérique & bruyante panique; dégoût.

Le choeur, discordant: «— Chauffeur ! Les portes s'il vous plaît !» Et presque tous descendaient.

S'y faire qu'Orphée n'entende plus des parfums que le musc de celles dont le cœur, pris entre les jambes de la nuit, hoquette ?

Pareil à la vierge de Saragosse qu'aura sans doute aimé Carcana (elle se laissa « rincer » sous la menace d'un Mauser), Muriel courait devant l'archaïque énoncé.

« — Hé bien, __sus au renard ! Bassarides de mes deux ! ». Narcolepsie ambiante, sa lune dépliée n'aura plus rien su de la douleur voisine, que le bruit dans ses épines vives. C'est ici que les méandres des peurs dont *Malcolm Lowry* a évoqué les mues serpentent.

Plus tard, vers quel néant les mystères s'évacueront, pompés puis régurgités par *la folle* en se raclant la gorge ?

Les pins autour de nous faisaient un ciel jaune, & la longueur du bus aux issues de secours pollinisées, une trainière ; Achab merveilleux !

Des visages, d'autres souvent en surgissent, insectes baisant la mort future & salée qui perle sur nos pores ; Psyché confondue dans la multitude des voûtes possibles.

De celle-ci, en poudre de riz, en sortait Bernarda Alba ; la pâleur gitane & le chant des couteaux.

_____ « — ; *Sube !* » J'avertissais.

Qu'importe si pour nous ça finissait sur les sièges, à l'endroit où les déterminations n'étaient leurs performances qu'en une pommade toute particulière.

Je romps le pacte.

Une phrase suffit.

___ Je suis esprit, conducteur de bus ; invisible & libre dans le cadre noir de dieu.

[...]

...

L'explosion, dit-on, éleva la température à mille degrés. Personne, dans l'autobus, n'eut le temps de jurer sur sa part du boeuf Béhémot, qu'il s'agissait d'un attentat Kamikaze. La bombe avait tout bousillé, arrachant même des cheveux au paysage qui défilait depuis la station Oswiecim.

Quelque temps après, lorsque les investisseurs mégalos revinrent à la fantasmagorie des fondamen-
taux ...S&P 500 en progression de 24% & le Down Jones de

26%, — l'Ascension d'une buse, le plané d'un tube à flamme se reflétait déjà sur le feldspath métamorphique du masque des torturés; toutes tuyères hurlantes, planquées sous le parfum de sa lettre, Aloès noir, dont le gardien n'est autre que Isrâfil.

Cependant, après avoir contenu durant deux longs jours les tentatives de débordement ennemies, les tenants de la position dite du «péage d'Hébron» goûtaient enfin provisoirement un peu de paix.

Sous le crépuscule, superbe coq orange & jaune, dont la lumière semblait dégoutter de la décollation du ciel de Gaza, l'acier noir rassurant des armes automatiques luisait parmi les ombres des jeunes feddayin.

La compagnie qui ne comptait pas plus de vingt hommes était coincée ici, sur cette aire de repos, le long de la route qui mène à Jérusalem, suite à un rude accrochage avec Tsahal.

Quelques arbres & trois bouquets de jasmin, illustraient mal l'endroit que les obus de Mortier ennemis avaient, toute la journée, monstrueusement éventré. D'habitude c'était eux, les feddayin, qui tendaient des embuscades ! Ici, ils s'étaient fait surprendre comme des débutants; avaient sûrement des martyrs. Combien ? Hicham & Kamal avaient péri, mais les autres ?

Qui était encore en vie; pour combien de temps ?

La poigne du rêve avait renversé, terrassé, quelques hommes épuisés dont les corps s'enlaçaient imprudemment à même le sol.

Les autres attendaient sûrement dans leur trou, en silence.

Tous incréés, attendaient de voir. Certains devaient même se parler tout bas, évoquant peut-être Hécate ou s'entretenant de l'issue probable.

Le lendemain, l'aurore, devant le feu du jour à venir, la fusion étouffante & quasi immédiate des natures, préféra-t-elle sa fraîche incertitude à toute explication, ornée par le bord & son vide, l'allégorie se consumant ?

Il y eut d'abord la désolation qu'une pelote de fil dévidait dans l'air, remplissant la bouche & le coeur de chaque homme. Puis, plus rien.

Que guerres & soumission.



Si je perdais ma bibliothèque, j'aurais toujours le métro et l'autobus. Un billet le matin, un billet le soir et je lirais les visages.

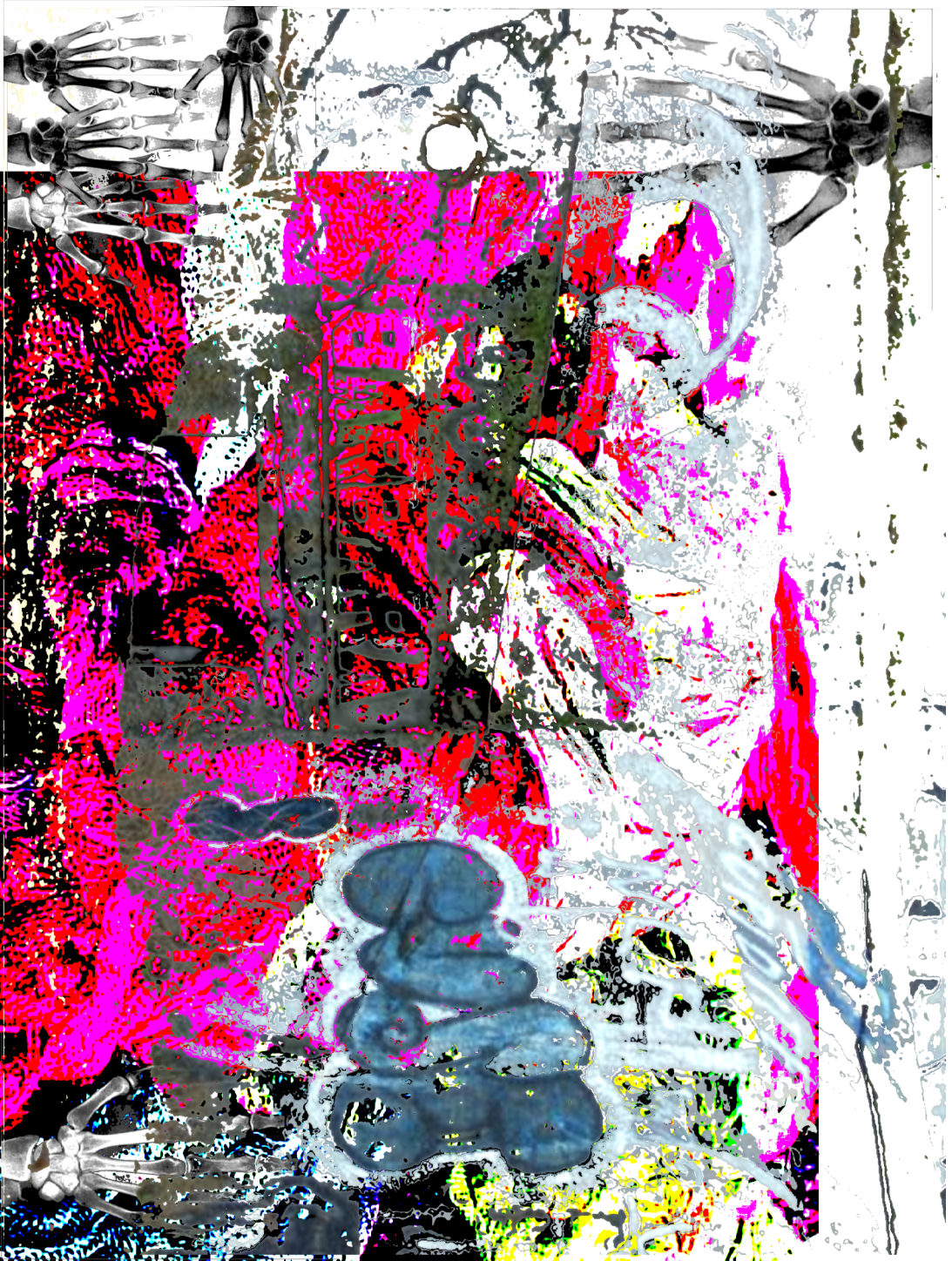
Marcel Jouhandeau

**Pròche la Niva,
pròche l'Adour...**

Robert Vitton C'est reparti. Je pense à l'autobus de Raymond Queneau. Dans un autobus de la ligne S, long de 10 mètres, large de 2,1, haut de 3,5... Je conduis un autobus. Mon bus est imaginaire... Le receveur, le contrôleur, les passagers sont imaginaires. Ne vous fatiguez pas, puisque je vous dis que vous êtes imaginaires ! C'est plus fort qu'eux. Nous, imaginaires ? Pour leur faire comprendre que... C'est la croix et la baïonnette. Delacroix... La Liberté guidant le peuple. Le receveur, toujours d'humeur égale, avec sa boîte à manivelle à la ceinture, distribue des faux tickets. Personne n'ose lui dire que son métier n'existe plus. Le contrôleur, toujours d'humeur massacante, est impassible. Personne n'ose lui dire que son métier existe encore. Je ne sais pas ce qu'il mange, mais... On est ce qu'on mange, paraît-il. C'est une vraie vache enragée. Ne poussez pas ! Avancez vers l'arrière ! Imaginaires ou pas, vous n'êtes bons qu'à faire des histoires. Des histoires ? Vous êtes serrés comme des anchois en caque. A propos d'anchois... Machado est mort à Collioure. L'exil... 1939. Des histoires ! Une sacoche de carnets... Je prends des notes. Je n'arrive jamais à me relire. La machine... Des voix... Ô Danaïdes des métropoles, des bidonvilles, des banlieues, des terres promises, des terrains vagues, des vignobles, des banquises... Ô Danaïdes boréales, atlantiques, australes... Ô Danaïdes terraquées des rizières, ensablées des déserts, feuillues des forêts, floribondes des oasis... Ô femmes-jarre, femmes-amphores, femmes-calebasses, femmes-jerricanes, femmes-citernes, femmes-cuves, femmes-pipelines, femmes-aqueducs... Ô Danaïdes des geysers,

des fontaines de l'Hélicon, des marécages, des polders, des marais salants, des puits... Ô Danaïdes jarretées, voilées, encapuchonnées, guêpées, jeannées... Ô chamelles lactées, cabossées, torsadées, percées dans les mœurs, dans les croyances, dans les ballets des jeeps et des kalachnikovs... J'apporte mon eau et mes lacrymales à la mer ! Vous passez dans les ombres et les lumières de mon pare-brise. Un quart d'heure d'arrêt ! Que ceux qui sont pressés, qui ne sont pas contents du voyage continuent la promenade dans le fiacre de Saint-Crépin, ça leur fera les pieds ! Ô Sisyphe, vous qui vous prenez parfois à rêver de chemins de planches, de treuils automatiques, d'escaliers roulants, de palans, de câbles, d'engrenages, de rochers de carton-pâte, dans quelle époque, sur quel territoire, dans quelles inextricables histoires, dites, vous attardez-vous ? Des histoires... L'histoire du cinématographe... L'histoire de la classe ouvrière... Garde ta loque, tes bas... Le rouge et le noir. La bouche et les yeux. Bricole-moi un destin avec tes mains mécaniciennes, avec ta langue maternelle. Ô pipérades ! Je m'arque, je m'agenouille, je me recroqueville dans la flaque de ma jouissance sous des banderilles et dans des flambées de guitares. Ô Saint Sébastien de Narbonne, patron des archers et des ferrailleurs, martyr sous les pinceaux de José de Ribera, sous les plumes de Gabriele d'Annunzio, sous les doigts de Claude Debussy... Irène ! Irène ! Ô ma Gitane, ô ma Chienne andalouse, entre la source des Albarizonas – qui me lave de tout soupçon – et Jerez-de-la-Frontera, Tio Luis el de la Juliana chante dans son XVIIIe siècle. Flamenco ! Flamenco ! Flammes, mèches... Flammèches ! Des voix... Des tapements... Ô Vestales, mes Vestales, à peine fendues sous la chiffé comme des figues barbares à point, le feu sacré au derche, dégoupillez la soldatesque, enrayez les sentinelles, murmurez aux vents les mots du guet... Attention à la fermeture des portes ! Dépliez votre quotidien ! Je suis dans un documentaire. Ô carcasses calcinées, tréteaux brûlés des baladins, autodafés de toiles et de pages. Bûchers de morts et de vivants... J'entends les tapements de ma machine à écrire... Des voix s'enchevêtrent. Des estampes en noir et blanc. La couleur locale du romantisme. Mon enfance à la sépia. Je racole des pensionnaires pour le plaisir de quatre châtelains : des anges peccables, des âmes à la dérive, des hôtes forcément coupables, des entremetteuses, de préférence historiennes, pour inciter à la conception et à la sublimation des situations les plus perverses du quatuor, une pianiste d'ambiance, et ce pour cent vingt journées, cent vingt journées dans les cercles infernaux des passions, de la merde et du sang de l'éthique et de l'esthétique sadiennes. Cent vingt journées de la République fasciste de Salo. Je suis un voyeur ! Nous sommes tous des voyeurs ! Je cite. Je regarde avec l'oeil d'une image les préposés au lynchage. J'observe mon propre massacre avec le courage serein d'un savant. Ô Pier Paolo, je superpose

des histoires, des littéraires, des réalités intemporelles, des lieux... Salo-Sodome. Je me résigne, je m'insurge... Traversez, prieurs abandonnés de vos dieux ! Le pouvoir... Tu crois, dis-tu, en la violence de la forme, à l'attaque directe de ce qui constitue l'essence de l'Idée ? Je suis là dans ton chant du cygne et de signes. Je ne succombe pas à la tentation de décrire, de transcrire.... P. P. P. n'est pas mort à Ostia ! Le marquis est vivant à la Bastille ! La mort n'est pas de ne pouvoir communiquer, mais de ne pouvoir plus être compris. Terminus ! Terminus !



Régis Nivelles

Valérie
Constantin.
-La jouissance
esthétique.

Je n'ai jamais rencontré Valérie Constantin. Je ne connais malheureusement pas personnellement cette artiste. Certes, nous avons correspondu, échangé, risquant nos paroles parfois dans de joyeux malentendus. Nous nous sommes lus toutefois, entrevus donc – un peu –; le plaisir. Nous nous verrons bientôt, m'a-t-on promis, dans les couleurs de l'été prochain autour de la publication de *Saetas* !; ce qu'à la vie puisse plaire.

Mais passons provisoirement sur cette nécessité, pour l'instant inassouvie, que j'éprouve – s'agissant de mon impérieux désir de faire toujours plus ample connaissance –, à vouloir toucher les êtres sinon par contact, du moins du regard.

Car au-delà, par le truchement même de l'écriture picturale de Valérie Constantin – à l'endroit où précisément son signifiant l'expose et d'une certaine manière nous montre la femme –, les projections représentatives qu'en retour de cette lecture mon esprit produit sur l'écran de son imaginaire, m'ont toujours fait penser à son égard qu'il s'agissait d'une femme au caractère doté d'une extrême sensibilité.

Je ne sais pourquoi, du reste, je me laisse soudainement aller en associant l'image que je me fais de l'artiste revêtue d'une ample blouse de travail, à celle d'une femme «de caractère» ou dotée «d'une extrême sensibilité» – je contre ici ma bêtise : l'expression d'un imaginaire forcément erroné et très souvent approximatif, heureusement.

Enfin, contre toute attente, je persiste, compose ma cinétique en même temps que je crée la sienne, pour moi ; j'imagine encore, compulsivement. Je la vois se mouvoir idéalement – ça, personne ne peut me l'empêcher – dans cette blouse bleue d'atelier maculée de peinture ; – mythologie ? –.

Elle ne peint pas d'ailleurs, elle danse.

Pas dupe pour autant, je sais aussi que mon *ressenti* se réfère peut-être à une autre image, probablement à quelque autre lointain visage de femme tapi dans mon inconscient, et l'idée de la blouse, légèrement connotée de fétichisme, à quelques innocences aujourd'hui bien abstraites.

Mais qu'importe après tout, Valérie existe, et c'est Valérie et son art qui provoquent en moi la délicieuse résurgence de ce trouble.

Au diable la censure, j'ai envie de parler d'elle comme si je devais rapidement rendre compte d'un tendre éton-

nement. Avant d'y réfléchir davantage, j'ai finalement besoin de faire un aveu, de dire sans calcul ce que m'incite son geste de peintre que je devine large et amoureux, adressé à de grandes surfaces, caressant la toile avec tendresse, fougue et sensualité : le regret pour moi de n'avoir su jamais peindre dans une telle jouissance.

Dans la préface au recueil de poésie de Marta Cywinska, *Astrolabe*, j'ai déjà eu l'occasion de parler de cette sensuelle prodigalité, du soin que prend l'art de Valérie Constantin à faire passer par capillarité ce dialogue quasi épidermique – *ce qu'il y a de plus profond en l'homme c'est la peau* – (Paul Valéry) entretenu entre les textes rencontrés et sa fabuleuse capacité à les étreindre, ce dont témoignent ensuite les jardins regorgeant d'ombres et de lumière qui en naissent ; des visages furtifs aussi, et de terribles théâtres.

Mais la faiblesse de l'analyse comme de la critique, répétons le, ne suffira jamais à dire l'œuvre qui s'explique d'elle-même. Il faut faire l'expérience de cette symbiose, aller à sa rencontre tout simplement pour voir cette double écriture s'épanouir comme une pâte de verre épousant ses entrelacs de plomb.

Si j'utilise cette métaphore, c'est parce que les livres d'artistes procèdent bien de ce jeu d'interpénétration entre

deux signifiants et que pour le texte cela semble être une chance de mise en clarté supplémentaire; on voit d'où vient l'éclairage.

Lorsque l'art de Valérie Constantin me parle à la fois d'un désir et d'un besoin, j'y vois aussi l'expression d'une révélation, une explosion de plaisir; fontaine de feu, amante des couleurs qui prête et fait don à la nature –à toutes les natures–, de sa solarisée et brûlante paraison. Bef, Valérie métamorphose le recueil en livre enluminé. (Pourquoi en effet ne pas parler de livres enluminés ou de livres vitraux plutôt que de «Livres pauvres» que l'appellation réduit d'emblée, même si pour ce qui concerne: *Ça Entrez sans frapper*, de Nissa Antar et Nacer Kelouz. *Le Marin de Paris*, de Robert Vitton. *La Parole Ardente*, de Francisco Azuela et dans le rythme des illustrations de *En un temps* (recto & verso), *Bernadette et Muriel* et *Marie la noire* sur le texte de Patrick Cintas, *Alba Serena* etc., tous ces ouvrages qui se situent hors du champ commercial, des circuits de la distribution marchande, «satisfont» –un peu– l'acception historique du terme.) Nous ne produisons pas pour la masse.

Immergé dans l'ensemble de ces œuvres, le temps d'un vertige, je ne pus me défendre contre ce sentiment qui m'envahit tout au long de la plongée; qu'enfin quelqu'un m'ouvrait à nouveau

les yeux, vitrés fendus sous la lame d'un rasoir andalou.

Le souvenir de cette découverte me fit d'ailleurs parler ainsi –in *Déambulation mnémorique dans les œuvres de Valérie Constantin*–, de la forte impression qu'en conséquence, la puissance de sa recherche proche de l'*action painting* (c'est elle, tout de même, première lectrice/traductrice, qui révèle l'inconscient de la matière textuelle) menée instinctivement entre précipité, éclair pictural et calligraphie, me laissa en mémoire:

«*Stylite au-dessus de sa flaque d'ombre, l'œil au pressoir, l'iris éclaté de rocailles, moustiqué de fruits jaunes –en réseau d'infinites concaténations–, tu imploreras des djinns que le hasard des nuances –comme la variable aléatoire d'un lancé de dés–, abolisse l'informe de tes visions.*»

C'est qu'auparavant j'avais bu avidement à ses *Corps*. Je m'étais noyé, heureux de ma soûlerie de soleil et d'agaves en suivant l'angle d'improbables compas qu'*Entredeux*, aux fabuleux stables, me fit prendre pour ensuite mieux me perdre, fou d'imagos, entre les lignes d'autres *Résilles & Territoires* que Valérie sait si bien tendre sous nos yeux comme autant de pièges, chausse-trapes, d'infinis poursuivis.

Pour vous, Régis Nivelles, la littérature a-t-elle encore un sens ?

Entretien
avec Régis Nivelles

Si ce n'est celui de l'utopie et de l'insurrection, en a-t-elle jamais eu un ?

Dans un numéro de la Revue d'Art Littérature et Musique, Nacer Khelouz¹ parle de plusieurs littératures. À vrai dire, j'aime assez l'idée, avec tout ce que ça induit comme tournoisements individuels étranges, étrangers, lascifs et précieux, savants, virils et lesbiens.

Le dictionnaire Larousse, lui, donne une définition de la littérature plus globale. Je crois qu'il s'agit en gros, selon nos académiciens, de l'ensemble des œuvres écrites ou orales auxquelles on reconnaît une finalité esthétique ; c'est déjà ça. — Alors, allons-y pour «le sens de LA littérature», bien que n'ayant pas vraiment de théorie là-dessus. Le sens qu'on lui confère est de toute façon relatif à l'Histoire, non ?

Ce n'est pas très original, ni très risqué de ma part que d'avouer apercevoir la littérature avant tout comme un palimpseste ; mais a-t-elle le choix d'être autre chose que l'ex(im)pression d'un éternel *rewriting* ? La forme écrite n'étant jamais au fond, que le geste de peindre linéairement les pans d'une mémoire presque oubliée.

Si votre question comprend «le sens» dans son acception du «vouloir dire encore quelque chose» ou bien de savoir si elle est encore d'une quelconque utilité, je serais tenté de répondre à votre interrogation par quelques autres. Un sens pour qui ? N'est-ce pas la notoriété faite à un texte par le collège intellectuel ou les médias, qui amène les

gens à lire donc à reconnaître telle œuvre plutôt qu'une autre ? Que fait-on des milliards de personnes qui ne semblent éprouver le moindre besoin de lire autre chose que leur presse quotidienne ? Quelle signification cela revêt pour les enfants des décharges, les enfants soldats, pour les peuples martyrs mais aussi pour leurs bourreaux et puis pour les Golden Boys, les trusteurs de tout poil, les travailleurs précaires, les sans domicile, les sans boulot etc. ? L'urgence du profit pour certains, comme pour d'autres l'absolue nécessité de survivre s'impose, le reste n'étant à leurs yeux que du vent, confort et paresse, bref ; de la littérature, *« L'espace d'un désœuvrement radical^P »*.

Bon, très vite ; on peut dire qu'hier la littérature était l'apanage des puissants – Aristocratie, bourgeoisie, clergé etc. Son contenu, sa « vertu » était avant tout d'ordre politique – morale, code, préceptes de nature religieux –, au service des élites et de leur idéal de gouvernance³, je devrais plutôt dire de – soumission – des peuples. Elle était bien souvent dépositaire de la Loi, au sens large du terme. Bien sûr il y eut des flamboyantes exceptions – Villon, Rabelais, Diderot et d'autres encore –, pour que la littérature « naturellement liée » à son époque et à son reflet social, trouve le moyen d'échapper avec un certain génie à son allégeance au prince, en proposant sous la farce, l'épopée, la fable etc., l'antinomique utopie.

Mais, si les exceptions – nullement rares ! – Shakespeare, Erasme, Cervantès, Sterne, Voltaire et j'en passe, confirmèrent superbement la règle, qui les entendait vraiment ?

Et je ne parle pas des monstrueux « détournements » idéologiques des utopies de Nietzsche, de Fourier, de Proudhon etc. ; détournements somme toute faiblement combattus – c'est le moins que l'on puisse dire –, par ceux qui alors étaient habilités à le faire !

Depuis les Grecs, la littérature nous a-t-elle réellement changés ? N'est-ce pas en faiblesse que nous avons gagné ? Et si c'est en force, comment expliquer l'aptitude dont nous faisons preuve tous les jours à accepter docilement que l'on nous divertisse du monde agonisant ?

Je ne suis pas certain que ce système de représentation et de réflexion sur la société, serait aujourd'hui en meilleure posture que jadis ; d'autres obligations de fidélité et d'obéissance, d'autres intérêts...

Derrière la proposition littéraire, il y a également la notion du temps passé à l'élaboration de la forme. Vient seulement ensuite l'instillation de son contenu

dans les divers champs de perception, à travers les mille et une façons d'aborder le volume de ses flux. En contrepartie maintenant il y a l'image. Internet et sa vitesse de propagation, son immédiateté – sa prédominance médiatique –, mais bizarrement *l'audiovisuel* ne supplante pas encore totalement la forme écrite et son pouvoir d'ouverture à d'autres mondes possibles. Pour combien de temps ? Paradoxalement, le pratique « support numérique » semble même être assez intéressant pour la divulgation de ce qui s'écrit.

Malheureusement, le système de contrôle par le pouvoir (le marché), sur le fonctionnement de nos sociétés dites « libérales » est d'une réelle perversion. Par le truchement d'un jeu subtil de « prise en compte » des revendications *communautaristes* – imposées par les minorités agissantes – et la « captation du désir⁴ » des masses se flagellant tous les soirs devant les stupidités télévisuelles, – grâce à un savant glissement communicationnel – l'État stérilise, nivelle le champ social et culturel. Rien de bien nouveau.

Parce que nous ne pouvons pas non plus attendre vainement d'un système, une évolution que ses intérêts contestent ; parce que le *toupinage* cérébral autour de l'humanisme frelaté du crédit bancaire ne résoudra jamais l'ontologique dichotomie maître et esclave qui articule nos fonctionnements ; parce que nous sommes trop engagés dans un système productiviste lissé, sous le couvert cynique d'une problématique de justice de tolérance et de progrès qui n'a de ces valeurs que les masques, la philosophie et la poésie restent un des moyens de résistance. Il faut la lire, surtout la faire et ne pas faire comme si, en se contentant des commentaires et synthèses analytiques *Googeliennes*.

Évidemment si nos aliénations venaient à disparaître, la littérature n'aurait plus aucun sens... Quoi que... En attendant, elle a donc encore – c'est à craindre – un « bel avenir ».

Pardon, je me suis laissé aller. C'est un peu parti... dans tous les sens !

La découverte de la lecture, c'était quand ?

Assez tardivement je dois dire. Dans les années soixante-dix, les vacances familiales se passent en Charente. C'est l'année 71 ou 72, je me souviens plus exactement. Ce dont je suis certain, c'est qu'il fait chaud et que mon plaisir ordinaire oscille entre deux occupations majeures ; suivre à la radio le périple victorieux d'Eddy Merckx et lire le résumé de l'étape dans l'Équipe ou La Charente Libre que mon père achetait tous les jours. Et puis par un après-midi de « grand désœuvrement » – la journée de repos des coureurs sans doute –, j'entreprends

histoire de faire passer le temps, une fouille en règle de tout ce qui à l'intérieur de la ferme semblait alors pour moi, pouvoir receler quelques curiosités qui auraient été mises à l'abri des regards indiscrets. Je visitais commodes et tiroirs, les buffets, les chevets surtout; premières traductions des odeurs. L'odeur de la poudre de riz !

Mais à part quelques photos, des nécessaires de maquillage et des couverts de table frappés de l'insigne nazi –butin de guerre !–, je ne trouvais rien de sensationnel qui puisse palier à mon ennui.

J'avais cependant mis la main sur un livre dont la couverture –la reproduction d'une gravure du Moyen Âge–, avait excité l'esprit du jeune garçon d'une quinzaine d'années que j'étais. C'était Tristan et Iseult, –de René Louis je crois–. L'amour interdit, le roi Marc, l'envieux nain Frocin et les félons, la beauté d'Iseult, la scène des amants endormis chastement séparés par l'épée de Tristan etc. Ce fut une révélation, un coup au cœur, l'enchantement. Tout premier palier. Il y en eut d'autres un peu plus tard, franchis naturellement comme une suite logique, une filiation vers d'autres émerveillements et inquiétudes; l'Iliade et L'Odyssée du grand Homère, Hugo –La légende des siècles–, Thomas Man –La Montagne Magique–, Albert Cohen –Belle du Seigneur–, etc... Sans oublier entre temps l'intrusion comique des comics salaces des éditions Elvifrance, comme Les Contes Maicieux ou les aventures de Shatane écrites et dessinées par Frollo ou encore L'inénarrable Sam Bot du même dessinateur, tous lus sous les couvertures ou au fond du jardin !

Quelle(s) qualité(s) doit avoir un livre pour qu'il trouve une place dans votre bibliothèque ?

Mis à part les ouvrages didactiques que je fréquente comme tout le monde –sémiologie, anthropologie, philosophie–, dont on n'exige pas absolument de leur matière une qualité stylistique intrinsèque, j'aime que le texte littéraire soit une rupture et une jouissance. Que son énonciation soit éminemment indocile et libertaire. Qu'il contienne ironiquement sa propre négation. Qu'il soit spatial, odorant dans la pulvérisation de sa pensée. Ce doit être l'explosion d'un désir et d'une lucidité sans entraves donc forcément subversive, utile. C'est forcément l'anti-prêt à penser. J'aime aussi les textes riches qui ne se donnent pas à la première lecture, sans l'effort du lecteur/acteur témoin; absurdes, comme l'est souvent –sans que nous en offusquions vraiment– notre réalité; violents, en miroir des violences supportées, déstabilisant nos acquis et notre perception du réel. Mythologiques s'il le faut. Allégoriques, pourquoi pas. Rebelles. Occultes.

Dénonciateurs. Magiques. Sorciers. Irrévencieux. Illuminés ! Tout cela sublimé si possible, via le décentrement narratif du *je - tu - nous*; jeu d'ogives explosives à retardement, du temps, la lacération de la langue etc. Mais tout livre est incontestable, irréfutable. Donc tout ce qui ressemble de près ou de loin à un livre je le visite, et tous ceux qui me tombent sous la main ont une place dans ma bibliothèque.

Pour ne pas faire l'hypocrite, je dois cependant dire que certains textes passent directement à la poubelle; il y a des limites... Si ma bibliothèque n'est pas belle – sa structure est une vieille tubulure d'acier peinte en noir –, elle est, je le répète, humaniste libertaire.

Quelques livres à retenir... lesquels ?

On sait ce que parfois peut revêtir la notion de sélection... Et puis il faudrait pouvoir se souvenir de la matière essentielle de tous les livres que l'on a lus pour opérer un tri objectif, pas seulement de l'impression qu'ils nous ont laissée. Le livre c'est l'homme.

D'une œuvre, je retiens d'abord son impact, le coup porté au plexus du zozo que je suis. Mais comprend-t-on totalement un texte qu'à l'aune des secousses qu'il nous inflige ? Un livre sur lequel on ne revient pas est un livre mort. Il faut donc à mon sens y revenir sans cesse. Répéter le voyage, la plongée.

Le prochain sera le plus beau, forcément; après ça se décante.

Cela étant dit, j'ai le sentiment d'une présence, de quelque chose qu'il me semble confusément reconnaître (empathie ?) comme étant très proche d'une partie de moi-même lorsque je pénètre l'univers labyrinthique Borgésien; le Livre de sable, l'Aleph, l'Histoire universelle de l'infamie / Histoire de l'éternité etc.

De la même façon, mais pour d'autres raisons, la raideur sèche du trépan de la langue d'Antonin Artaud rencontrée dans le Théâtre et son double, le Moine (traduction « littérale » du texte de Lewis), le Voyage au pays des Tarahumaras, L'Ombilic des limbes, Héliogabale ou l'anarchiste couronné, les Lettres de Rodez; Van Gogh, le suicidé de la société etc., me parle toujours d'une prodigieuse résistance à la tentative culturelle de spoliation – sur l'œuvre – des flux vitaux de l'être.

À ce propos, il faut – à mon avis – inviter tout le monde à se procurer *urgentissimement*, le livre fleuve, le stupéfiant « CongOrénoque Nervalien solai-

re» du géant Onuma Némon: *Quartiers de On* ^f. Dernier dévoilement en date de la Cosmogonie ON (CON). C'est ____ «ÉNAURME!» et très honnêtement, heureusement inclassable. Attention!... Chef-d'œuvre! On peut aussi lire l'auteur en se procurant le journal, «La Main de singe», publié aux éditions Comp'Act.

Après, il me faudrait bien sûr citer encore tous les textes de Maurice Blanchot: *L'Attente l'oubli*, *L'Arrêt de mort*, *L'Entretien infini*, *La communauté inavouable* etc.; *L'œuvre au noir* de Margueritte Yourcenar; les *Écrits de prisons* d'Abraham Serfaty; *Septentrion* de Calaferte; *L'archipel du goulag* d'Alexandre Soljenitsyne; toute l'œuvre de Nietzsche, de Aragon, Genet et celle de Virginia Woolf. Et puis tout Brecht, Pasolini, Barthes, Ducasse et Guyotat; Mishima, Sartre, Anna Arendt, Anaïs Nin, Amélie Nothomb, Kerouac, Pound, Bataille, Foucault, Wittgenstein, MB Kacem, Cervantès, Gatti, Lorca, Bourdieu, Derrida, Kafka, Dante, Nerval, Rimbaud, Calvino, Pound, Cioran, Mallarmé, Gogol, Michaux, Apollinaire, Rushdie, Pessoa, Tabucchi, Melville, Joyce, Cendrars etc.. Mais bon; il y en a vraiment trop. Désolé.

Allez! Je me jette à l'eau; s'il me fallait nommer qu'un seul livre aujourd'hui, je dirais qu'il faut lire (ou relire): «Si c'est un homme», de Primo Lévi... En y rajoutant immédiatement –vous voyez, on ne se refait pas–, *La tentation de Saint Antoine*, de Gustave Flaubert.

«J'écris pour ne pas tuer». Cet assassin est-il celui dont Thomas de Quincey rêvait ou bien nous invitez-vous à l'Amok? Qui est victime de l'écrivain que vous êtes?

Deux hypothèses intéressantes, mais non, pas d'anguille sous-roche, aucun prétexte littéraire, je n'ai pas cette prétention, j'allais dire fatuité.

Bien que je sois naturellement (et très humblement) plutôt du côté de Bataille que de Genet par exemple, je reconnais mon besoin d'écrire dans ce rapport de violence et d'humiliation constante que nous imposent les fictions sociales et politiques en nous réduisant à de simples consommateurs noyés dans la masse; salariés servants corvéables du libéralisme. C'est aussi une relativisation de principe. Je ne suis pas davantage que cela, énervé de contingences et de disparitions; il existe des fidélités qui à la moindre épreuve se délitent, s'évanouissent jalousement. Ça veut dire écrivant délibérément pour combattre mes démons, me défier de leurs injonctions ou de leur paternalisme tout en réglant quelques comptes.

Sans pouvoir m'octroyer de force cette liberté que les contingences productivistes à leur manière me contestent, je pourrais oui, vraisemblablement passer à l'acte. – Souvenir aigu d'un emportement qui faillit mal tourner pour le chef de cuisine d'un chalet de vacance PTT dans les années 80-. Mais qui tuerais-je, si ce n'est d'abord moi ?

En réponse à ces tentatives journalières de dessaisissement de nos êtres et de leur part utopique, mes *je* – fussent-ils davantage ouvriers qu'intellectuels –, rencontrés à travers l'acte « poélitique » – se déployant indifféremment dans le champ du refus anarcho-syndicaliste comme littéraire ou ailleurs, le long des talus, sur le parking d'une boîte de nuit ou sur le sable blond de la plage de Sète, le temps d'une photo paraît-il –, me permirent pendant un temps de me réapproprier un espace où *je* devins alors un peu plus visible; visible à moi-même. L'ego est finalement de nos jours très subversif. Je suis pour la subversion de l'ego. Ne sommes-nous pas suffisamment châtrés, lobotomisés, globalisés; insupportablement formatés ? L'injure bénie, c'est le *je* émergeant couvert de ses croûtes, de ses guirlandes. J'écris pour combattre mon invisibilité, dessinant en creux le portrait d'un chien, aliéné au sourire ironique et amoureux qui n'a pas encore contracté la rage. Donc pour l'heure, une niche de poésie dans le jeu éclairé et rugueux des potaches de Baeza, plutôt que la barbarie ou la secte des assassins, même si par ailleurs je regrette de la Sainte sa compulsions petite-bourgeoise à trop vouloir broser les chapeaux du rêve ou ses hésitations à empoigner par le revers du col, les tenants de l'esthétisme avant-gardiste subventionné, dont le mépris envers ce qui n'appartient pas à leur manège provoque en retour quelques démangeaisons. Bref, il y a tout de même des torgnoles qui se perdent. Mais bon, en écrivant je suis *de facto* devant ma liberté; celle de ne pas sombrer dans l'irréparable. Je peux donc affirmer librement qu'on est souvent enflés, mais pas assez malade, trop préoccupés par nos minuscules gloires littéraires et autres, nos petits articles, nos petits galons, nos petits pouvoirs. Nous ne nous lisons pas assez souvent; jamais; on est hypocrite et jaloux, sanglés dans nos prétendues trouvailles, nos comportements de petits cadres d'entreprise, de *cheffailions*. Le grand guignol social et pseudo littéraire, l'égrégore qui parfois pousse au crime est cependant devenu une réalité tangible que des mânes farceurs s'appliquent à astiquer en sous-sol devant la fraise de Beigbeder; de quoi hurler de rire ou passer à l'action. Ne plus se laisser faire en tout cas, même si nos têtes de litotes ne font peur à personne. J'écris par amour.

Ah ! Oui, j'allais oublier. Dans *Saetas !*, il y a bien l'énigmatique Monsieur de Limoge, mais quant au châtiment qui lui est réservé, il y a pire non ?

Je suis un gentil tueur, qui pour ne pas tuer, aime tous les jours davantage l'auto-

dérision et je crois que mon texte n'en manque pas. Mes victimes expiatoires majeures sont plutôt la suffisance et ses corollaires : L'indifférence, le silence, l'habilitation, l'arrogance, *l'instrumentalisation* de la peur et autres foutaises dégueulasses liées au(x) pouvoir(s).

La Sainte (la Poésie) est pour l'essentiel la culée d'un édifice idéal, mais elle devrait être à la fois support et passerelle. Faudrait commencer par parler. De ce point de vue, je suis d'accord avec Patrick Cintas, « Parler c'est écrire » ; enfin, ça devrait être au moins ça. S'agissant de *la langue* qui faisant de *lalangue* ne s'agrège pas à la ligne de faite utopique, c'est le sommet, le pinacle du ridicule.

Ne cherchez donc pas de victimes autour des visions du chien. À moins qu'en faisant la somme des deux mots (*muttum*) grognés, Canis & Culée... Mais même là je n'y suis pour rien, vous le savez bien.

En approfondissant encore un peu, pensez-vous vraiment que le désir d'écrire vient d'une première lecture, première parce que différente des autres ?

La première lecture qui abrase, décape le sens, c'est d'abord l'expérience vécue personnellement, physiquement, qui modifie forcément l'être moulé. Sinon pas de création ex-nihilo, c'est évident. – Je suis interdit de séjour dans deux ou trois tribus de réducteurs de têtes pour avoir eu l'audace, « l'insolence » de dire des choses comme ça !–. J'aime toutefois penser que nous n'écrivons pas non plus seulement, qu'en fonction des ressources que nous offre le grenier à blé littéraire. Cela étant dit, il existe indéniablement des rencontres capitales qu'il faut essayer de retenir comme des leçons que l'on doit s'attacher à comprendre. Parce que lors d'une découverte littéraire on est tombé sur le cul, parce que la puissance de l'œuvre nous gifle et griffe, nous emporte aussi sûrement que notre première expérience de natation derrière les claies de la digue avec Lilith, nous sommes tous redevable oui, un jour ou l'autre d'un dévoilement extraordinaire. Je ne suis toutefois pas certain qu'il existerait forcément un rapport de causalité entre écrire et avoir lu (vu), sauf à admettre que de derrière les claies nous défendant le large, la jouissance éprouvée lors de la dite expérience nous ait fait réaliser que nous étions capables de rendre à la lumière le vrai visage de l'homme, comme à nos clapotis leur démesure océanique ; – ouille !–. L'important étant de garder à l'esprit que pour créer, il n'a jamais suffit « d'emprunter », _____ même « honnêtement ».

***Saetas* ! semble être votre livre unique, en tout cas celui qui force les autres (livres) à une existence parallèle. Comment achève-t-on ce genre de livre ? En**

écrivain d'autres textes ? En passant à l'acte ?

Ce n'est pas tout à fait ça, *Saetas !* fait suite aux recueils (cercueils) : « Pour le sang et quoi ? » « Le baiser de la mouche ou Le chancre lyrique » et « Bonheur » ; chapitres morts de *Saetas* publiés invisiblement en édition ou en revue. Par ailleurs je ne suis pas adepte du bouclage d'un texte, sauf celui que l'on vous demande de feindre quand vient l'heure d'envoyer les feuillets chez l'imprimeur. — Bon à tirer ! Quelle blague !

Non, on ne referme jamais complètement un texte. Comment pourrait-on clore de l'univers ses flux mésomorphes qui nous alimentent entre plasma, sève et cristal. On reprend le voyage, inlassablement. Quant à l'acte auquel vous faites allusion, il se réfère pour l'heure, plutôt au maniement de la pelle et conséquemment à celui d'évacuer et évacuer encore la terre avec laquelle on tente de nous recouvrir, à des agissements poétiques ; « Écrire pour empêcher les autres d'écrire »⁶ ; ça oui ! Chapitre après chapitre. C'est que je crois en la singularité universelle, aux réseaux, aux nébuleuses, à l'efficacité d'un étoilement nématique et sympathique d'une nappe de frappés, à l'éros des timbrés, Alumbrado parmi les Alumbrados ; sinon quel serait le sens à donner au néant, nous qui n'acceptons de croire du monde que ses nomènes, idées aux possibles tracés irisant le ciment frais, fresques peintes par je ne sais quel hasard essentiel et qui disparaissent aussitôt, avalées par séchage.

***Saetas !* n'est ni un poème ni un roman. Vous semblez, comme à mon avis tous les écrivains en quête de littérature, vouloir créer votre propre genre. Expliquez-nous comment cela (si je ne me trompe pas) vous amène à concevoir un style.**

Sous les colonnes (style en grec), il y a parfois pour le lecteur l'opportunité de l'ombre, un espace de promenade et de réflexion. Serge Meitinger⁷ nous en parle avec beaucoup de talent et d'humanisme dans ses Chroniques du Péristyle. Autour (péri) du style, il peut donc exister cet espace, ce déambulatoire inondé de fraîcheur. C'est bien entendu à l'auteur que nous le devons.

« Dans la douceur d'un climat qui ménage le corps et la faculté de penser, des pas sans hâte, enfants de la méditation, rythment une parole qui s'accorde au lieu, au moment et aux interlocuteurs et ne lâche pourtant pas un fil de clarté et de raisons qui s'enchaînent. Il s'agit de penser en marchant avec autrui, de marcher en pensant avec un alter ego, ne liant son pas et son discours qu'à un ordre commun qui est la loi de

l'échange sensé et mesuré, maîtrisé.»

L'important ici étant à l'évidence, le sens (*l'essence !*) accordé à l'échange, au partage de la parole; en deux mots, au dialogue et à la réciprocité, nécessaires à l'appréhension du monde. Serge ne veut pas parler seul, c'est une force. Plus loin il appellera même de ses vœux, encouragera l'écho vivant du «lecteur bénévole» à lui revenir en réponse constitutive, nous affirme-t-il, de sa propre parole. Impossible alors de douter de son désir d'Altérité qui n'altère en rien mais muscle l'envergure du champ réflexif, les zygomatiques aussi, la raison et le cœur. — Un clin d'œil à Serge que je lis et relis avec énormément de plaisir.

Pour revenir à la question et lier à ce petit préambule la réponse que vous attendez à propos du genre et du style, je dirais que si l'essayiste Serge Meitinger construit avec maestria son style autour de la raison et de l'amour de la sagesse, il en va tout autrement s'agissant de mes coups de piolet d'autiste portés dans la veine porphyrique d'une mine laissée à l'abandon. Je suis du côté des croyances fiévreuses. D'autre part, si l'amasement de *Saetas !* — son ramassement séminal —, porte à l'évidence les stigmates d'un dégagement du format, c'est que le texte se construit d'abord depuis les marges d'une écriture mentale, — voilà pour la mine —. La suite est le résultat douloureux, laborieux, de sa retranscription par bribes et sauts dans l'entrelacement formel d'une ponctuation (respiration) chaotique que vous prenez pour de l'élaboration. «Mon style» n'est donc que ce qu'il est; des goulées de pluie ou de poussière — recherche du souffle —, des étayages, des percements de cheminées d'aération, mais certainement pas une résultante conceptuelle dans le sens entendu d'une préméditation de sa forme. Je parle ici d'une mémoire improbable dont le contenu est énoncé au fur et à mesure que j'écris, flots résurgents d'une mémoire plus vieille que moi, submergeant par raz la galerie qui me tient lieu de raison. C'est aussi le sifflement oppressé de resserrements bronchiaux, une suite d'accidents d'apnées. C'était ça ou bien écrire sans caractère de ponctuation. Sinon, je ne pense pas être un inventeur; vous savez les genres, les catalogues...

Le style, votre style est cependant quelquefois incompréhensible. Qu'elle est la part de fiction nécessaire à en éclairer le sens ?

Éclairer le sens; quel sens ? L'opacité est comprise dans le prix. Quelle serait la part de fiction nécessaire à pouvoir éclairer le sens de la monstruosité ou de la beauté, du suicide ? Pourquoi ne se pose-t-on pas la même question s'agissant de nos réflexions souvent stéréotypées et schématiques, de l'usage immodéré que

nous faisons de la terminologie scolastique, de l'échec du discours objectif des sciences à résoudre l'idéal ? Compréhensible, incompréhensible, lisible, illisible ; ce sont des articulations qui – fussent-elles relatives qu'au style –, ne m'intéressent plus beaucoup. Une chose est sûre, pas question de faire du pied. Ça sert à quoi de séduire ? Je ne me prends pas pour Louis Ferdinand Detouches⁸. Tout est fiction, tout. Et je ne parle pas seulement de *Saetas* !. Paradoxalement, ce que nous disons, écrivons, construit ce que nous appelons la réalité. Au début était le verbe. Cependant, nous nous accomplissons dans le verbe avec beaucoup de difficulté et de maladresse ; surtout pour ce qui me concerne ! L'utilité de mon texte est à l'échelle du cynips dont je parle dans « *l'Univers aspic* » ; pas d'affolement ! Le Tao ou Dao – le chemin –, est tout aussi important que le but. Et puis pourquoi et comment le fait d'explicitier le rapport qu'entreprendrait mon style avec cette part de fiction – si jamais cette dernière pouvait être énoncée –, devrait en quelque sorte avaliser ou justifier ce qui reste tout de même, pardonnez-moi, ma respiration. En fait je crois que mon style, s'il supportait l'éclairage dont vous dites qu'il lui serait nécessaire, pourrait se révéler comme une simple amabilité. Après tout, moi mon hystérie c'est peut-être le style. (?)

J'aimerais pour conclure, si vous le voulez bien, citer de Primo Lévi une phrase qui pourrait donner aux lecteurs une des clefs de Saetas.

— « *Le suicide est un acte philosophique. J'ai été proche de l'idée du suicide. Avant et après le camp. Jamais à l'intérieur du camp* » — In *Entretiens*.

1 - *Nacer Khelouz, écrivain d'origine algérienne. Professeur de lettres. Travaille à l'université de Pittsburgh pour un doctorat sur « la littérature algérienne de langue française ». Membre dirigeant d'une association inter-culturelle à Paris. Fondateur d'une revue universitaire L'Ancrage. Articles publiés dans différentes revues. Thèse et roman en cours. « Dorer pour les yeux de l'Éternité. Happer la fêlure, traquer la blessure, l'usure. Donner du rêve. Dorer le rêve qui se fait poussière, qui se fait poudre. Substrat substantiel. » (Extrait de « D'or et de rêve: Un homme, une passion »). Collabore également à la RAL,M, revue numérique des Éditions Le Chasseur Abstrait.*

2 - *Maurice Blanchot; Le dernier Homme. L'imaginaire / Gallimard (1971).*

3 - *Lire Thomas Hobbes; Léviathan.*

4 - « **La captation du désir** » : lire Artaud, Foucault, Sartre, Jean Ziegler, Bourdieu etc.

5 - **Quartiers de On !** de *Onuma Nemon*. Stupéfiant Livre Œuvre publié par les Éditions Verticales. Éditions Verticales / Le Seuil, octobre 2004.

6 - « **Écrire pour empêcher les autres d'écrire** » Au sommaire du N°1 de la revue numérique RAL,M. Éditorial de **Patrick Cintas**.

7 - Écrivain, essayiste, **Serge Meitinger** est professeur de Langue et de Littérature françaises à l'Université de la Réunion. Il a publié de nombreux articles, notamment sur la poésie depuis Baudelaire, et un essai : Stéphane Mallarmé ou la quête du « rythme essentiel », Hachette, 1995. Il écrit et publie de la poésie. Bibliographie : **Le Livre des passages** - Paris : Éditions Saint-Germain-des-Prés, 1983 ; **Rites minuscules : poèmes quotidiens** - Paris : le Pont de l'épée, 1986 ; **Une dramaturgie de l'idée : esquisse d'une poétique mallarméenne** - Lille : ANRT, 1992 ; **Stéphane Mallarmé** - Paris : Hachette supérieur, 1995 ; **Caïn et Abel**, poèmes - numéro 63 de la revue Poésie en voyage, Laon, La Porte, 2000. Collaborateur de la RAL,M. Rubrique Espace d'auteur : **Les Chroniques du Péristoryle**.

8 - Louis-Ferdinand Céline.



[...]

Le voilà qu'il dit nous en chantant les vers de Vitton. Nous, en palpant la papesse gorgée de miel du faubourg saint Denis ; en embrassant aussi la mystérieuse & indéterminée cavale suspendue dans l'espace, lorsque *Lysie* cessait de fouiller & de moudre l'univers de moutardes & de prunelles, comprenant enfin que ce frissonnement mélancolique de parfaite incertitude qu'il prenait pour désinence du plaisir, courant du bord externe de l'oreille sous le lobe vers l'épaule ou l'aréole des seins, n'était rien d'autre que le symptomatique frisson que parcourt les dénoyautées.

Dès la septième seconde il redescend au lait, au berceau de sperme. Rejoint, sous les mélèzes du col poudreux de Ceüse, la même indéterminée conjugaison de l'air avec cette belle sensation de dépressurisation viscérale.

C'est lui qui ramène ce qui ressemble à un livre vers le feu, refusant qu'en soit scellé le nom.

En plein ciel, délestés, nous ne sommes pas de ces Zeugmas ampoulés !





Premières pages de Saetas !

« La plupart du temps, quand on gratte le récit, il reste l'histoire, rarement un langage. Et les histoires s'accumulent. Quand on pense que le langage pourrait être le seul au fond ! Que dire alors des idées, de ce qu'elles rendent possible à dire, de ce qui reste une fois qu'on n'y pense plus ? On n'a pas fini d'inventer ce que le savoir suppose, ni de contempler ce que la fiction interpose entre le rêve & la réalité. »

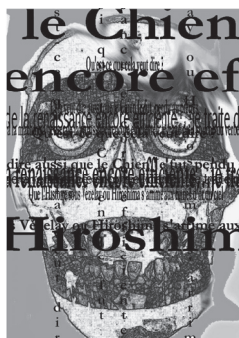
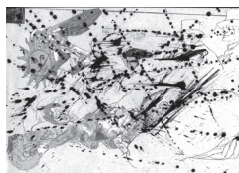
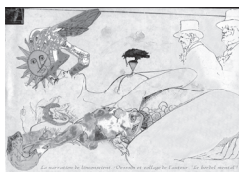
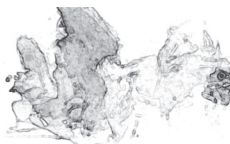


« Le feu ou la lumière. Brûler sur place ou ne plus voir... venir. Ce serait donc le sens à accorder à ces injections causales qui modèlent notre psychologie. Au lieu de lutter contre la folie ou les défauts de caractère, le personnage, au-delà de sa disparition de voyelle, serait le texte d'une révélation de soi au sein d'une communauté peu préparée à des consécration parallèles & aussi peu prometteuses d'y consacrer l'essentiel de son temps dans un avenir flambant neuf. Et si l'avenir de la littérature consiste dès maintenant en bûchers exutoires & en torches vivantes, si aucune chance n'est accordée au dialogue de l'inquiétude avec l'étrange, — est-on au moins en droit d'en diffuser les nouvelles à défaut de la poésie véritable ? »



Patrick Cintas - Psychologie de l'injection causale.





Noèse

Equinoxe, solstice, solécisme etc., l'édit du hasard, d'un tableau l'autre, ne structurera, ni ne thésaurisera rien qui puisse, par quelque impression somatique que ce soit, servir au ronflement si caractéristique des stances littéraires.

D'un chapitre l'autre, d'une ligne l'autre, ne structurera rien. Cherchez plutôt à remettre la main sur le *mail* de l'oubli & de la peur.

Il n'y a pas de fiction qui tienne, la mélopée du mythe est dans le corps neuf du Tarentulé.

Ça s'effondre, puis se recompose forclos. Non, léger.

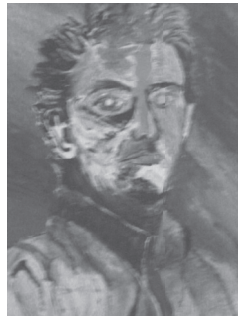
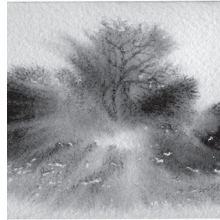
Dès le premier mo[®]t, l'objet réel & mental, le premier seul; ravagée, entée d'asphyxie, à chaque palinodie aux marges des postures, elle se leva. Le sais-tu ? Le visage flambé, fier & débauché de quelques hommes en atteste. L'éclair d'un dard tellurique comme seule mémoire, ils n'en parlent. Gueules bouclées par coagulation, la bouche, les bouches infiniment rentrées, ils s'engouffrent parfois dans la rumeur des foules, & encornent sous la charité des concerts de voix, les femmes qui s'offrent encore les cadences d'aubes possibles, les hoquets primitifs d'un irréel galant.

— Tu m'entends ? On la croit aujourd'hui encore endormie, quand toujours elle soutient, morigénant contre la faim, la côte froide de l'illusion universelle. Aux plafonds, sur les murs, ici, dans l'air chaud d'un salon andalou — comme ailleurs —, donnant aux seins de rencontre ce cerne infini que les pompes de l'art à la vitesse arrêtée — au pas suggéré par la grâce de la lune qui brûle encore du vagin de Kali d'obscurres croyances —, estompent.

C'est le bout des rails & de la partition, la bouche du tunnel; morsure sans liaison, accroupie dans un trou, niant l'objet avant que sa nuit ne s'installe tout à fait sous ses lés soyeux & gris.

C'est le feu, les douves & l'égout; soif y lapant un lait aigre aux complexes blanchâtres.

C'est la dernière marche de l'escalier.



Croire que l'emprunter nous amène à notre propre image, c'est attendre la compassion d'un fauve. C'est croire la terreur usée par nos intelligences, par l'algorithme rassurant qu'elles dessinent, depuis qu'elles se mirent à enfanter des monstres, depuis qu'elles affirmèrent la vitesse des sifflements puis, parties à la cueillette du suspendu infinitésimal, passèrent de l'entropie au champ des statistiques.

Dans le cabinet de toilette – ça peut –, ou dans les rutilants 4/4 des chefaillons – leurs Mercedes de Thuringe –, entre le simulacre de touche pipi au super marché & le loto morbide du bureau de tabac familial, s'évertuent blanchis sous la lèche du Harnois, Mahābhārata & Cie. — Ils le peuvent. Trucmuche, Moïse de León, la grande Zohar le fit bien.

Mais la mélopée, c'est une autre mesure !

Au tempo temporel des premières mesures douces de l'enfance du chant vernal, succède vite l'effrayant & sublime vortex. La miction de dieu, pleine soie frisée de piailllements, s'y fait tranquillement. Quelle secrétaire s'en ferait mettre deux louches ?

Aux anses des têtes, s'entend alors le galop des rats. Hurlements aveugles, mémémémoire phonique uniquement. Révélation de couleurs-sons, de cons-choïdes aussi, dont l'odeur de sauce se mêle à celle du fade muguet des gares. La preuve de ce qu'elle sait est encore dicible, mais récuré par l'émeri des reflets, infiniment ; comme sorti d'une bouche de bétel.

Contre la consommation des âmes, ce placenta sonal pille, récuré l'infini rapport qu'entretiennent les visions entre elles. Donc, vous voilà prévenu.

Au commencement, elle incise les varices du temps, tant les rouages que l'on graisse sont coupables d'apparaître n'étant plus qu'hypothèses, crimes suffoqués.

Aux derniers spasmes, surgissent les premiers désordres intestinaux – à moins que ce ne soit le contraire –, l'obscur déjà shunté.

Cobalt, Cinabre, Cyanure ; craignons que



soient là les sorts qui, d'une hure, hachent le jaune de sa robe par principe de fusion. Mais ainsi supporté, le rythme pour certains tranchera.



Canto rom&Oc au mitan d'une nuit, sur la plac(g)e des lopes, des fous, échangeistes d'ires stellaires, je –coryphée–, bu ça d'un trait, la patte malencontreusement appuyée sur la gaine ouverte –raccord pirate au réseau public–, d'une vieille cuisinière électrique !

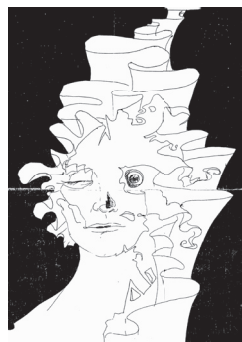
Le miroitement ne se fit pas attendre. Morsure pourpre !

Le lustre fut pour les doigts de droite déjà sans empreintes. Fallu se taire. Non, plus exactement, accepter de pousser le cri à l'inverse de son sens naturel, cordes asthmatisées vers le diaphragme, puis tenter de ne se remémorer aucune des associations; mentant.

— Pourquoi ? semble ici me demander Sylvie, dont je perçois par intermittence la voix zinguée interrogant le vide.

Je tente d'y répondre. — On m'surveille. C'est pas facile.

Un jour, je te/vous dirai ce dont quoi retourner l'hystérique vidange. Tu m'entends ? Non, bien sûr. Il était une fois doit poursuivre & se consumer dans sa mythologie mnémorique.



Je suis, j'étais, etc. Hé bien, non ! Je ne fus pas. Je suis sans finir, de la première à la dernière épouse, sous la cloche des corps & ma veuve saoulée de tabac.



Particule d'un tout, lui-même naturellement associé à la dérive des signaux, qui sont émis à leur tour par le je(u) qu'induit la décortication du souvenir d'un corps –objet, bruit, mot etc.–, je chante & dévoile un plan, sa structure & donc sa vérité, certes fugacement entrevue, mais tenue pour irrécusable, à peine le temps pour l'observateur attentif de voir durant un court instant, pourquoi & comment cette évidence se révèle soudain, puis de noter mentalement qu'il faut très vite, avant la confusion qui inévitablement s'ensuivra, en retranscrire son apparente irréductibilité, mais ses modalités aussi, & dans son contexte de hors lieu, la complexité de croyances dans la-



quelle cette vérité s'inscrit, & surtout le rapport qu'elle peut bien entretenir avec le millier de présuppositions & d'hypothèses, la sous-tendant, qui auront été avancées avant la cérémonie inconsciente rendue silencieusement aux possibles écueils, les yeux fixes suivant la progression d'une phrase, ou en y adorant l'idée, sa tension; avant l'ouverture du cœur & de la lumière; avant l'hypnose idiote & sacrée paluchant ce qui s'engourdi sous la masse de sa conjecture; avant d'en finalement perdre toutes les données !



Qu'est-ce que je disais ? ... Mouais, veulent plus entendre ni voir. Qu'aboutir.

Ce qui se passe sur le talus, dans le pli, ils s'en foutent ! Tu m'écoutes là ?... La chambre d'écho ! Niche vide. Putain ! Branchez-vous ! Je suis là ! Derrière l'assistant respiratoire !

— Vous n'étiez pas encore réveillés que je gobais déjà le reste; les miettes de vos rêves. Je te parle du chant. De quel ailleurs pourrai-je bien parler ? Je te parle de ma rage à rejoindre deux mondes, du rossignol & d'un autre soleil. De l'arbre & son feu vertébral, d'un corps possédé & d'une étoile sans nom; de la constriction amoureuse du con, passage tout de glaires & de sang. Tous expulsés ! D'un rêve l'autre, d'une eau l'autre !

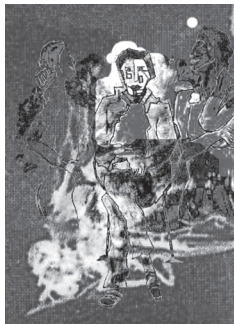
(Deux voix lointaines) : « Moi les aubergines, je les fais frire. » « Personnellement, cuites de cette façon, je leur trouve aussi un goût de pleurote, un parfum de sous-bois. »

Pars pas ! Tez pas ! Je vous raconte Barbès, Carcassonne, l'Espagne... Ce que vous voulez ! Les non-lieux, hauts lieux; ce qu'on y fit ardemment.

Ne me lavez pas ! Me brûlez plutôt, mais auparavant, que chacune de vous me mette un doigt dans l'oreille, & un autre dans le cul. Qu'une de vous deux me suce. Non, les deux ! Et n'ameutez que le chant & les cris !

— Eh ! Toi ! Le silence ! Remorque métaphysique ! Du balai ! Ton temps n'est que liquorescence, ton vide, un berceau de foutre.

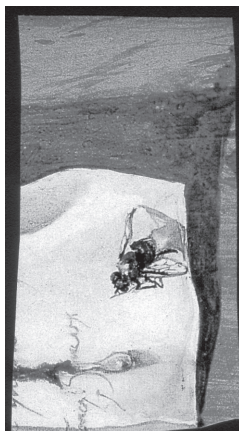
L'ouvrier que je ne suis pas n'est pas mort dans ses langes, ni dans les tiens ! Langé pour trimer & crever. Mais j'ai pas voulu. Lardon d'ouvrier,



j'ai préféré ma haine, travailler ma haine, blotti entre les seins de fabuleuses pythies. J'ai préféré à mes langes d'ouvrier, les dessous de la sainte.

Ta vieille parade peut tout ravalier & partir danser ailleurs, sur d'autres commémorations. Honneur au patron ! Un pas de plus, encore. Derrière, dans l'idée, l'histoire, on m'a langé froidement. J'ai d'abord répété ce deuil, oui, prenant le temps d'être une hystérique pute langée. Mais la malédiction des langes, je l'ai exorcisée. Advienne que pourra.

_____ Le vide, aimées ; phosphore cru !



Oh ! L'absurde conscience des morts. Mais c'est comme ça, l'idée ne brûlera. Au début était la haine, & le monde serait sur le point d'être perdu, que ça frigusserait encore sur les réchauds ! La lutte des classes est un combat d'influences qui passe par l'incubation nécessaire, de façon à ce que les saisons successives de la conscience... — Mais, non ! Stop ! Rien ne défera nos langues. Nous coulons les yeux ouverts, icônes harassées, images trop anciennes, confondues.

La révolution continue, tropique de l'échec, à scander doucement la torture d'une apocalypse toujours à venir, toujours à venir ; vous comprenez ? L'irrationalité des mollahs contre le ratio des maçons. Thèses, antithèses, afin de mieux régner dans la terreur d'errements encore possibles.

On en finira jamais de rallumer la loupiote, tant l'histoire est vaine de ses faits divers, crimes suffoqués, que portent en terre les courbes de l'esprit.

Faut suivre comme ça fonctionne ; idéalement. Suivre les notes lentes & graves de la fanfare précédant le cortège funèbre qui emporte le cercueil en plomb des légendes.



Planqués dans chaque transformation du monde, suivons au motif de notre interdiction de séjour parmi le nommé ; ce qui nous fait durer sans peine, sans ressentiment, & hors compétition ! Nous suivons le ruban du bateleur, quoi ! Aristos corneurs attachés à ne point faire école, surtout pas ! La mélopée m'embrasse, vous em-



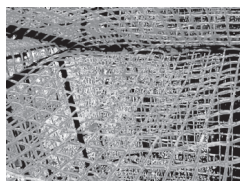
brasse, ajustée à l'état de prise directe, devant la morve des politesses.

Parés d'une étoffe si mince, songez à mes corps poudrés de pollen ne se préoccupant que de leur anarchie & qui s'appellent par-dessus les déchets des propagandes festives !

V(t)oilé –je



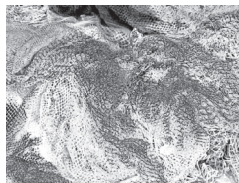
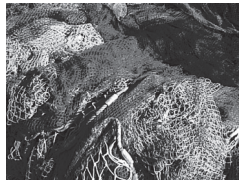
Une rue pentue, en plein cœur de l'ancienne ville - Ce pourrait être Barcelone, Madrid, Salamanque; comme Bayonne, Bezons, Bordeaux ou Rodez - Au deuxième étage d'un vieil immeuble, dans un appartement de deux pièces - Le plancher, aux lattes incurvées, penche sur toute la surface de l'habitation - C'est un Argo - Sur la table de la petite cuisine, les reliefs d'un ancien repas se dessèchent - Dans l'autre pièce, sur ce qui ressemble vaguement à un tapis de sol, une forme humaine est allongée sur le dos, inerte - A même le papier peint, des phrases écrites, parfois illisibles ou intraduisibles, & des tracés, dans tous les sens - On dirait des ex-voto, une sorte de poème mural, une cosmogonie - Ça couvre tout le pan Est des murs du salon, depuis les plinthes jusqu'au plafond - Sur le parquet, des pages dactylographiées traînent par paquets grasseyeux - Presque sans exception, les feuillets qui s'en détachent sont raturés, annotés semble-t-il de corrections à l'encre rouge, & chargés de petits dessins qui disputent à des traces, que l'on peut supposer étant d'origine organique, ce qui reste de marge - L'atmosphère est suffocante - Les mouches sont partout - L'antique domestique des sanctuaires & des cuisines, avec sa flottille d'exotiques démons a investi les lieux - On croirait qu'elles sont toutes revenues, africaines frivoles, se coller à son sang & mieux - Celles qui, dans le vacarme parfumé de l'Eden, se rassasièrent du fil grasseyeux qui suintait des lèvres malades de la Magna Mater; polluèrent & ennoblirent les plaies du Christ, puis allèrent se noyer dans les jarres de miel brun; qui dans le dernier giron, goûtèrent des enfants, sous leurs gerçures infectées, le jus anthologi-



que des rosées & des flux; les mêmes qui ornèrent l'organique néant, & nichent encore les tubercules de nos mémoires dans d'exubérants cadavres, étaient de la cérémonie - Le corps nu & sans vie de l'appartement est affublé d'un pagne insolite - Il est aussi doté de profondes lunettes aux verres mous & mordorés - Des bracelets vivants qui s'attachent aux chevilles, se défont soudain pour envahir sa bouche ou rucher une oreille - Il ressemble à un géniteur timide encombré de son art, attendant l'embellie de la fête - Même les premières abeilles ne devaient ressembler à rien à côté de cette allégorie bruissante & nerveuse de l'amour, du cycle de sa gémellité macabre - Dehors, dans l'étuve d'un orage qui tarde à crever, des échos de chants - On entend surtout de la fanfare qui les accompagne, les roulements graves des tambours & le son aigre des vents - C'est une procession - On célèbre sans doute le saint local - La vie s'évapore - Accrochées au décor, agglutinées sur les diagonales du vide, les folles noires, courageuses comme des framées de gel, hallucinent le silence des fenêtres fermées, boutonnent la torpeur en hameaux de pénombres - On sent monter l'haleine des cratères qui dégueulent l'entremêlée d'or & de bitume - Les belles, gavées à l'ichor séreux & très puant d'un ulcère, se grimpent en vol & reviennent comme ivres heurter le gisant - D'autres y paissent par centaines, troupeaux compacts, offrant à son corps des haillons merveilleux - Il est soumis à la fellation des astres excités par le jeu malpropre d'un jour qui tient de la nuit - Seigneur sous un manteau de mouches, autant de mères courages dont la force du chant dispense la beauté de troubler l'idéale bravoure, il *ensue* ses pans au souvenir d'être - Ecumes & sèves rhétoriques brûlent au four de son rire de chat - Antinomie du libellé poétique, les agiles miliciennes qui pondent dans les langes du vécu se sont ici muées en une marée crépue qui fait bien sa patrie - Au-dessus de ces essaims grouillants, va s'ouvrir l'été; un pubis de forge.

L'Arbre

Si toucher *Lilith* me faisait perdre la vue, on eut dit que retrouver *Sylvie* la laissait renaître. Préférant la suppléance des doigts à la



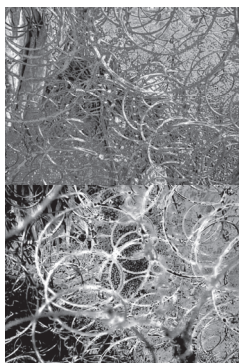
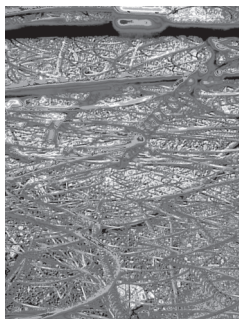
supplique de l'œil, ce soleil inondant, pas plus adulte que l'attique sabayon que révéla l'obscur, le lourd & le léger sans certitude, m'suis inventé le temps d'une saison seconde, les contours d'une boucle de langage empreinte d'une imperfection visuelle comme tactile, toute naturelle. Une sculpture de chants, *indéterminant* ses flux & ses excès. Le paraquet malaisément tenu en équilibre... Malaisément, le paraquet, ça roulera toujours. Doctement.

Mémoire liquide, la lumière pourtant gonflait l'arbre. Je le voyais bien dans l'encadrement de la porte. Je ne dis pas que le chêne semblait, mais ajoutait ce qu'à la lumière, l'évaporation particulière de son tremblement, le mirage de ma vie avait retranché. Sous la peau, cependant, le travail était traduit... *In-vitré*, soleil/langue en projection réflexion, combattant l'idée assommante de l'impossibilité du dire, reprenant, de force la parole, autrement qu'en arthmie des zodiaques, mesurant, se réglant sur l'ampleur des corps, ne cherchant pas autre chose que les saveurs de ce que l'on ressent.

Désormais, il fallait simplement que l'envahissement ordinaire n'échappe au moindre micron du lucide lapement. C'est tout. Que ça sonne juste (Han !) dans les irrigations de l'histoire, hors de l'histoire, ses sauts. Que sa coule dans les caniveaux de Palerme, comme dans les étages des buildings de Manhattan, sur les traces huileuses des peintres mécaniciens, des assassins populaires. Sur leurs images d'amour, dans les replis de peau du quasar des consciences, dans les « ooOH !... S'en est déjà fini du panorama ?! ».

La fiction du chargeur méprisez-la. De la même façon, les allégeances productivistes, & ce qui subsiste encore de rogatons textuels postfuturistes qui, même gnougnoutés par le vide, traînant sur les circuits imprimés de l'intermédia, aimeraient opérer une correction révolutionnaire sur le déséquilibre salutaire du sens.

Donc, auparavant, le toucher. Mémoire en devenir semblable à l'empirique & savant



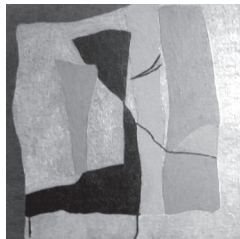
effet de la rotation de la lance dans les mains du verrier.

Et à l'évidence se furent les mains *miennes*, expérimentalement, qui soufflèrent à ces corps la forme.

Jeunes femmes aux voitures spacieuses dans la fournaise des bois. La bretelle fine & blanche sur la zone claviculaire, la pression du désir. C'est au son de nos mains, en clapotis invraisemblables, que la mue se détachait des plis. Elles sentirent aussi décroître cette foutue lumière tendrement bourrée entre le cuir & la mousse, acclamant la souplesse des couennes. L'enrobage, le mélange des matières.

Car à traverser, célébrer, cette saison seconde, *je, je & je* étions bien, tendres Hurons satisfaits & lascifs, derniers des derniers; promesse ou destinée pour ceux qui voulurent nous y voir dans une séquence atemporelle calquée sur la folie parée du verbe *fari* (parler), avec Sylvie, fessant câline, l'hermaphrodite peureux.

Par ailleurs, nul nommé sans omettre les faunes qui, du bout d'une branche, d'un amas de fougères, tracèrent le *hors dit* ou gonflèrent mes paillasses. De la tribu des faunes, n'en omettre aucun ! Vlad, Joris, Chuck, Ester, Gérard, Manuel, J'il, Gilles. Tous oisifs, fous ou autistes qui m'accompagnèrent du quartier de la Goutte d'Or, Barbes Rochechouart, puis Porte Maillot à Paris, avec Pila & ses odeurs de vanille, Monique, la femme chat, l'ange à l'orgasme macrobiotique, Pietra, la polonaise, pâle réfugiée politique du meublé rue Waldeck rousseau, ou la douce libanaise *flestine*, autre réfugiée, mais de guerre celle-là, fuyant le deuxième conflit du Liban; *flestine* en quête d'un « mariage blanc » qui, en compagnie de la vraie fausse italienne, braise incandescente & délicieusement indécente du troisième étage, me/se donnait du plaisir en bénissant l'amour. En Équipée jusqu'à Carnac, en passant par Poole l'Anglaise, Trèves, Salamanque, Bordeaux, non loin de Pey-Berland, hé oui, Rue des trois Conils; avec Victor Segalen, Ts'ao Ts'ao « qui aimait à tuer dans ses rêves », Le Caravage, Genet, Nerval, Ducasse & son pitbull, etc. & Jean-François, l'ami peintre.



La voilà cette première saison seconde ! Acide Borgésien que ma mort a déjà avalé. Elle file suspendue, pour les deux Maité, & Muriel, Parques de la ZUP Sainte-Croix & du commissariat d'Anglet, les fées Sandrine & Virginie de Moliets-plage, & celles de Bayonne, d'Oloron Sainte-Marie aussi, devenues chimères ; toutes nommées par le souffle de la vitesse ; suspendues. De plus en plus vite *JE, JE, JE,...* ne sachant pas au juste pourquoi.

Probablement, parce qu'eux, *elles, les, nous, tu*, etc., cela ne suffit pas !

Je), l'outrance prométhéenne, n'est pas narcissique. C'est un derviche tourneur. Un espace signe, synapse emmuré, abîmé, articulation brûlée ; une fleur qu'a au milieu doux des reins, implanté l'inconnu.

MétaHyper, au *ser-vice* d'une *Inti-fadadela-langue*) ment & pompe. A *l'évidenss*, les prétendues listes noires, établissant *L'Existenss* de poètes inutiles... C'est la *tendanss* !... Histoires de petits bourgeois fonctionnaires rivés à l'Internet, ou plus vraisemblablement de managers théoriciens, probablement vexés par le courage dont fait preuve l'avant-garde ouvrière, désœuvrée, oisive & virale ; réfractaire au travail comme à l'hypertexte !

En revanche, Je), Bolchoi-Total informe.

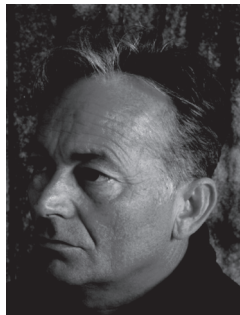
Tété à Toulouse.../Limoge/Paris/Lisbonne/Rodez etc. mais aussi bien sûr... Outre. Déterminé à n'obéir en rien, (faut pas charrier) qu'en suffisant l'idée d'être. Sous-payé à crever l'hégémonique *méta*, ce fantôme qu'ersatz poursuit aussi sur les médiums de proue, mais pour d'obscuras raisons.

Et devant toutes les phrases qui vont suivre, se poursuit le *je(u)* idéal ; têtue abîmé.

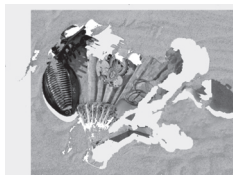
Ici. Refoulant (puant) naïf, sans comprendre ces ballets de trous du cul de rhéteurs, tout ce qui ridiculise la démesure & l'échec, ni avaler leurs inventaires. L'enchanteur pourrissant, pas le gardien. La peur, la valse. Femme à tête d'oiseau. Ouvrier en bleu de chauffe. Lithophage forant l'agrégat. Uuufh !



Indéterminé à dire si dormi ou pas lors de la monstration mamillaire qu'avait chanté aux parias Erin. N'y pris garde puis soudain, ça peut toujours, la terre ou l'incinération thermoélectrique, y compris à l'heure imminente du corps souple, mais fagoté d'un lin beige, écrivant quel sommeil sous le fouet de Lilith & les baisers tendrement obscurs de Sylvie, aimée trois fois par des hanches plus rondes. Sucera avec délice le dedans de méta, &videra la viande, le dehors d'en dedans. Vagination, évagination, validation du sens ? Pas détaché de la terre, le corps soudain tremblant mais étonnamment organique sous la souffrance. Graisse tremblante. Sexe idiot. L'humanité chthonienne. Mes cœurs, des cœurs. Arias de lumière. La douleur des maisons. L'oubli. Boue. Un programme, *Properce*... Non. Ne se répète. L'enfant-merde qui suffit aux émendations invraisemblables d'une copla mal taillée, tirera nos lentes, & de nos seins l'époux gelé. Au désert. En plein désert. Exaltation. La forme sortie du : On ne peut plus rien dire, ne plus rien dire... Evidence du Golem. (Délire chaud vaut le froid, Monsieur de Limoge). Folklore ? Parade ? Ce que force veut dire d'ordures reléchées, le flux performatif de l'heure. Caractère qu'articulent aussi les cervico-brachiales C6 C7 & les autres chez les autres. Le Cut de mon cul, le plein comme les marges, à consommer au seuil des filiations invalides. Orphelin toujours des « Oh oui ! » d'hier que Sylvie soufflait flexible. Ne rêve. Manque. L'heure; ouais !... (N'y suis jamais). Fatigué des meutes. De l'histoire. Exprime quoi ? Bandé. Brutal érectile, hum... Le faux aussi qu'il adopte en revêtant vite le camouflage (nous) des manifestes, mettant –*fotaire* à distance la cruauté, crudité des peaux-plaies, humides verbes pipis. La peur du SEUL pouvoir, & le suicide empressé, maladroit, –privé !–, qui s'ensuit, mais désormais conforme, moulé au triste dialogue *subjectif indirect*. Las, parle depuis le néant. Caresse, touche, ne travaille pas. Entrecroise, ne comprend ni hésite ; erre. Confesse. *Fatch !* Antidémocratique, confidentiel. Corps-Texte, tressage, entrebescament, révolution au sens de rotation des corps l'empruntant. De-venir, des(a)sein d'exister. Virgule. Articulation coupante. Sabre. Antimanifeste, donc sans but.



Gueux probablement définitif. Poète inutile, listé; bon c'est déjà ça. Fainéant & désespéré. Amoureux. Obscur voyant. A la poupe. Accidenté du travail. *Médaillable* de surcroît. Lance-quinneur invétéré sur tous les pouvoirs prônant, trônant ou qui rêvent, Deus Ex Machina, de (dé)-machiner pour mieux paper la chapelle. Marcheur ricanant aux menaces des nouveaux milimètres. Roses & tutus de la vieille langue. Sorcier(ère). Solitaire, névrosé, feuillu, herbu, vicieux, exhibitionniste, rasé, suspect, occitan, macabre, excité, adepte, porcher, malestruc, (fan de Truc Malec !) charnel, Debussyste, Zapatiste, archaïque, affectionné symboliste, *bo-bo* – pour Brigitte D qui n'a pas lu Pessoa. Anarchiste, simpliste, acédique, pas *ascétriste* hein !... Vagabond. Etarra. Mallarméen halluciné. Illuminé (Zen), immobile opiniâtre joueur de dés, improductif, immoral. Chieur chiant sur les patrons paradigmatiques aux encarts fléchés des néo K-nevas. Incarnadin à la face de vit, splendeur d'une face de nourrice; O trayeuse des failles qu'endommagent les us. Religieux zonard. Inutile suture. La plaie rouverte à loisir dégorgeant d'ahurissantes pelures de paroles, des fièvres sèches. Devant la vitre du salon mortuaire où des âmes soignantes débraillent encore l'histoire, comme elles s'ouvrent sous la vidange religieuse de reliefs érotiques, comiquement surprises. Idiome monté à cru puis instruit. Ne mime pas une ancienne gavotte. Chorée loquace faussant le jeu, la passe commune. Combe froide des icônes privées. Heurté. Paradis renversé. Infecté de survie. Le rêve de s'ouvrir en rivière s'adjugeant un pétale d'amibe. Colleté avec le deuil inapaisé de demain. Catafalque que personne ne verra. Femmes anonymes & véloces; un tombeau gonflé de tableaux. Lisier. Le lait des mamelles & tous les autres. Barques de glâieuls calfatées du mystère. Alcoolique mystique, le nez fourré dans ses chapelets d'œufs. Déflation de l'épopée, déjà sensible. Iconoclaste larve du chaos à qui l'on ne donne plus beaucoup crédit (& pour cause !). Teigne récurrente sous son duvet. Jaloux, de mèche avec l'amant, dans l'odeur apaisante de la guerre des sexes, ___ des classes. Faillible montreur de *déconstructions* masquées, garrottées. Délégué frais émoulu de la verrue qui grésille sous l'azote



liquide. Vocabulaire social à couper la traîne des mots imprécis. (Sans éclore à l'instant) Em-muré dans l'orgueil des plus humbles. Armé & sourd. Ex-voto redevenu léger & grave, les cheveux bien huilés des mauvais jours. Trachée des suppositions, versifiées, inopérantes. Remerciements confraternels, –pour l'aubaine. Physique idéale, tangage du son porté par l'an-che. Augure assis au milieu de tous les chats de Sicile, au-dessous des chefs, (au sens de Bataille) précisément où se forme le captage d'exploits inaudibles. Chien(ne) sur la licence poétique. Perdra l'exercice des brumes & de l'empreinte. Roulis de sang qui moule l'exactitude du terme crevassé par un bain prolongé dans l'idée d'une fin aussi. Des images encore, pour brunir un peu plus l'anthrax. Pigeonné dans sa gaze, préférant à l'élégance d'un baiser dont l'esprit luxe le vent, la gelée opaque régurgitée des croupes d'où coulent les prières. D'inoxydables raisons, hybrides cramoisies, tartinées en folio, de ne rien entendre de la régularité d'être. Une pure fiction. Une nuit réputée n'être rien qu'un journal mental. L'urticaire achevée que l'on revêt ostensiblement, brêlé de nervures chaudes & tendues. Aporie. Sans mémoire, hôtel commode où l'ombre des miroirs sert longtemps l'invention qui dépose la lumière de mille réclamations. L'approximation hasardeuse d'une image révélée. L'hypothèse d'une sérénité retrouvée dans un cosmos concevable. Syntaxe d'une perversité séculaire, comme les d©ouleurs nous enfantent. Constitutions rêvées sans répit, la bouche graissée par la sainte *ésie*. Conique pesant sur la table du peintre. Hérétique disputant le non savoir aux rites fictionnels qui font fuir les choses. **Lyse onctueuse, échevelée chromatique.**

Auteurs

Patrick Cintas
Francisco del Campo
Valérie Constantin
Marta Cywinska
Olivier Nebout
Régis Nivelles
François Richard
Jean-Michel Rodriguez
Jean-François Simon
Sylvie
Gérard Teillon
Robert Vitton

Régis Nivelles a reçu une aide à l'écriture du CNL.

1ère édition du Cahier:

Le chasseur abstrait - ©Patrick Cintas 2006
- Dépôt Légal: AL-44-2004
- ISSN: 1697-7017 Junta de Andalucía - España

à cette occasion sont parus:

- Saetas !

Régis Nivelle
collection Djinns

- Saetas ! Édition d'art

Valérie Constantin
livre d'artiste

- Le gueuloir

Régis Nivelle, Francisco del Campo &
Patrick Cintas
collection Triana

- Cultus sabbati

Régis Nivelle & Jack Yantchenkoff
*collection Triana***où les trouver:**à la boutique:www.lechasseurabstrait.com/chasseur/par courrier**:Le chasseur abstrait éditeur
12, rue du docteur Sérié - 09270 Mazèrespar téléphone:05 61 60 28 50
06 74 29 85 79par fax:

05 67 80 79 59

Cahiers de la **Revue d'Art** et de **Littérature**, **Musique** n° I

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

patrickcintas@lechasseurabstrait.com

tel: 05 61 60 28 50 / 06 74 29 85 79

fax: 05 67 80 79 59

imprimé en France par:

Le chasseur abstrait éditeur

achevé d'imprimer le 10 octobre 2007

ISSN: 1958-752X

ISBN: 978-2-35554-020-2

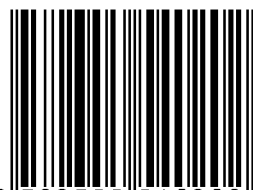
EAN: 9782355540202

Dépôt Légal: octobre 2007

participent à ce numéro:

Patrick Cintas
Marta Cywinska
Robert Vitton
Valérie Constantin

Prix: 25 €



9 782355 154020 2

ISSN: 1958-752X